

(A SUIVRE)

1978 - 1997

UNE AVENTURE
EN BANDES DESSINÉES

PAR NICOLAS FINET



(A SUIVRE)

Remerciements

Je tiens à remercier tous les protagonistes de l'aventure (À Suivre) qui ont bien voulu m'offrir un peu de leur temps pour les besoins de cet ouvrage, et tout particulièrement Jean-Paul Mougin, Bernard Ciccolini, Didier Platteau, Louis Gérard, Etienne Robial et Jacques Tardi.

Remerciements encore à Claude Thomas, Benoît Mouchart et Stephan Caluwaerts pour leur contribution rédactionnelle et éditoriale à ce projet.

Et merci enfin à tous les membres de la rédaction d'(À Suivre) qui m'ont apporté sourire, affection, amitié et soutien au fil des années.

Ce livre est dédié à la mémoire d'Anne Porot.

Nicolas Finet

Conception & réalisation graphique
Hubert Paccieu avec la collaboration d'AUpalaisir

WWW.CASTERMAN.COM
ISBN 2-203-37005-X
© CASTERMAN 2004

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur. Imprimé en France par PPD Graphic, Pantin. Dépôt légal : août 2004 | D : 2004/0053/45

NICOLAS FINET

(A SUIVRE)

UNE AVENTURE EN BANDES DESSINÉES

1978 - 1997

casterman

La Vinte

(TANGÓ)

R. Bial

Cicov. III

M-Mougin

P-Platteau

S-Sampayoy-Y-Y-M-Munoz

S-Souvenirs
b-bégayées,
lumières
et ombres
d'un bal
b-bien dancé

Munoz

A BAILAR, A BAILAR
QUE LA ORQUESTA SE VA...

WILLIS

Lorsque Pratt et Tardi, avec les éditeurs de Casterman, laissent leurs envies et leurs intuitions rôder autour d'un projet de revue, ils ne sont pas les premiers à s'aventurer sur ce terrain. Pour tout dire, ils auraient même plutôt du retard, dans cette seconde moitié des années 70. Beaucoup de ceux qui ont eu le mytique *Pilote* pour matrice les ont déjà devancés, précipitant l'essor, dans les kiosques comme en librairie, de ce qu'on appelle encore la bande dessinée « adulte ». Sur les traces de *Charlie mensuel* puis de *L'Écho des savanes*, il y a eu le vibrionnant *Métal hurlant*, *Fluide glacial*, et puis tous ces titres et tous ces auteurs qui expérimentent, protestent, rigolent, bandent, rêvent ou pêtent au lit - quand ce n'est pas un peu tout cela à la fois.

Bref, il y a déjà bien du monde dans les allées, encore un peu marginales, encore un peu sulfureuses, de la nouvelle bande dessinée d'alors. Mais c'est aussi une époque où tout paraît possible. La génération qui s'ébroue sur les beaux restes de la contre-culture (ils ne feront d'ailleurs plus illusion très longtemps), pétrie de politique, d'audaces émancipatrices et de soif de libertés, est encore disponible pour toutes les aventures.

Ce sera le talent de l'équipe fondatrice d'(*À Suivre*) que d'inventer sur ce terreau-là, à l'instinct ou presque, une autre manière de créer de la bande dessinée. Et de savoir, en l'appuyant sur le génie des auteurs, façonner comme une idée vraiment neuve cette approche alors inédite, qui nous paraît aujourd'hui si évidente : proposer de grands romans en bande dessinée.

(*À Suivre*) a tenu cette promesse-là pendant pratiquement vingt ans, à quelques semaines près. Jetant du même coup, bien au-delà de son seul « bassin d'audience » naturel, les bases d'un imaginaire et d'un héritage narratif, stylistique et créateur auxquels se réfère dorénavant une bonne part de la bande dessinée actuelle. Voici son histoire.



(AVANT)

Imaginons-les, sur une photographie collective qui n'a jamais existé, mais qui les rassemblerait tous, et observons-les attentivement. Ils sont une douzaine, quinze peut-être, dans ces tenues un peu improbables qui trahissent les années 70. Quelques-uns sont journalistes ou graphistes. D'autres sont éditeurs. Évidemment, il y a des auteurs, aussi. Et tous ont en partage une passion profonde pour la bande dessinée. C'est l'équipe fondatrice d'(A Suivre) – cette collection d'individualités affirmées, un peu hétéroclite probablement, sans laquelle rien n'aurait pu arriver.

Au premier rang, légèrement en avant des autres (quoiqu'il ne goûte guère, ce sera une constante pendant près de vingt ans, d'être en pleine lumière), se tient Jean-Paul Mougin, le rédacteur en chef du magazine. Un professionnel accompli et un caractère bien trempé, nourri d'authentiques embellissements comme de saines détestations. À bien des égards, il sera l'âme, le garant de la revue tout au long de ces années, après en avoir été l'accoucheur.

D'où vient-il ? Ses origines sont journalistiques. En 1965, début de son parcours professionnel, Mougin commence à

travailler à la télévision, au sein de ce qui s'appelle alors l'ORTF, comme assistant sur une émission hebdomadaire dominicale consacrée à la vie des arts, *Pour l'amour de l'art*. Il n'appartient pas alors – pas encore – au petit sérail français de la bande dessinée. À cette époque, il se sent davantage attiré par la peinture et les arts plastiques, sans oublier la littérature (les surréalistes, Georges Bataille ou les feuilletonistes, autant d'univers dont on trouvera plus tard des échos dans le contenu de la revue), que par la bande dessinée.

Mais des convergences existent déjà, presque souterraines. « C'est une expression qui m'attirait, se souvient-il, mais de façon marginale, mon principal moteur restant alors la peinture. Disons qu'il y avait croisement d'intérêts. » Ainsi, son attrait pour les surréalistes, couplé à ses activités professionnelles, le conduit par exemple à approcher l'un des éditeurs historiques du surréalisme, Éric Losfeld. Lequel Losfeld, dans le même temps, se trouve publier par ailleurs, en pionnier, un peu de cette bande dessinée qu'on qualifie alors d'« adulte » pour la distinguer du tout-venant destiné aux enfants : Paul Cuvelier, Guy Peellaert, Philippe Druillet ou encore celui qui deviendra

Jean-Paul Mougin à l'époque du lancement du magazine. Rédacteur en chef, puis directeur de la rédaction d'(A Suivre), il en restera l'âme et l'inspirateur tout au long de l'histoire du titre.



l'un des pères fondateurs du magazine, Jean-Claude Forest, déjà auréolé d'une vraie gloire (confidentielle et sulfureuse, mais gloire tout de même) pour son *Barberella*. De même, en 1967, lorsque Claude Moliterni organise au musée des Arts décoratifs à Paris sa célèbre exposition «Bande dessinée et figuration narrative», Mougín est de ceux qui suivent l'événement de près.

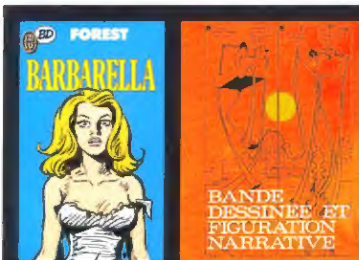
Premières rencontres

En avril 1969, viré de la télévision dans la charrette des «dissidents» des médias de service public qui ont marqué leur intérêt – quand ce n'est pas leur sympathie... – pour les événements de mai 68, Jean-Paul Mougín répond à une annonce parue dans *Le Monde* : «Journal pour enfants recherche secrétaire de rédaction». Un créneau dont Mougín se dit qu'il peut lui convenir, lui qui a, par le passé, été instituteur deux années durant.

Le «journal pour enfants», c'est *Pif*. Une institution de la presse des jeunes. Né à la Libération et longtemps titré *Vaillant*, le magazine vient tout juste d'amorcer un nouveau

virage en devenant *Pif Gadget*, vrai succès de presse qui atteindra les 400 000 exemplaires de diffusion. Jean-Paul Mougín y restera deux ans, le temps de devenir rédacteur en chef adjoint et de faire quelques rencontres décisives pour la suite de cette histoire. Celle de Jean-Claude Forest, justement, qui réalise pour l'hebdomadaire un remake de *L'Île mystérieuse*. Celle encore de Nikita Mandryka, qui y publie son *Concombre masqué*, de Gotlib qui y fait évoluer *Gai Luron* ou de Paul Gillon. Mais aussi et surtout celle d'un auteur italien encore complètement inconnu en France : Hugo Pratt. Le journal lui achète toutes les sept semaines à raison de 1 000 francs la planche, payée en liquide, une histoire complète de 20 pages racontant les aventures vagabondes d'un marin élégant, Corto Maltese. «On s'est bien entendus tout de suite, raconte Mougín. Pratt faisait le voyage à Paris, depuis l'Italie, pour rendre son travail, qu'il livrait sous forme de bandes. On faisait ensemble le montage des planches sur place.»

Passée cette expérience à *Pif*, Jean-Paul Mougín s'éloignera temporairement de la bande dessinée pour d'autres aventures de presse – notamment *Télé Gadget*, puis



Dans les années 60, deux repères qui préfigurent «l'explosion» à venir de la bande dessinée : *Barberella*, de Jean-Claude Forest et la grande exposition «Bande dessinée et figuration narrative» qu'organise Claude Moliterni au musée des Arts décoratifs à Paris en avril 1967. Elle accueillera 500 000 visiteurs en un mois, une fréquentation record pour l'époque.

Detective, où il sera chef du rewriting pendant trois ans – avant de renouer un peu plus tard avec le genre à travers un autre titre, *L'Écho des savanes*, mais n'anticipons pas.

La contre-culture, vite !

Simultanément en effet, il s'est passé énormément de choses dans le monde en pleine ébullition de la bande dessinée, au tournant des années 60 et 70. L'émergence, dans tous les domaines de la création, de ce qu'on appellera faute de mieux la contre-culture, a également marqué la bande dessinée, avec son lot de contestation et de provocations.

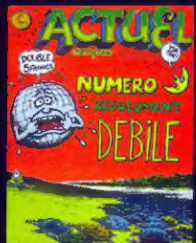
C'est au sein de la rédaction de *Pilote*, en particulier – qui craque alors à peu près tout ce que le genre compte de talents potentiels ou accomplis, et ils sont nombreux –, qu'elle se cristallise avec le plus d'éclats. Une partie des auteurs de la jeune garde est entrée en opposition plus ou moins déclarée avec les figures de l'autorité et du classicisme, incarnées en l'espèce par René Goscinny. Ils ne veulent plus des contraintes qu'impose une publication pour la jeunesse, ont envie d'autre chose et le font savoir. En pleine ère

pompidolienne, affairiste et bétonneuse, les temps sont à l'appel d'air tous azimuts. Et les auteurs, en mal d'une « liberté » qu'au fond personne ne leur conteste réellement, pressentent du côté des lecteurs un public potentiel qui, différent, ne demanderait... qu'à suivre.

En matière de presse, quelques rares pionniers ont d'ailleurs déjà ouvert la voie de la bande dessinée « adulte » : *Charlie mensuel*, lancé par les Éditions du Square dès 1969, avec pour rédacteur en chef Georges Wolinski, ou encore le périodique *Actuel* qui, pour n'être pas dédié à la seule bande dessinée, accueille régulièrement de nouveaux auteurs comme Masse, Rochette, Veyron, sans oublier les grands américains Crumb, Corben ou Shelton.

Début des années 70, c'est le passage à l'acte, sur fond de « libération » générale des mœurs et de renversement des interdits. En 1972, Marcel Gotlib, Claire Bretécher et Nikita Mandryka s'éloignent de *Pilote* pour s'en aller fonder un nouveau magazine « adulte », *L'Écho des savanes*. D'abord trimestriel avant de devenir mensuel, *L'Écho* sera la première des revues de nouvelle génération à réellement bouleverser

À la charnière des années 60 et 70, trois titres de presse commencent à ouvrir la bande dessinée sur un lectorat plus adulte : *Actuel*, le magazine de la contre-culture, *Pilote*, le journal qui s'amuse à réfléchir, et *Charlie Mensuel*, alors dirigé par Georges Wolinski.



les codes établis de la bande dessinée – mais pas la dernière. Un peu plus tard, en mars 1974, c'est une autre poignée d'auteurs en rupture de *Pilote* (Morchoisne, Rampal, Lucques, Ricord, Mulatier, Bridenne) qui s'en va fonder *Mormail* (disparu après seulement sept numéros), avec un positionnement « osé » explicitement affiché et revendiqué. La même année, toujours dans un esprit « contestataire » bien typique de l'époque, apparaît le fugace *Tousse Bourin*, qui ne saura pas s'imposer, mais révélera de nouvelles signatures comme celles de Max Cabanes, Régis Loisel ou O. vier Taffin. Naissance aussi, presque simultanée, du trimestriel *Le Canard sauvage*, édité par un jeune fan de Grenoble, Jacques Glénat : la carrière du magazine sera brève, mais on reparlera beaucoup de son éditeur devenu depuis l'un des piliers du genre en Europe. Puis, dans un registre très différent, celui de la bande dessinée de science-fiction (la littérature de SF est alors elle aussi en pleine explosion), c'est en 1975 la naissance de *Métal hurlant*, originellement fondée par Philippe Druillet, Jean Giraud / Moebius, Jean Pierre Dionnet (encore des anciens de *Pilote*) et Bernard Farkas

Qui n'a pas son magazine ?

La même année, Gotlib prend ses distances avec *L'Écho* pour partir fonder son propre titre entièrement dévolu à l'humour, *Fluide glacial*, tandis qu'un autre magazine nouveau venu prend ses marques : *Circus*, lancé par les toutes jeunes éditions Glénat. Dans la foulée apparaissent aussi les éphémères *Ah ! Nana* (imaginé en 1976 par l'éditeur de *Métal hurlant* Les Humanoïdes Associés, pour accueillir spécifiquement les auteurs féminins ou de sensibilité féministe) puis *B.D.* (les Éditions du Square, 1977). Bref, la bande dessinée dite « adulte » explose littéralement, y compris au sein de supports plus « classiques » n'appartenant pas à cette pléthorique presse spécialisée : c'est aussi au fil de cette époque, par exemple, que le quotidien *France Soir* publie en feuilleton *La Ballade de la mer salée* de Pratt (1973), puis *Les Naufrages du temps* de Gilton et Forest (1974 et 1975).

Assez vite, cette extraordinaire floraison va susciter un virage d'abord peu visible mais déterminant : le mouvement plutôt spontané de la bande dessinée adulte, essentiellement impulsé par des auteurs à la recherche de nouvelles formes,



à aussi devenir un mouvement commercial, accompagné et encouragé par des éditeurs qui trouvent dans l'affirmation de cette expression – et de son lectorat – de formidables atouts de croissance. Porté par la vitalité de cette « nouvelle presse » (dès 1976, *Métal hurlant* est passé mensuel, *Fluide glacial* le devient début 1977), le marché de l'album, au sens industriel du terme, est en train de naître, si prometteur qu'on en oublie rapidement la contre-culture et la « marginalité » dignement entretenues des débuts pour opérer un recentrage vers ce nouvel espace éditorial où presque tout est à conquérir, à inventer.

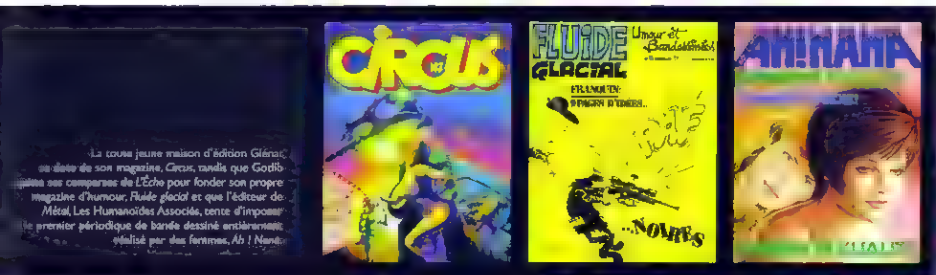
C'est de cette époque que date réellement la structuration ou l'élaboration des catalogues adultes de la plupart des grandes maisons d'édition spécialisées telles qu'on les connaît encore aujourd'hui. En tant qu'éditeur de *Pilote*, « matrice » historique de presque tous ces courants adultes, Dargaud possède bien sur plusieurs longueurs d'avance et un catalogue déjà très étoffé. Mais ça pousse fort derrière. Les Humanoïdes Associés construisent bientôt un séduisant catalogue sur la base des auteurs publiés dans *Métal hurlant*, les éditions Audie font de même avec *Fluide glacial* et les éditions Glénat avec *Circus*. À

l'exception notable d'Albin Michel, qui n'entrera en scène qu'un peu plus tard, en 1982, en rachetant un *Écho des savanes* tombé entre-temps en désuétude, nombre des « grands joueurs » des deux décennies qui suivront sont déjà en place.

Casterman entre dans la course

Et Casterman, au sein de ce paysage ? D'abord un peu d'histoire, pour comprendre. La maison Casterman, entreprise familiale par excellence (l'ancêtre fondateur, Donat Casterman, s'est établi libraire à Tournai en 1780), est, comme souvent en Belgique, à la fois un imprimeur et un éditeur. Une prépondérance de l'investissement industriel qui est au cœur de la culture éditoriale Casterman, et qui ne sera d'ailleurs pas sans conséquence sur la future revue. C'est en effet en partie en fonction des contraintes techniques de l'outil de production que seront faits, à Paris, certains des choix de maquette, de papier, etc.

De tradition chrétienne catholique ouvertement affichée, Casterman réalise après-guerre l'essentiel de son activité d'éditeur avec des productions très traditionnelles, livres



de prix et ouvrages pour la jeunesse, revues et livres religieux, un peu de sciences humaines, un peu de littérature et - un trésor - les annuaires téléphoniques, dont Casterman détent contractuellement l'exclusivité de l'impression pour la Belgique

En fait, il y a deux trésors. L'autre est la bande dessinée, que Casterman exploite en assurant depuis le milieu des années 30 l'édition des albums d'Hergé. Mais peu de gens en interne, au cours de la période d'après-guerre, ont réellement perçu en quoi cette œuvre marquait un tournant. Pour les éditions Casterman d'alors, l'édition des aventures de Tintin n'est finalement qu'un appendice - certes non négligeable en volumes d'albums produits et vendus - des secteurs éducation et jeunesse, par nature territoire d'élection du « militantisme » catholique

Dans les années 50 et 60, la situation évolue lentement, avec la constitution progressive d'un embryon de catalogue de bande dessinée : François Craenhals (*Les 4 As*, puis *Chevalier Ardent*), Jacques Martin (*Alix* et *Lefranc*), Derib (*Yakari*) rejoignent Hergé sous la bannière Casterman. Mais l'idée directrice, comme c'est d'ailleurs le cas chez la

plupart des éditeurs de bande dessinée de l'époque, reste de cibler la jeunesse. Pas de quoi faire vraiment bouger l'image alors accolée à Casterman : « Un éditeur belge, bourgeois, catholique et père », comme le rapporte un protagoniste de cette époque

De nouveaux débouchés

Pourtant, malgré le poids des habitudes et son peu de goût - c'est un euphémisme - pour l'aventure, l'entreprise ressent confusément la nécessité d'évoluer. Casterman, devenu tout de même l'un des premiers imprimeurs d'Europe, est alors une « grosse boîte » - plus de 500 personnes dans les années 70 -, et comme telle doit rechercher de nouveaux débouchés, ne serait-ce que pour alimenter son appareil industriel.

La bande dessinée peut être l'un de ces nouveaux territoires à investir, comme on semble timidement commencer à le percevoir dans la maison à la fin des années soixante, en publiant notamment les albums de Jean Yanne et Tito Topin (*La Langouste ne passera pas*, *Voyage au centre de la culture*), première esquisse d'une réelle bande dessinée adulte et



L'annonce d'une bande dessinée adulte chez Casterman à la fin des années 60 : « Les dossiers du S.I.D.E. » de Jean Yanne et Tito Topin. Dessin initialement parodique, puis le projet sera développé par Jean Yanne.

ative. Bref, comme le résume d'une formule Bernard Siccolini, futur pilier du magazine : « Même les moins aventureux comprennent que les missels et les bottins, ça commençait à bien faire. »

Deux hommes, en interne, vont jouer un rôle moteur dans l'évolution des mentalités aboutissant à l'éclosion de la revue : Louis Gérard et Didier Platteau. Chez Casterman, Louis Gérard est un pur produit de la promotion maison. Entré très jeune dans la branche française de l'entreprise au cours des années d'après-guerre, pratiquement sans diplôme, il va en gravir un à un tous les échelons. Lorsque la bande dessinée commence réellement à devenir un enjeu à la fois éditorial et économique sur les marchés du livre, au tournant des années 60 et 70, Louis Gérard cumule au sein de Casterman Paris les fonctions de directeur d'édition pour la France et de directeur de la communication. Le responsable de la gestion opérationnelle de l'entreprise au quotidien, c'est lui, même si l'ultime pouvoir de décision réside encore à Tournai, entre les mains de la famille Casterman et du conseil d'administration.

Admirateur inconditionnel de l'œuvre de Hergé, séduit par

le petit monde encore restreint de la nouvelle bande dessinée, qu'il découvre en Italie en fréquentant régulièrement le Festival de Lucca, ou en France en s'intéressant aux initiatives d'un Claude Moliterni, Louis Gérard, « breton, un peu têtue, un peu obstiné », selon ses propres termes, sera au sein de Casterman l'un de ceux qui encourageront sans faillir le projet d'une revue maison.

Après Lucca, Angoulême

Le deuxième homme, Didier Platteau, jouera un rôle convergent en Belgique. Diplômé en communication sociale, brièvement passé par la publicité et la presse, il entre chez Casterman à Tournai en 1972, aux côtés du directeur littéraire d'alors, Jean Debraine. Pas vraiment d'attribution précise, si ce n'est une fonction assez générale d'adjoint à la direction littéraire. Rapidement, Platteau comprend que la bande dessinée est un peu délaissée au sein de la maison. Du coup, le jeune éditeur s'approprie d'autorité ce territoire un peu en friche, avec l'idée d'en promouvoir le développement – et sans d'ailleurs que quiconque le lui conteste vraiment.



François Mitterrand, alors président de la République, en visite au Salon d'Angoulême début 1985, serrant la main du directeur de Casterman France (à gauche), également directeur de la publication d'*À Sôfres*), Louis Gérard, sur la scène des éditions Casterman. À droite, l'éditeur Didier Platteau, à l'époque du lancement du magazine.

Et voilà comment Louis Gérard et Didier Platteau se retrouvent ensemble en janvier 1974, pour le compte de la maison Casterman, à la toute première édition du Festival d'Angoulême – qui s'appelle alors le Salon international de la bande dessinée. Ils sont venus davantage en observateurs qu'en acteurs du métier, par curiosité. Et en reviennent avec la conviction que la maison Casterman, respectée par la profession en tant qu'éditeur d'Hergé, mais tenue pour ce qu'elle est sans doute – une institution très peu innovante –, a réellement une carte à jouer sur le terrain de cette bande dessinée adulte en pleine émergence. Quelque chose est possible, ils l'ont senti l'un et l'autre.

Le résultat de cette prise de conscience qui s'est cristallisée successivement à Lucca puis Angoulême, ce sera le premier contact avec Hugo Pratt, que le patron de la maison, Louis-Robert Casterman, « recrute » en personne sur les conseils de Louis Gérard. Aucun éditeur en effet n'a encore publié ses histoires en librairie, en France tout du moins. Chose faite dès la fin 1973 avec les premiers albums du Vénitien (des recueils d'histoires courtes de Corto Maltese

en noir et blanc, celles précisément dont Jean-Paul Mougin avait initié la parution en presse quelque temps auparavant dans les pages de *Pif Gadget*) édités en français sous le label Casterman. Accueil très mitigé. Mais la formule « accroche » enfin avec la parution en album deux ans plus tard, fin 1975, du premier récit au long cours (plus de 160 planches) de Pratt : *La Ballade de la mer salée*. Lors de l'édition de janvier 1976 du Salon d'Angoulême, un prix vient même récompenser l'album, son auteur et son éditeur.

Un certain Tardi

Simultanément ou presque, un autre auteur adulte de première importance, également recruté par Didier Platteau et Louis Gérard, a fait son entrée au catalogue Casterman : Jacques Tardi. Issu comme tant d'autres des rangs de *Pilote* et déjà très remarqué pour ses premières œuvres (*Rumeurs sur le Rouergue*, *Le Démon des glaces*, *Adieu Brindavoine*, *La Vénérable histoire du soldat inconnu*), Tardi a négocié une carte blanche totale en contrepartie de son entrée aux éditions Casterman. Ce sera le projet *Adèle Blanc-Sec*, dont les deux premiers volumes, *Adèle* et *la Bête* et



Hugo Pratt dédicace son album à l'époque de la naissance d'*Adèle Blanc-Sec*. L'auteur de Corto Maltese encourage Casterman à se doter d'un magazine et provoquera le renouveau entre l'éditeur de Tournai et le journaliste Jean-Paul Mougin, qu'il a connu auparavant chez *Pif*.

Le *Démon de la tour Eiffel*, paraissent simultanément et directement en albums dès 1976.

C'est coup, l'idée d'un projet de presse, jusqu'alors plus ou moins diffuse et rampante dans l'esprit de Casterman, commence à prendre un vrai relief. Car pour réaliser ce qui constitue désormais clairement l'un des objectifs commerciaux de la maison – bâtir un catalogue de bande dessinée adulte et fidéliser dessinateurs et scénaristes –, encore faut-il se montrer capable d'attirer, puis de retenir les auteurs visés. De ce point de vue, disposer d'un support presse est non seulement un atout mais pratiquement un impératif, dans un environnement en développement rapide et fortement concurrentiel, où les magazines abondent.

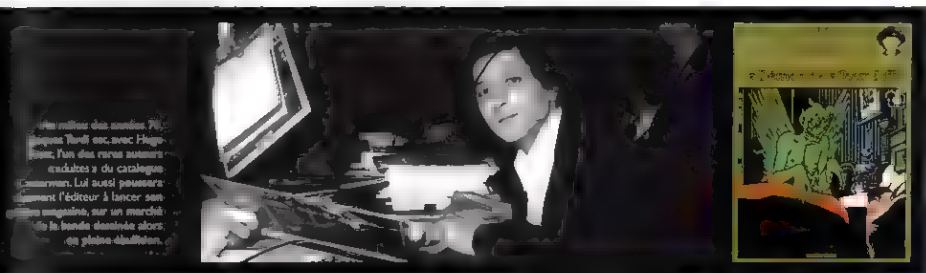
Sans oublier la pression créée en ce sens par les auteurs eux-mêmes. Tardi ou Pratt, qui connaissent bien l'impact de la presse pour l'avoir eux-mêmes personnellement expérimenté par le passé en France ou en Italie, encouragent vivement Casterman à se doter d'une revue. Ils y ont d'ailleurs parfaitement intérêt, au sens premier du terme. « La presse avait aux yeux des auteurs tous les avantages,

non seulement parce qu'y publier était prestigieux et créait une visibilité pour les œuvres, mais aussi d'un point de vue financier, rappelle Louis Gérard. Passer dans un magazine permettait d'être payé deux fois, une fois pour la publication en presse et une autre pour la publication en album. Bref, la carte de presse était à tous points de vue un vrai argument. »

Opération recrutement

Tout concourt donc à la création d'une revue Casterman. Fin 1976, la décision est acquise, autour d'une idée (on ne disait pas encore, sans doute avec raison, un « concept »...) relativement simple. « Un magazine mensuel en noir et blanc permettant de publier par chapitres de longs récits à la manière de *La Ballade de la mer salée*, qui en l'espèce incarnait un peu le prototype de ce que nous voulions faire », résume Didier Platteau.

Reste à trouver celles et ceux qui auront pour mission de donner un corps et une substance à ce projet. La personnalité du futur rédacteur en chef, chacun le devine, sera déterminante. Plusieurs recrues potentielles sont pressenties, sans oublier



les candidats auto-déclarés, comme Jean-Claude Forest. Mais Didier Platteau, à cet égard, a déjà délimité des « frontières » très claires. « Je souhaitais un journaliste expérimenté qui connaissait la bande dessinée, mais qui ne chercherait en aucun cas à devenir auteur. Dans mon esprit, il était impératif de ne pas mélanger les genres. »

Le Salon d'Angoulême, à nouveau, sera le lieu du déclin. Début 1977, lors de la 4e édition du Salon, l'équipe Casterman est présente en force : Hergé, star totale et icône consensuelle des anciens comme des modernes, dont Casterman vient de publier l'ultime *Tintin* et les *Picaros*, a fait en personne le voyage en Charente. Sur place, l'autre vedette maison, Hugo Pratt, avisé lui aussi du projet de revue, présente à Gérard et Platteau un journaliste de sa connaissance, avec ses chaleureuses recommandations : Jean-Paul Mougin. Car Mougin, de son côté, après avoir évolué dans divers titres de la presse généraliste, a renoué de fraîche date avec le monde de la bande dessinée. Sous l'autorité de Mandryka, il gère depuis quelques mois la rédaction de *L'Écho des savanes*, ce qui lui a permis non seulement de retrouver des têtes connues mais aussi de

rencontrer de nouveaux dessinateurs, comme Edmond Baudoin, Régis Franc, René Pétillon ou Ted Benoit. C'est d'ailleurs en compagnie d'un illustre auteur américain publié par les Editions du Fromage, Wallace Wood, primé cette année-là par le jury du Salon, qu'il fait le voyage d'Angoulême en ce mois de janvier 1977.

Signé Robial

Les premières conversations entre Mougin, Platteau et Gérard sont encourageantes. « L'affaire » sera conclue presque aussitôt. Jean-Paul Mougin est officiellement recruté par Casterman en avril, à la satisfaction de Pratt que cette heureuse conclusion libère de ce qu'il vivait comme une dette. « Pratt m'a dit : "Tu m'as fait rentrer chez Pif, je te fais rentrer chez Casterman ; on ne se doit plus rien..." », raconte plus tard Mougin, avec un sourire un peu nostalgique.

Le nouveau rédacteur en chef se met au travail. Le principe éditorial de la revue est à peu près calé, les principaux auteurs identifiés : Pratt bien sûr, Tardi évidemment, rejoints par Forest – qui n'obtient pas la rédaction en chef qu'il espérait, mais se

**MÉTAL
HURLANT**



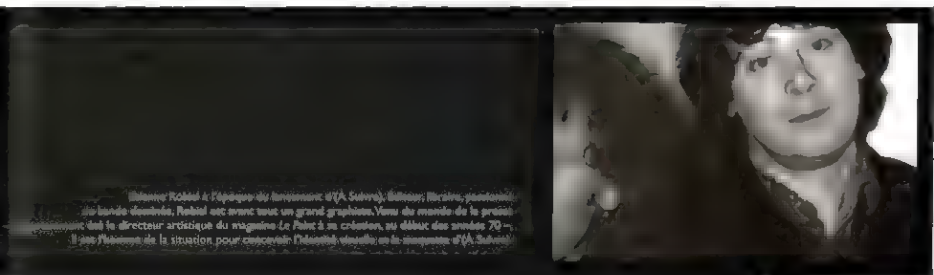
En 1974, l'une des couvertures du magazine
Métal hurlant conçue par Edmond Robial.
Ancien directeur du logo du journal.

...proposer en revanche un statut d'auteur « privilégié » au sein de la nouvelle équipe – ou encore Claude Auclair, lui aussi passée par *Pilote*, qui a en tête un très long récit de quelque 200 planches aux accents régionalistes. Deux autres « poids lourds » sont également au programme : le scénariste Lob et le dessinateur Alexis, pour un très ambitieux projet baptisé *Le Transperceneige*. Hélas Alexis le surdoué – de son vrai nom Dominique Vallet – décédera soudainement le 7 septembre 1977, à 31 ans, sans même avoir eu le temps de signer son contrat. Il faudra attendre plusieurs années pour que l'histoire du *Transperceneige* (dont on avait imaginé de confier le dessin à Schuiten et Renard, et même à Loisel), finalement mise en image avec talent par Jean-Marc Rochette, voie le jour.

Avec une matière d'une telle richesse, il faut élaborer un contenant qui tienne la route. Autrement dit une maquette de qualité et une direction artistique très solide, capable de faire vivre et évoluer dans la durée. Assez vite, les réflexions sur ce sujet se focalisent sur le nom d'un homme : Etienne Robial. La suggestion initiale est venue d'un membre du conseil d'administration de Casterman, Etienne Pollet – qui s'avérera plus tard l'un des plus fidèles soutiens de la revue lorsqu'il

s'agira de la défendre en interne contre ses détracteurs. À cette époque, pour le compte de Casterman, Pollet enrichit les archives maison en rachetant régulièrement d'anciennes éditions originales de *Tintin* en noir et blanc. Et c'est à ce titre qu'il fréquente, au 130 de la rue du Théâtre à Paris, l'une des adresses les mieux fournies en albums de collection : Futuropolis, une librairie-maison d'édition fondée en 1972 par un jeune graphiste passionné de grands maîtres américains et européens, Etienne Robial, et sa compagne dessinatrice Florence Cestac.

Autant dire que Robial n'est déjà plus tout à fait un inconnu dans la bande dessinée. Il a commencé à se distinguer en offrant à une brochette d'auteurs choisis (Calvo, Tardi, Vaughn Bodé, Gir, Jeff Jones) le somptueux espace de sa mythique collection 30/40, qui fait alors l'effet d'un ovni dans le paysage éditorial. Sa toute jeune maison d'édition Futuropolis est d'ailleurs récompensée par un prix à Angoulême dès 1975. Quant à la presse, Etienne Robial s'y illustre depuis de nombreuses années, puisque la direction artistique est son métier : l'une de ses plus récentes créations est la maquette de *Métal hurlant*.



En route vers l'aventure...

Bref, le « recrutement » de Robial suggéré par Etienne Pollet pour la conception de la future revue est une vraie bonne idée. Lui aussi se met au travail, le projet s'étoffe, se précise. Enfin, en octobre 1977, deux autres protagonistes majeurs rejoignent l'équipe naissante : Bernard Ciccolini et Anne Porot.

Le premier est un jeune maquettiste d'une vingtaine d'années, qui s'illustre alors à *Pif* depuis presque cinq ans. Il a fait la connaissance d'Etienne Robial par l'intermédiaire d'un collègue de *Pif*, Jean-Luc Cochet – qui accompagnera également assez longtemps l'histoire de la revue. Et c'est lui que Robial recommande à Casterman pour animer à l'avenir, mois après mois, la maquette qu'il est en train de concevoir. Choix judicieux, puisque Bernard Ciccolini assurera sans faillir la direction artistique du magazine – ainsi que la conception graphique des albums qui en découleront – tout au long de son histoire.

Quant à Anne Porot, choisie par Jean-Paul Mougin, c'est une jeune secrétaire de rédaction formée à l'école de

journalisme de la rue d'Assas, et passée notamment par *Les Nouvelles Littéraires*. Discrète, rigoureuse et efficace, comme c'est bien souvent le cas dans cette si exigeante spécialité journalistique – bref, exemplaire à tous points de vue, Anne Porot (aujourd'hui hélas disparue, comme de trop nombreux protagonistes de cette aventure) s'avèrera bientôt, au-delà de l'organisation de la revue et de sa tenue rédactionnelle au quotidien, un élément essentiel du dispositif éditorial de Casterman.

Fin 1977, toute l'équipe est en place, dans des locaux qu'occupe Casterman rue Madame, dans le sixième arrondissement de Paris, spécialement libérés pour les besoins de la revue. Les auteurs déjà sélectionnés sont au travail, tandis que sur la Grand Place de Bruxelles, à l'une des tables du bar *Le Roy d'Espagne*, Jean-Paul Mougin et Didier Platteau « recrutent » déjà certains des jeunes dessinateurs (Benoît Sokal, François Schuiten, Alain Goffin) issus de l'atelier qu'anime Claude Renard à l'école Saint-Luc.

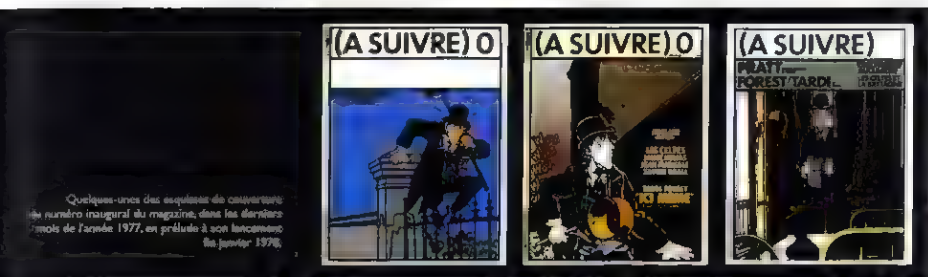
Un, deux puis trois numéros zéro sont successivement confectionnés pour roder la maquette et les contenus. Par



La rédaction d'*À Suivre* à son lancement, très professionnellement organisée, qui permettra le magazine sur ses quelques dix numéros durant : Anne Porot, Jean-Paul Mougin, Bernard Ciccolini.

Leurs, un titre s'est progressivement imposé au fil de
 plusieurs réunions préparatoires. Le nouveau magazine
 s'appellera (À SUIVRE). Son lancement est programmé pour
 janvier 1978, dans le cadre on ne peut plus propice du
 quatrième Salon d'Angoulême.

L'aventure peut commencer, enfin.



Quelques-unes des esquisses de couverture
 du numéro inaugural du magazine, dans les derniers
 mois de l'année 1977, en prélude à son lancement
 en janvier 1978.



(LA PROMESSE)

(À Suivre) du numéro 1 (février 1978)
au numéro 40 (mai 1981).

« (À Suivre) sera l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature (...) ». Énoncée dès le premier numéro dans un éditorial resté fameux, la promesse programmatique du nouveau magazine fait sensation. Personne en France, alors, n'a encore publié de la bande dessinée de cette manière, en grands chapitres de longue haleine, et avec une prédilection marquée pour la densité romanesque. Qui plus est, le casting de la première vague d'auteurs - Tardi, Pratt, Auclair, Comès, Muñoz, Manara, Forest - est irréfutable. Mise sur orbite parfaitement réussie.

Samedi 21 janvier 1978. Il a neigé dans la nuit sur la campagne charentaise, et un brouillard à couper au couteau pèse sur toute la région d'Angoulême. Pourtant, ce matin-là, tout le monde est au rendez-vous des bus qui organisent, en convoi, le transport de très nombreux invités jusqu'au château de Chabanes, à proximité de Cognac. Pas question de rater ce qui s'annonce comme l'un des moments forts de cette cinquantième édition du Salon international de la bande dessinée : le cocktail de lancement du tout nouveau mensuel des éditions Casterman, (À Suivre).

Au château, c'est l'ambiance des grands jours. Le directeur de Casterman France, Louis Gérard, qui connaît l'importance des relations publiques, a fait les choses dans les règles. L'accueil et le buffet sont princiers. Et de fait, toute la profession ou presque a fait le déplacement : dessinateurs, scénaristes, éditeurs, sans oublier les médias et les institutionnels d'Angoulême. Le maire de la commune toute proche, Jarnac, s'est fendu d'un discours de bienvenue.

On fait passer à chaque invité une édition *collector* du nouveau magazine : un exemplaire d'(À Suivre) numéro 1 entièrement en breton, en hommage à *Bran Ruzh*, bande dessinée « régionaliste » de Claude Auclair et Alain Deschamps, qui constitue l'une des attractions fortes de la nouvelle revue. Le thème est à la mode alors, et cette histoire de grande ampleur en noir et blanc symbolise bien les ambitions exigeantes du nouveau magazine. Simultanément, la revue sort dans tous les kiosques et points de presse partout en France, en Belgique et dans la zone de diffusion francophone, promue par des affichettes reprenant le dessin de couverture de Tardi, autre vedette du journal.

En Charente, la réception de Casterman s'étirera sur plusieurs heures, de la mi-journée jusqu'à la fin d'après-midi. Les boissons coulent en abondance, les invités se pressent par centaines, dans une ambiance que tous les participants, ravis « d'en être », qualifieront de mémorable. « Il y a même eu, raconte avec le sourire Bernard Ciccolini, alors maquettiste (et futur directeur artistique) du journal, un petit départ de feu dans une poubelle, qu'on a éteint au champagne ! C'était d'un chic... » Bref, chacun a bien saisi qu'avec cette nouvelle revue, on tenait là du sérieux.

La puissance du noir et blanc

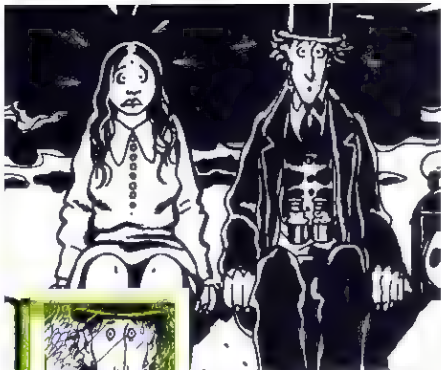
Qu'a-t-il donc de si surprenant, ce magazine ? Une allure d'abord, une tenue – on ne dit pas encore un « look ». La maquette conçue par Etienne Robial n'y est évidemment pas étrangère, avec ce logo en capitales (caractère Futura maigre ou light, pour les spécialistes), très fort, que le magazine conservera inchangé pendant neuf ans. « Les deux parenthèses du titre en couverture étaient considérées comme anti-commerciales », se souvient Robial, mais je m'y suis accroché mordicus. Et l'histoire semble indiquer que j'étais dans le vrai puisque, apparemment, le souvenir de ce logo est resté très vivace chez beaucoup de lecteurs. »

Fortes personnalités encore pour les pages intérieures : filets épais, grands à-plats de noir rehaussés de jaune, au croisement de la rigueur apprise par Robial chez ses maîtres suisses et de l'empreinte des avant-gardes graphiques. Et puis il y a le noir et blanc, bien sûr. Une option dictée en partie par des raisons industrielles (le parc de machines de l'imprimerie Casterman à Tournai) et économiques (moindre coût) – mais tenue à l'époque pour triste. « On ne s'en souvient plus aujourd'hui, dit encore Robial, mais oser un nouveau magazine en noir et blanc était un truc assez courageux de la part de Casterman. Ce genre d'aventure n'était pas gagné d'avance, loin de là. »

Bref, d'un faisceau de contraintes physiques et techniques, la nouvelle revue réussit à faire un argument, un atout. Cette force, elle vient non seulement de la direction artistique, mais aussi et surtout des choix éditoriaux, du contenu : des auteurs forts (Pratt, Tardi, Forest, Auclair, Cabanes, F'Murrr ou Ted Benoit sont au sommaire du premier numéro), portés par une entière liberté de ton et encouragés par un cahier des charges très nouveau dans la bande dessinée d'alors. C'est la fameuse approche littéraire et romanesque qu'(À Suivre) imposera très vite comme sa caractéristique « maison », et qui s'incarnera notamment dans de grands récits de longue haleine, découpés en chapitres particulièrement copieux.



Le détail de la vipère qui venge la mort de Sienne. Choc visuel et narratif dans cette grande histoire rurale aux accents fantastiques imposée d'emblée Olivier Jümes comme l'un des grands auteurs révélés par *À Suivre*.



PORTRAIT

Arthur Même

Faire le mur

Dong ! Dong ! Dong ! Tenez, le voilà, qui cavale sur le réseau de murs de Mornemont à l'appel de la cloche du portail, trousseau de clés à la main : le surprenant Arthur Même, gardien de fortune des portes et des grilles, cerbère halluciné qu'une cabale familiale a relégué au sommet des murs du domaine. Quoi de plus logique, finalement, à ce qu'entre tous ce soit justement ce personnage-là qui signe symboliquement l'entrée dans l'univers d'*(À Suivre)* ?

Concierger d'occasion dépassé par son propre destin, il campe à l'avant-scène du magazine dès le premier numéro, en couverture, comme il en refermera définitivement le rideau rouge presque vingt ans plus tard, à la une de son ultime livraison. Manière de se souvenir à quel point ses deux créateurs Jacques Tardi et Jean-Claude Forest, et leur manière commune d'aborder la bande dessinée – sans entraves, avec l'imagination pour seule exigence – ont marqué de leur empreinte cette revue qui elle aussi attendait de tous ses auteurs qu'ils osent sortir du cadre. Paradoxalement, la sombre histoire d'enfermement que nous conte le fragile Arthur Même, c'est aussi cela une incitation à prendre le large, en toute liberté

Première apparition : *(AS)* 1, février 1978

« Une des images fortes signées Jean-Claude Cayeux », extraite de *Magnani Song*, météore graphique dont les compositions extraordinairement intenses et universelles nous marqueront les premiers temps du magazine.



en Pratt, déjà auteur-phare des éditions Castorman avant même la naissance du magazine, sera au rendez-vous du tout premier numéro d'À Suivre) avec une nouvelle signature de son aventurier-tatoué. *Corta Maltese en Sibérie*

1000000000



Le bouleversant personnage de *Silence* restera durablement dans les mémoires des lecteurs d'À Suivre) À ce complice couchant, il incarne bien la dimension romanesque que le magazine revendique d'emblée comme le cœur de sa ligne éditoriale

1000000000



1000000000

Naissance du roman en bande dessinée

Largement acquise aujourd'hui, l'idée d'une bande dessinée développée sur des formats longs, sans trop de contraintes de pagination, est tout à fait neuve à l'époque. « Nous voulions absolument introduire une rupture, sortir des 48 pages standard », se souvient Louis Gérard. L'archétype de cette nouvelle manière de faire de la bande dessinée sera le magnifique *Ici même* de Forest et Tardi, développé sur les douze premiers numéros d'(*À Suivre*) et dont les auteurs eux-mêmes n'ont pas planifié la longueur exacte, préférant adapter leurs livraisons au fil de l'inspiration.

C'est Jean-Paul Mougin, rédacteur en chef du mensuel, qui apporte à toute l'entreprise sa couleur littéraire, incitant inlassablement les auteurs à privilégier le récit, tout en revendiquant publiquement cette primauté du romanesque, qui s'incarnera bientôt dans la notion - toute nouvelle elle aussi - de « roman en bande dessinée ». L'éditorial qu'il signe en ouverture du numéro 1 est à cet égard resté fameux : « (...) Avec toute sa densité romanesque, (*À Suivre*) sera l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature (...) », déclare-t-il. Une promesse programmatique dont le magazine fera des lors, avec constance, l'étendard de sa différence.

« On s'est amarrés à la littérature à travers le récit, raconte aujourd'hui Jean-Paul Mougin, mais on s'est

également vite rendu compte vite qu'on ne pourrait pas tenir ce principe tel quel très longtemps : nous aurions créé de l'insatisfaction à la fois auprès des intellectuels et du public attaché à la bande dessinée comme distraction. C'est pourquoi, assez rapidement, j'ai pris le parti de gauchir légèrement le positionnement d'origine, en orientant le journal vers toutes les formes de récit aventureux et populaire : le roman-feuilleton, la série noire, les littératures de genre. Cela permettait, sans rien perdre ou renier de cet héritage littéraire affirmé, de glisser de la littérature dans sa fonction intellectuelle à la littérature dans sa fonction récréative. »

Le reste du contenu éditorial du magazine, hors bande dessinée, participe lui aussi de ce registre plutôt haut de gamme. Dès le premier numéro, un copieux dossier rédactionnel sur les Celtes vient soutenir la bande « bretonnante » d'Aulclair et Deschamps, avec des signatures qui sont alors des poids lourds du sujet (Pierre-Jakez Helias, Jean Markale, François Caradec), tandis que l'écrivain et journaliste François Rivière, avec un sujet sur Eugène Sue, jette les bases d'une sorte d'encyclopédie périodique du roman populaire, qui deviendra l'un des rendez-vous réguliers du journal durant ses premières années.



Personne en France, ou presque, ne connaît l'italien Milo Manara, orsque (*À Suivre*) publie HP et Giuseppe Bergman, la première histoire dont sont extraites ces deux vignettes. Ce sera l'une des plus spectaculaires révélations du nouveau magazine.

ET PENDANT CE TEMPS A

LANDERNEAU...

Janvier 1978

un regard sur le monde, publication du collectif Bazooka (Lulu Larsen, Kiki Picasso, Loulou, Picasso, Olivia Clave, Bernard Vidal). Le groupe aura une influence décisive sur toute une génération de graphistes

Mars 1978

Le 16, naufrage du pétrolier Amoco Cadiz au large du Finistère, marée noire

Élections législatives en France, les 12 et 19 Défaite de l'Union de la Gauche, pourtant donnée gagnante par les sondages

Avril 1978

Disparition de Paul Cuvelier auteur notamment de la série Coréon

Septembre 1978

L'écrivain américain Charles Bukowski, ivre, sème une pagaille mémorable sur le plateau de l'émission de télévision Apostrophes, de Bernard Pivot

Octobre 1978

Le 13, Régis Franc est récompensé par le Prix du Drugstore Opéra pour « Café de la plage et Histoires immobiles et récits inachevés »

Le 16 suite à la soudaine disparition de Jean-Paul l'élection d'un nouveau pape... est d'origine polonaise, s'appelle Carole Wojtyła et prend le nom de Jean-Paul

Novembre 1978

Le 10^e Congrès de la Bande dessinée à Paris, à la Maison de la Mutualité, « équipe d'Artus » sort son *Annuaire des Années 80* (A Suivre) est récompensé par le prix Yellow Kid au Festival de Lucce en Italie. Disparition de la revue trimestrielle féminine Ah... Nana lancée deux ans auparavant, en 1976 par l'éditeur de *Métal hurlant*, les Humanoïdes Associés.

Décembre 1978

Offensives vietnamiennes au Cambodge qui se traduiront par la défaite des Khmers Rouges début 1979. Le monde va alors découvrir l'ampleur inimaginable du génocide cambodgien... plus de deux millions de victimes

CINÉMA 1978

- *Le Seigneur des anneaux* dessin animé de Ralph Bakshi déjà adaptateur de *Finix The Cat* au cinéma, d'après l'œuvre de Tolkien.
- *Superman* de Richard Donner avec Christopher Reeve, Marlon Brando, Gene Hackman, Margot Kidder



ÇA C'ÉTAIT QUELQU'UN QUI NE CONNAISSAIT PAS L'HISTOIRE DES TROIS PETITS SINGES VOUS POUVEZ PARTIR, COMMANDANT CORTO MALTESE. ADIEU !

PORTRAIT

Corto Maltese

Prince vagabond

Et si Corto Maltese avait préexisté à Hugo Pratt, avant même que celui-ci ne le laisse s'épanouir sous son pinceau ? Conjecture pas si absurde, tant le personnage, tout en tranquille assurance, en aisance fluide, nous laisse au fond le sentiment d'avoir toujours été là. Il y a plusieurs Corto, assurément, ou plutôt plus eurs facettes d'un être complexe – mais qui ne l'est pas ? Homme d'action, il le demeure encore lorsque s'amorce son épopée sibérienne avec la naissance d'À Suivre, voire un peu voyou comme il savait parfois le laisser poudrer dans *La Ballade de la mer salée*. Mais sous l'aventurier on sent aussi s'épanouir, déjà, l'homme de culture et de mémoire en même temps que le séducteur sensible à la fugacité des destins. Des traits que Pratt, en biographe scrupuleux, laissera s'exprimer d'abondance au fil du temps qui passe. De là, peut-être, ce talent si particulier du marin maltais : savoir entrer en résonance intime avec l'histoire en marche et ses acteurs de chair et de sang, tout en cultivant une distance presque ironique avec l'immédiateté de l'événement. Et voilà comment Corto fascine, il traverse le tumulte des passions humaines, détaché, aérien, et néanmoins laisse son empreinte, indélébile, à tous ceux qui l'approchent. Rappelez-vous, vous aussi qui l'avez connu : jamais vous ne l'avez oublié.

Première apparition : (AS) 1, février 1978



• autre Italien dont le travail des années 70, annonce l'éclosion de magazines comme (À Suivre) Guido Crepax. Son art du noir et blanc, ses audaces graphiques narratives, auront une même influence sur nombre des auteurs qui feront ensuite partie d'À Suivre

JACQUES TARDI

« Ce qui m'intéressait, c'était dessiner, dessiner, dessiner ! »



Avez-vous vécu les premières étapes du lancement effectif...

Pas directement, mais j'étais déjà « dans la place » chez Casterman, oui. En fait, pour bien appréhender ce qui s'est passé avec (À Suivre), il faut remonter quelques années en arrière. Il y a d'abord, au milieu des années 70, le passage de *Pilote* d'un rythme hebdomadaire à un rythme mensuel : cela représentait la fin du rythme traditionnel de la bande dessinée d'alors, celle du feuilleton de deux pages par semaine, et l'apparition de séquences plus longues, de 8 à 10 pages, voire davantage, à chaque livraison. Il y a aussi, à peu près à la même époque, une dispersion des troupes à partir du noyau originel de *Pilote*, et un foisonnement de nouveaux supports, *Métal hurlant*, *L'Écho des savanes*, *Fluide glacial*, etc. Ces événements ont joué un rôle dans la maturation du projet (À Suivre) et de sa formule, encore inédite à cette époque, de bande dessinée de longue haleine. Et puis, il y a eu bien sûr le besoin ressenti par les éditions Casterman de posséder leur propre journal. J'avais moi-même poussé en ce sens, assez vite après mon arrivée dans cette maison, auprès de Louis-Robert Casterman, le patron de l'époque. Il m'avait répondu, un peu embarrassé : « On ne saurait pas faire ça. »

Vous imaginez comment se présente le journal maison ?

Bien sûr. Pour moi, la bande dessinée est très étroitement liée à l'idée de feuilleton, donc de périodicité, de presse. À la limite, l'idéal serait d'en réaliser et d'en publier à un rythme quotidien. À l'époque dont nous parlons, Dargaud avait *Pilote*, Dupuis avait *Spirou*, mais Casterman, rien. Dans le contexte de création bouillonnante qui était alors celui de la bande dessinée dite « adulte », c'était un handicap.

Didier Platteau et Louis Gérard en étaient parfaitement conscients, et m'ont annoncé un jour que la décision de faire un journal avait finalement été prise.

Avez-vous été associé à sa conception ?

Pas du tout ! La rumeur d'un magazine en chandier s'est répandue assez vite, et c'est vrai qu'à l'époque, tout le monde fantasmaient un peu à ce propos sur le mode : « Enfin un projet sérieux ! » Moi, ce qui m'intéressait à ce moment, c'était dessiner, dessiner, dessiner ! Tout ce que je savais de cette revue, — et je n'en demandais d'ailleurs pas plus —, c'était que ma présence en tant qu'auteur y était souhaitée et attendue. On m'a présenté le rédacteur en chef du futur magazine, Jean-Paul Mougin, qui venait d'être recruté. On est allés boire un coup, il m'a exposé dans les grandes lignes la manière dont il voyait le projet Casterman et la bande dessinée en général. En sortant, je savais qu'on était d'accord sur l'essentiel, qu'on s'entendrait probablement bien.

C'est à ce moment-là que vous entamez la *Même* ?

Même pas. En réalité, la *Même* était déjà entamée. Forest et moi avions débuté l'histoire sans trop savoir à qui nous en proposerions la publication. La *Même* reprenait une idée de scénario que Forest avait initialement imaginée une dizaine d'années auparavant pour une fiction à la télé, et qui n'avait jamais abouti. Il avait transformé son histoire d'origine pour en faire une bande dessinée, et ce n'était d'ailleurs pas à moi qu'il avait d'abord pensé pour la dessiner, mais à l'italien Buzzelli. Bref, il me propose finalement l'histoire, je l'accepte, on se met au travail et sur ces entrefaites le projet de revue de Casterman arrive à point nommé pour l'accueillir.



destiné à Casterman ?

Non, pas tant que ça si on se remet dans le contexte de l'époque. J'étais devenu un auteur Casterman, c'est vrai, et mais d'ailleurs quitté Dargaud avec un vrai soulagement car cela me permettait d'échapper aux contraintes du système éditorial que je n'aimais pas – je n'ai jamais eu l'esprit d'équipe... Mais à ce moment-là, j'avais déjà commencé à travailler par ailleurs avec Edienne Robial aux éditions Miro, et à Paris, il y avait un côté expérimentation et bricolage, c'était passionnant : je passais d'un gros éditeur à un petit, je me refaisais une santé et où je retrouvais une totale liberté de mouvement. Cela permettait aussi de rester jeune : je savais, tout comme Forest, que Casterman, avec son air de tradition catholique, ne nous suivrait pas indéfiniment jusqu'au bout de la forme de bande dessinée que nous, nous souhaitions pratiquer. C'est cette part de confiance qui explique qu'*Ici Même* n'ait pas été destiné à Casterman *a priori*. On s'en souvient peu aujourd'hui parce que le temps a passé, mais nous avions affaire, dans les premiers temps d'*(À Suivre)*, à une maison d'édition avec une grande rigidité. Ça ne s'est réellement décoincé qu'au début de l'arrivée de Milo Manara.

Et, quels moments ? Forest sur *Ici Même* ?

Comme un échange très riche. J'avais aimé dans *Ici Même* ce mélange de fantastique et de pavillons de banlieue, où je retrouvais quelque chose de l'univers de *La Véritable histoire du soldat inconnu*. Personnellement, j'aurais vu l'histoire basculer un peu plus sur le versant fantastique, mais Forest la ramenait constamment sur un terrain plus quotidien. De son côté, il s'est complé-

ment adapté à mon interprétation du physique d'Arthur Penn, qui aurait vu le personnage autrement. Mais il a fait évoluer l'histoire en tenant compte du traitement graphique que j'avais choisi. Il avait cette souplesse. Jean-Claude Forest faisait de toute façon partie des auteurs de bande dessinée que j'admirais, et je peux dire que de tous les scénaristes avec qui j'ai pu travailler, c'est le seul avec qui je n'ai rencontré aucune difficulté : jamais je n'ai changé une virgule de son texte, jamais je n'ai rencontré le moindre problème en termes de qualité et de fluidité de narration.

Parfois *Ici Même* est paru sous la forme de long chapitre, à compter du numéro un d'*(À Suivre)*, cela a été un choc pour beaucoup, tant lecteurs que dessinateurs. Avez-vous conscience, alors, de réaliser une œuvre marquante ?

Absolument pas. Nous nous contentions de « vivre la création » et ce n'était pas toujours le plus facile. Je me souviens de quelques négociations un peu orageuses avec Mougin pour qu'il réduise la pagination attribuée à notre histoire et allège ma charge de travail. Il y a eu aussi quelques bouclages épiques dans les premiers temps, dans les locaux du journal rue Madame, où il fallait faire un dessin en quatrième vitesse, boucher un trou, modifier un personnage, corriger une planche au dernier moment. Tout ça se faisait à la gouache sur un coin de table. J'aimais bien cette ambiance, ce sont de bons souvenirs. Ce dont nous étions conscients en revanche, mais ce n'était pas spécifique à *Ici Même*, c'était de la nouveauté de cette formule de grands chapitres et de longs récits, de romans en bande dessinée qu'était en train d'inventer *(À Suivre)*. Il y avait aussi un grand plaisir à échapper à la couleur, à revenir à la pureté du noir et blanc. Personnellement, je me sentais complètement à l'aise dans cette forme graphique-là.

Id même est votre seule histoire réalisée avec vous comment se fait-il qu'il n'y ait pas eu d'autres ? Il aurait pu y avoir autre chose, puisque Forest, après Id même, m'a proposé deux histoires : « La Tôle », dont il avait rédigé un synopsis, qui se déroulait en banlieue autour d'une grande maison un peu mystérieuse, et une histoire de fantômes. J'avais accepté le principe de recommencer quelque chose ensemble, mais aucun de ces deux projets n'a été vraiment « poussé ». Forest et moi en avons reparlé de loin en loin, mais cela se heurtait aux travaux que nous avions en cours l'un et l'autre, à ses problèmes de santé, et finalement il a disparu sans qu'on ait l'opportunité de relancer vraiment un projet.

Depuis nous revenaient constamment dans la bouche des anciens lecteurs lorsqu'on cite À Sivre, le « Mère et cadet de Pratt. L'avez-vous vu à cette époque ?

Un peu, mais nous n'avons jamais été intimes. J'aimais beaucoup son travail, je l'avais découvert comme beaucoup de gens en France dans Pif, que j'achetais uniquement lorsque s'y trouvait une bande de Pratt. Lors d'un voyage en Italie, j'étais même allé dénicher l'intégralité des numéros du Carriere Dei Piccoli où était paru en feuilleton La Ballade de la mer salée, en bichromie, numéros que j'ai ensuite fait relayer à mon retour en France — c'est vous dire si j'appréciais...

À l'époque d'À Sivre, il y a eu quelques moments amicaux en groupe, où Pratt était présent ; j'ai aussi le souvenir d'un dîner chez lui où il nous a préparé des spaghettis... Mais rien de plus. Je sais en revanche qu'il y avait entre nous une estime mutuelle. J'ai eu l'occasion, après sa disparition, d'entendre quelques extraits d'interviews où il évoquait mon travail, c'était très touchant.

Après Id même, il y aura donc À Sivre, c'était la guerre des tranchées, puis Névrosisme ou Tueur de coïfords, mais il faudra un moment en revanche avant qu'Adèle Blum n'y fasse sa première apparition...

Jean-Paul Mouglin s'y est longtemps opposé, il trouvait que le personnage n'y avait pas vraiment sa place, que le public de la série n'était pas celui du journal. Peut-être avait-il raison, mais quoi qu'il en soit, j'ai toujours estimé qu'il était préférable qu'un album soit pré-publié.

Y a-t-il quelque chose de la période À Sivre que vous regrettez ?

Oui, que Mous d'Art Spiegelman n'ait pas été publié dans À Sivre. Lorsque j'allais à New York il y a longtemps, j'habitais chez Spiegelman, et c'est moi qui avais fait l'intermédiaire entre lui et Mouglin pour qu'ils se rencontrent à l'époque où Spiegelman commençait à présenter son projet aux éditeurs français. Malgré les premiers contacts plutôt positifs, la relation ne s'est pas faite. Les choses sont depuis rentrées dans l'ordre, puisque Casterman et l'éditeur français de Mous, Flammarion, font maintenant partie du même ensemble.



ne publiera qu'une seule histoire de Guido Crepax « L'Homme de Pâques » (fragment de la première planche), en une seule livraison de 48 pages, son numéro double d'août-septembre 1979. Le récit a pour fond la guerre civile entre Bolchéviques et Russes blancs en 1919



PORTRAIT

Giuseppe Bergman

Le rêveur illuminé

« Cela vous plaît, M Bergman ? », interroge l'Indien qui vient, d'un souffle de sarbacane, d'envoyer une généreuse dose de yoyo au fond des narines du héros de Milo Manara. Oh oui, la drogue des chamanes lui plaît, à Giuseppe Bergman ! Comme lui plaisent, de Vérone aux rives de l'Orénoque, à peu près tous les avatars grisants, exotiques ou sensuels de cette grande Aventure qu'il a tellement désirée. Car voilà bien ce qu'il cherche, cet enfant des seventies, lorsqu'il s'exclame « Y en a marre ! » dès la première planche de sa première sortie dans (A Suivre) : échapper à la routine, aux contraintes, à la violence, à l'argent, au travail, au réel, bref à tout ce que cette décennie riche en pesanteurs avait su inventer pour se rendre irrespirable. Incarnation moderne de l'antihéros, Bergman ignore encore ce que l'épreuve du terrain et le temps qui passe (ah, le matérialisme des années 80...) se chargeront de nous enseigner : l'aventure n'est peut-être bien que le suprême simulacre du spectacle marchand - une illusion supplémentaire. Fidèle à son rêve initial, Giuseppe Bergman s'échinera pourtant par la suite, des savanes africaines à la spiritualité indienne, à côtoyer à peu près tout ce que la carte de l'évasion compte d'archétypes, sans jamais réellement démasquer l'entité qui écrit, orchestre et contrôle cette vaste représentation sur la scène du monde. Candida tenace, éternel jouet de forces plus grandes que lui. Bref un homme, un vrai

Première apparition : (AS) 9, octobre 1978.

Corto et son éternel alter ego, son double maléfique Raspoutine. Et dans cette image très simple ramenée à l'essence même du dessin toute la puissance d'évocation, virtuose, d'un Pratt éblouissant d'aisance et de naturel.



Des auteurs toujours plus nombreux

Le magazine se referme sur une section rédactionnelle d'une petite dizaine de pages. Titrée « L'actualité (À Suivre) », elle balaie essentiellement le spectre de l'actualité littéraire et éditoriale (romans, nouvelles, essais, documents, bande dessinée), avec des contributeurs qui reviendront dès lors très régulièrement au sommaire du journal : Francis Lambert (futur rédacteur en chef de *Pilote* dans les années 80), l'historien et journaliste Michel Pierre, qui deviendra l'un des exégètes de Pratt, le scénariste Rodolphe, l'écrivain Philippe Muray, Michèle Costa Magna, puis un peu plus tard l'éditeur Jacques Chambon, le chroniqueur de science-fiction Bernard Blanc, Claudine Legardinier, etc.

D'emblée, voilà donc les bases de la formule solidement posées : les chapitres de grands récits en noir et blanc, signés par des têtes d'affiche (*Ici Même, Corto Maltese en Sibérie, Bran Ruzh, Hoggarth*), un rédactionnel charpenté (un dossier, régulièrement une nouvelle, une couverture substantielle du monde des livres) et puis, rapidement, d'assez nombreuses bandes dessinées de format plus court, qui viennent ponctuer et enrichir chaque numéro.

Certes, le magazine remplit là sa fonction normale de découvreur de talents, également annoncée dès la première livraison. Mais on peut aussi y déceler les objectifs de l'éditeur, Casterman, qui dans un contexte

de vive concurrence, ne fait pas mystère de son ambition de constituer rapidement, grâce à sa revue, un catalogue consistant.

Apparaissent donc au sommaire d'« À Suivre », au fil de ces premiers mois et années, de nombreux auteurs, qui tous contribueront de près ou de loin, fugacement ou dans la durée, à asseoir la réputation du magazine. Certains sont déjà plus ou moins connus des amateurs de bande dessinée, pour avoir déjà signé des albums ou publié dans d'autres supports : Mandryka, Pétillon, Philippe Druillet, Chantal Montellier, Solé, Buzzelli, Fred, Lob, Goossens, Lauzier, Guido Crepax, Muñoz et Sampayo... D'autres sont réellement révélés par le journal, même s'ils ont pu ponctuellement être déjà publiés ailleurs. Ce sera le cas par exemple de Benoît Sokal, François Schuiten (épaulé alors par son frère Luc), Jacques Ferrandez, Jean-Claude Denis, Andreas ou Jean-Claude Servais, qui pour la plupart se « roderont » sur des formats courts avant d'avoir accès aux grands récits à épisodes typiques du style « À Suivre ».

ne finale du premier chapitre de HP et Giuseppe Bergman. Milo Manara
un hommage appuyé et explicite à son « maître en aventure » Hugo Pratt.
Le créateur de Corto acquiert la stature d'un véritable personnage de roman.



ET PENDANT CE TEMPS À

LANDERNEAU...

Janvier 1979

Le Shah d'Iran quitte son pays en proie à la révolution. Il mourra en exil quelques mois plus tard, en juillet.

Disparition du dessinateur Victor Hubonin, auteur notamment des séries *Buck Danny* et *Bobo Rouge* avec Jean-Michel Charlier.

Février 1979

En Iran toujours. Fayatollah Khomeiny rentre d'exil, accueilli par trois millions de personnes. La République islamique d'Iran sera proclamée le 1er avril.

Mars 1979

Le 28, accident d'un réacteur nucléaire à Three Miles Island aux États-Unis.

Juillet 1979

Au Nicaragua, instauration d'un gouvernement sandiniste « de reconstruction nationale ».

Octobre 1979

Le 4, à l'hôtel des ventes Drouot à Paris, un exemplaire original de *Tintin au pays des Soviets* est adjugé pour la somme record de 3 800 francs.

Le magazine *Pilote* fête ses vingt ans d'existence.

Le 30, renaissance du périodique *Artael*, l'un des inspirateurs de la contre-culture en France. Le numéro 1 de la nouvelle formule du mensuel est tiré à 200 000 exemplaires, avec pour sous-titre « Nouveau et intéressant ».

Novembre 1979

Dans l'effervescence de la révolution islamique en Iran, prise d'otages de l'ambassade américaine de Téhéran dont de nombreux diplomates. Ils ne seront relâchés qu'en 1981.

Le 18, disparition de l'éditeur Éric Losfeld, qui aura joué un rôle clé dans l'urgence en France d'une bande dessinée « adulte ».

Prix du Drugstore Opéra à Jean-Claude Denis pour l'album *Cours tout nu* (Futuropolis).

Décembre 1979

Intervention militaire soviétique en Afghanistan. Elle durera presque dix ans, provoquant une guerre civile dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

CINÉMA 1979

• *L'Empire contre-attaque*, de Irwin Kershner, seconde voile de la saga de *La Guerre des Étoiles* lancée par George Lucas en 1977.

• *Alien - Le Huitième Passager* de Ridley Scott, avec Sigourney Weaver, Tom Skerritt, John Hurt, Harry Dean Stanton, Ian Holm.



« des années auparavant par *Pilote*. Philippe Druillet ne sera qu'un « compagnon utile » d'*(A Suivre)* ! » « Cependant, dans le numéro 3 d'août 1978, un court « en quatre pages » « Comédie en un acte » Les Fous » dont est extraite cette vignette

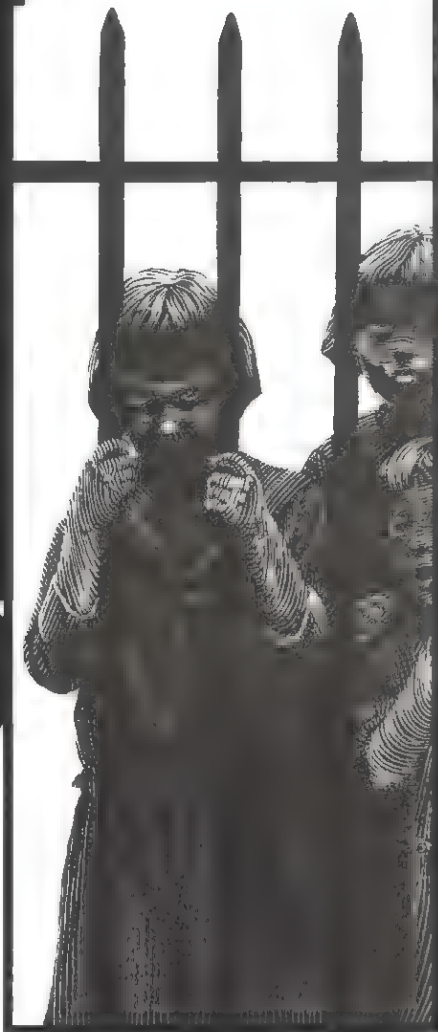
Coups de cœur

Et puis il y a ceux, évidemment moins nombreux, à qui la revue offre d'emblée leur chance sur des histoires de longue haleine, sans qu'ils soient nécessairement de « grands noms » déjà installés. Dans les tout premiers temps de l'histoire du magazine, ce sera par exemple la chance de Didier Comès avec l'impressionnant *Silence* – probablement la première incursion dans la bande dessinée de ce qu'on n'appelle pas encore la ruralité, prolongée ensuite par des auteurs comme Servais ou Fernandez –, celle aussi de l'italien Milo Manara, alors quasiment inconnu en France, avec son non moins remarquable *HP* et *Giuseppe Bergman*.

Même coup de cœur, manifeste, entre la revue et des auteurs comme Jean-Claude Claëys, José Muñoz et Carlos Sampayo. Le premier, surgi tel un astre sombre des pages du défunt *Mormail*, fait dans (*À Suivre*) une entrée flamboyante dès la première année, s'y installe l'année suivante en une suite d'épisodes somptueux (*Magnum Song*), mais ne donnera malheureusement pas suite à cette entrée en matière prometteuse. Les seconds en revanche, pourtant initialement révélés par les éditions du Square via le périodique *Charlie mensuel*, vont trouver dans leur évidente complicité avec (*À Suivre*) un ancrage durable. À compter de mai 1979 (leur première couverture), presque toutes leurs créations paraissent dans les pages du magazine, soit sous forme d'histoires complètes, soit en grands récits découpés en chapitres.

Dans un tout autre registre, cette période inaugurale de l'histoire d'(*À Suivre*) voit aussi l'apparition d'un cahier humoristique, de 8 à 12 pages selon les livraisons « Pendant ce temps, à Landerneau » « L'initiative venait de Casterman Belgique qui, parallèlement à la veine réaliste et « sérieuse » privilégiée par la rédaction à Paris, souhaitait une ouverture vers d'autres types d'expression, notamment l'humour », rapporte Bernard Ciccolini.

154-200 (1979)



Fragment d'une image de « Biographie de Robert-Howard Barlow (1918-1951) et ses relations avec H.P. Lovecraft » une histoire de huit pages d'Andreas sur un scénario de François Rivière. C'est le premier volet d'une série consacrée par ces deux auteurs aux grands noms de la littérature populaire.



1978

PORTAIT

Haggarth

Saveur barbare

C'est un personnage d'un autre temps, dans tous les sens du terme. Un pied dans un passé mythique, l'autre dans un futur prodigieux. Lorsque Haggarth paraît dans les pages d'*(À Suivre)*, au tout début de l'histoire du journal, l'*heroic-fantasy* n'a pas amorcé son virage grand public. Ni Schwarzenegger en Conan de cinéma, ni les runes de *Dungeons & Dragons* n'ont fait leur apparition — ce sera pour un peu plus tard. Les lecteurs de Robert Howard ou de l'Erlig de Michael Moorcock, tout comme les admirateurs de Frank Frazetta, peuvent encore faire figure d'initiés. Est-ce la clé de la surprenante puissance d'attraction de Haggarth le guerrier, « héros » paradoxal aussi violent que tourmenté ? Surgi d'on ne sait quel au-delà de la mémoire humaine, dans le fracas des épées et l'ombre portée de la nécromancie, Haggarth tranche par sa saveur brute, fascine par son énergie sauvage. A contre-pied de presque tous les autres personnages de bande dessinée environnants et pourtant, curieusement, à l'unisson d'une forme de récit épique complexe et ambitieuse promue par le magazine où paraissent ses aventures. Passeur inattendu entre les classiques et les modernes d'alors, il ne restera en scène que le temps de deux récits, interprétés dans un somptueux noir et blanc d'une vigueur exceptionnelle. Respect.

Première apparition : (AS) 4, mai 1978

Une des (nombreuses) scènes choc de *Magnum Song* de Jean-Claude Claeys
soit hard boiled, le roman noir et plus généralement les « littératures de genre »
seront durablement des sources d'inspiration majeures pour les auteurs d'*(À Suivre)*

Bien avant que Moebius ne devienne un habitué des pages d'À Suivre, à partir de la fin des années 80, il réalise cette image immédiatement reconnaissable en novembre 1978 pour «Pendant ce temps à Landerneau», le cahier humoristique animé chaque mois par André Franquin et Yvan Delporte.



Un espace dévolu à l'humour

Dans cet esprit, c'est une équipe confirmée qu'on va «recruter» pour créer cet espace thématique : celle qui, en Belgique justement, a conçu au sein du journal *Spirou* l'expérience (réussie) d'un supplément novateur et drôle, «Le trombone illustré». Le scénariste Yvan Delporte et le dessinateur André Franquin en sont les principaux animateurs, secondés par une escouade de complices plus ou moins réguliers – Binet, Cabu, Mezieres, Gotlib, Goossens, Peter De Smet, Frédéric Jannin, René Hausman, Nicole Claveloux, Marc Wasterlain, etc. – qui sèment au fil des pages strips, rébus, aphorismes et gags. On verra même brièvement apparaître, au sein de ce cahier humoristique, des signatures aussi inattendues que celles d'Enki Bilal, Muñoz ou Moebius.

L'expérience dure une douzaine de numéros, jusqu'en octobre 1979, après quoi «Pendant ce temps, à Landerneau» cède la place à un nouveau cahier thématique à l'humour plus littéraire et référencé, «Cessez de me suivre ou j'appelle un agent». Animée par Bertrand Jérôme, Claude Amy, Michel Lacos et Françoise Treussard, la rubrique est illustrée à chaque livraison par un dessinateur unique (Cabanes, Mandryka, Solé, Pétillon, Fred, Barbe, Avoine ou encore Jacques Rouxel, le créateur des célèbres *Shadoks*).

Cette nouvelle tentative dure moins d'un an. Par la suite, (À Suivre) ne cherchera plus à maintenir une rubrique humoristique identifiée comme telle, mais préférera accueillir l'humour au hasard de ses pages, exactement au même titre que n'importe quelle autre expression.

À peu près à la même époque, un peu moins de deux ans après le lancement du magazine, une autre innovation importante se manifeste : l'apparition de la couleur, d'abord sous la forme d'un cahier de 16 pages, puis d'un doublement de surface un an plus tard. Une concession aux attentes et à la pression du marché, ainsi que le constatent la plupart des acteurs de l'époque, mais pas un reniement. Tout en accueillant une proportion sans cesse croissante de créations en couleur, (À Suivre) en effet perpétuera pendant la presque totalité de son histoire sa tradition de grands récits en noir et blanc, notamment par l'entremise de ses signatures «historiques» – Comès, Tardi, Schuiten, Muñoz, entre autres.

Lancement réussi

Au tournant des années 70 et 80, alors que s'ouvre une nouvelle décennie, c'est un magazine sûr de sa formule et bien installé dans ses marques qui a conquis sa place dans les kiosques. Sur le versant rédactionnel,

des nouveautés se sont instituées en complément des bases déjà acquises : une rubrique régulière d'« Infos (À Suivre) » consacrée à l'actualité de la bande dessinée, animée notamment par Rodolphe et Henri Filippini, ainsi que des chroniques mensuelles sur les deux grandes « littératures de genre » du moment, le polar (par l'écrivain Alain Dugrand) et la science-fiction (par Dominique Douay, l'un des plus brillants représentants de ce qu'on appelle alors la nouvelle science-fiction française). Une manière d'affirmer l'ancrage de la revue dans son substrat de littérature populaire. On peut également constater que la plupart des plumes qui assureront dorénavant l'animation journalistique du magazine ont également déjà fait leur apparition au sommaire d'« (À Suivre) » : Jean-Luc Cochet, Hervé Prudon, Michel Pierre, pour ne citer qu'eux.

Quant à la bande dessinée, nombre de ceux qui deviendront des habitués ou des repères au sein des pages d'« (À Suivre) » se sont également installés dans leurs rôles : encore d'autres auteurs bien sûr, dans la foulée de la « première vague » de dessinateurs (Jean-Claire Lacroix, Violeff, Jean Caillon, Jean-Luc Cherner, Jean-Marc Rochette, Jean-Claude Denis), mais aussi des personnages marquants, comme Stéphane de Daniel Ceppi, la délicieuse Ada de Francesco Altan ou l'impeccable Ray Banana de Ted Benoit.

Une page se tourne, symboliquement, au fil de ce printemps 1981 : au moment où Tardi choisit de faire entrer en scène sa nouvelle créature, Nestor Burma, en couverture du numéro de mai, le séisme politique de l'accession de la gauche au pouvoir, seuil d'une nouvelle époque, secoue toute la France



PORTRAIT

Renart

Le rouquin magnifique

Oyez donc, vous tous, la très savoureuse et très édifiante histoire d'un coquin nommé Renart, et ce qu'il advint de ses démêlés d'avec le loup Ysengrin son oncle, flanqué d'Hersendré, sa tante – qui n'était pas la dernière à tortiller du croupion, la ribaude... Cornecul, que voilà une série de fabliaux tournés bien comme il faut, et revigorants pour les sens, avec ça ! Revisitée dans une langue impeccablement truculente par Jean-Claude Forest, et servie par le dessin généreux d'un Max Cabanes au mieux de sa forme, *La Légende de Renart* – classique d'entre les classiques de l'imaginaire français – ne paraîtra hélas guère plus qu'un semestre dans les pages d'« (À Suivre) », au fil des premiers mois d'existence de la revue. Pêché de grivoiserie, peut-être... En subsiste une bien belle trace, pourtant. Celle d'un filou irrésistible et lettré, entré par effraction dans la citadelle des bonnes mœurs, juste pour mieux s'en gausser. Bref, le rouquin nous emballa, héros programmatique d'une bande dessinée enfin adulte et assumée comme telle – et tant pis pour la morale des fâcheux.

Première apparition : (AS) 1, février 1978

BENOÎT SOKAL

Le scénario primait toujours dans le journal.



pourquoi n'avez-vous pas écrit de longs récits à cette époque de débuts ? Tardi, Comès et Auclair avaient déjà dix ans de carrière derrière eux. Ce n'était pas mon cas. Je ne me suis lancé dans de longues histoires que plus tard, d'abord aux côtés d'un scénariste. Les choses participent d'une évolution : rares sont les jeunes auteurs qui parviennent à ne lancer avec l'rio dans des récits d'ampleur.

Étais alors étudiant à l'école Saint-Luc de Bruxelles. Avec François Schuiten et quelques autres, nous savions que Casterman allait lancer un journal. Didier Plazau et Jean-Paul Mougin sont venus faire leur marché à l'école en participant au jury de fin d'année. Nous étions censés boucher les trous entre les grandes œuvres de Pratt, Tardi et Auclair.

Étais alors étudiant à l'école Saint-Luc de Bruxelles. Avec François Schuiten et quelques autres, nous savions que Casterman allait lancer un journal. Didier Plazau et Jean-Paul Mougin sont venus faire leur marché à l'école en participant au jury de fin d'année. Nous étions censés boucher les trous entre les grandes œuvres de Pratt, Tardi et Auclair.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.

Étais alors 22 ans et j'étais sans doute un peu jeune pour concevoir des scénarios personnels. J'étais sincèrement incapable de dessiner des histoires qui ne s'inscrivaient pas dans un cadre référentiel. C'est d'ailleurs souvent le cas chez les jeunes auteurs : le manque d'expérience empêche de puiser dans son vécu pour forger des univers originaux. Et puis Canardo plaisait davantage à la rédaction que les autres projets que je proposais. Les références à la littérature populaire me permettaient aussi de parodier un peu le contenu du journal qui proposait, notamment à travers les articles de François Rivière, de nombreuses analyses sur le roman-feuilleton.



«...enfin, que pensez-vous avoir apporté à la grande chose. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être essentiel au sommaire d'(*À Suivre*)... j'ai été un bon participant mais sans plus. Peut-être aurais-je dû me forcer à publier d'autres histoires ailleurs, pour diversifier mon inspiration. Cela dit, je ne regrette rien.

En quoi consistait-elle ?

« Absence de couleurs. C'était un veto catégorique. On ne pouvait pas faire n'importe quoi dans les pages d'(*À Suivre*). Ça manquait sans doute de folie et de fantaisie. Le scénario se jouait toujours sur le dessin. Ce n'était pas forcément une bonne chose, et cela a sans doute bridé certaines de mes ambitions. Il n'était pas évident pour moi de comprendre que je pouvais tirer de mon dessin. (*À Suivre*) m'a peut-être empêché de trouver une identité plus forte en tant que dessinée. Finalement, sans le savoir, je suis entré dans un monastère ! Aujourd'hui, je suis un moine défrayé, mais ça a pris du temps...

Comment voyez-vous l'avenir de la série ?

« Je ne suis pas certain que cela ait été une bonne chose. La marque de fabrique originale s'est diluée. Au même moment, les récits sont devenus plus courts, loin de ce qu'ils étaient. Ici, *Même ou Bien Ruzh*.

Comment voyez-vous l'avenir de cette œuvre ?

« J'étais presque soulagé : on achevait enfin cette pauvre série moribonde ! Je pense que l'aventure aurait dû s'arrêter beaucoup plus tôt. Ce qu'a été le magazine au cours des années 90 ne se justifie pas à mes yeux. Le travail que j'ai publié dans cette revue n'était pas toujours essentiel.

« J'aurais dû nous enfoncer tous en évitant de créer un long. Les journaux ne sont jamais éternels. (*À Suivre*) ne me manque pas. Ce journal est mort au moment où l'on commençait à désacraliser la chose imprimée. Incidemment, c'est à cette même époque que je me heurte dans le jeu vidéo : tout un symbole...

Revenons-en au début, à l'origine...



moment Jehanne d'Arc, que vous aviez d'abord conçu pour la revue *Métal hurlant*, a-t-il fini par être publié dans (*À Suivre*) ?

La petite bande de Moebius, Dionnet et Druillet, au moment où elle s'est lancée dans le projet de *Métal*, n'a tout de suite proposé de participer à cette aventure. La licence-fiction n'étant pas mon genre de prédilection, je suis parti de l'idée que l'Histoire était également une science et qu'il m'était donc possible d'imaginer une sorte d'histoire-fiction autour d'un personnage qui n'existe qu'à travers les fictions qui s'en inspirent... Le phénomène de Jeanne d'Arc participe de cela. La transformation de ce fait politique en un événement religieux est une chose singulière. Quelques planches de ce projet ont paru dans *Métal hurlant*, où les choses se sont très vite gâtées.

Par ailleurs, à cette époque, je fréquentais beaucoup Jean-Claude Forest, Jacques Tardi et Étienne Robial. Casterman cherchait alors à trouver de nouvelles locomotives pour succéder à Hergé. Forest, qui était pressenti comme rédacteur en chef du futur magazine, m'avait demandé si l'idée de participer à une nouvelle revue m'intéressait. J'avais répondu oui. Mais Forest s'est désisté au dernier moment, ce qui était sans doute préférable : c'était un auteur génial, il avait toujours dix ans d'avance sur tout le monde dans ses projets, mais il était également intransigeant et raide dans ses opinions. Quand Mougins est finalement arrivé au poste de rédacteur en chef, les grandes lignes avaient déjà été jetées : c'était du clé en main. Et c'est dans les pages d'(*À Suivre*) que la suite des aventures de Jehanne ont paru.

Pourquoi ne pas avoir proposé un roman à Forest ? C'était dans la logique du support ?

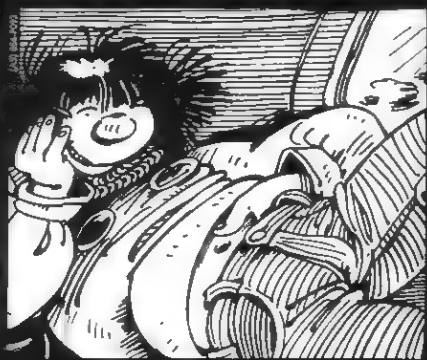
Dans le numéro 0 d'(*À Suivre*), on peut lire les premières pages d'un projet avorté qui s'approchait de cette forme de récit. Mais je ne me suis pas senti capable d'imaginer et de dessiner des histoires longues à ce moment-là. Je préférais conserver un format de narration proche de celui du Génie des alpages. Je n'ai appris que progressivement à raconter des histoires plus longues.

Que pensiez-vous d'(*À Suivre*) à ses débuts ? Qu'est-ce qui différençait ce magazine de *Pilote*, par exemple ?

La différence fondamentale avec *Pilote*, c'était la volonté marquée de publier des histoires en noir et blanc. Nous étions nombreux à militer pour qu'il n'y ait pas de couleur dans le magazine, ce qui n'était pas sans poser de problème à la régie publicitaire.

Publier dans (*À Suivre*), était-ce pour vous une manière de jouer de la rivalité qui existe entre éditeurs ?

Évidemment ! Et cela m'a valu de mécontenter Georges Dargaud lui-même. Très paternel, il m'a dit : « Vous auriez dû me dire que vous aviez besoin d'argent, plutôt que de publier chez la concurrence ! » Je lui ai répondu que ce n'était pas une question économique, mais que *Pilote* ne contenait tout simplement pas assez de pages pour publier tous mes projets... Je ne suis pas sûr qu'il m'ait compris.



«... comment se taira-t-elle si vous décidez de vous inspirer d'un peu d'actualité — la guerre d'Afghanistan — pour raconter des «histoires déplacées» ?

«... n'était pas si nouveau qu'on pourrait le croire. Dans la veille cassée, Hergé avait déjà adopté cette démarche pour générer une histoire impitoyable et, finalement, assez sinistre... Je crois que l'hebdomadaire *L'Événement* du jeudi avait commandé une page au sujet de l'Afghanistan. Il me semblait se dégager de ces événements un côté Astérix. La guerre est une seconde nature pour les Afghans : à douze ans, ils savent déjà se servir d'une arme. Malheureusement, je ne me suis pas amusé longtemps avec cette histoire, car j'ai vite compris que cela tournerait mal, que les Russes partent ou qu'ils restent... De toute façon, l'esprit de Chac m'est totalement étranger : j'admire le travail des auteurs qui travaillent pour ce support, mais je suis incapable de les suivre dans cette direction.

«... pensiez-vous de l'équipe rédactionnelle d'*À Suivre* ? Je n'ai jamais été ennuyé au sujet du contenu de mes histoires. J'ai beaucoup apprécié de travailler avec Bernard Jaccolini : il avait un œil véritable pour dénicher de nouveaux auteurs. Jean-Paul Moughn était davantage un administrateur. Je ne suis pas certain qu'il ait jamais eu d'opinion sur ce que je faisais. Ce que l'on dit peu souvent, c'est qu'il y a eu, les dernières années, une dizaine de personnes qui décidaient du contenu de la revue : certains commerciaux, l'attachée de presse et un représentant de la famille Casterman assistaient à chaque réunion de rédaction et donnaient leur avis sur les planches. Il se mêlait donc souvent à ces décisions des calculs stratégiques et des ambitions personnelles.

«... Pourquoi avez-vous quitté *À Suivre* avant sa fin ?

«... J'ai participé à l'expérience des encarts de comics dans le journal. Et, très vite, j'ai compris qu'à travers cette forme de publication, on envoyait les auteurs au casse-pipe sans les soutenir. En ce qui me concerne, *Le Puvre Chevalier* a reçu le prix de l'humour à Angoulême, mais Casterman n'a pas tout profité de cette récompense pour promouvoir l'album dans les librairies. Didier Platteau a même fini par l'envoyer au pilon, pour ne conserver en stock que 1 500 exemplaires. C'est à la suite de cette affaire que je suis entré en conflit avec les gens d'*À Suivre*. Tout avait changé, je suis donc parti avant qu'on ne m'oblige à partir.

«... votre façon de travailler a-t-elle changé depuis que vous ne revues comme *À Suivre* ont disparu ?

«... Oui. Disposer d'une revue me manque, parce que cela me semblait plus vivant. Il y avait un plaisir presque immédiat à découvrir mes dessins publiés peu de temps après les avoir livrés à la rédaction. À mon sens, la bande dessinée trouve davantage sa place dans un kiosque à journaux que dans une galerie d'art... Et puis cela donnait à mes semaines un rythme qui me fait aujourd'hui défaut : je ressens davantage de difficulté à me motiver dans le travail.

Propos recueillis par David Pénicaud



PROTRAIT

Silence

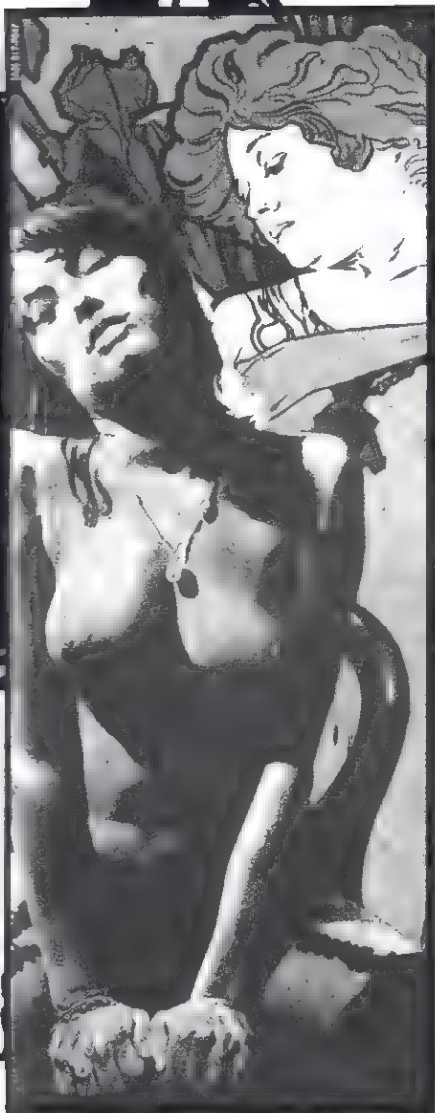
Bienheureux
les simples d'esprit...

« Je mapel Silence é je sui genti. » Ainsi la première génération de lecteurs d'(*À Suivre*) découvre-t-elle, un an exactement après la naissance du magazine, le personnage muet imaginé par un auteur belge qu'alors on a encore peu lu : Didier Comès. C'est un choc. Personne n'oubliera de sitôt ce « taiseux » bouleversant, sa casquette, son regard limpide, son empathie pour la nature et les animaux. Le simplet du village portraituré avec le regard du cœur, si parfaitement candide que bientôt tout le désigne pour expier les coupables relations de l'amour et de la mort. Juste à côté de lui, ou plutôt tout autour, au plus près, se tient un autre personnage : la campagne, son souffle profond, son vieil esprit sorcier – et ça aussi, c'est une vraie nouveauté dans la bande dessinée du moment. L'ampleur très inhabituelle de ce long récit – 120 planches –, à l'unisson du temps et des rythmes paysans, accentue le sentiment d'immersion au cœur d'un ailleurs enraciné dans les tréfonds de la psyché humaine. Dépeint dans un noir et blanc étincelant qui imposera d'emblée Didier Comès comme l'un des maîtres de cette veine néo-réaliste, le destin tragique de cet humain totalement vrai nous touche par-delà les époques, pour ce qu'il nous dit d'universel sur notre innocence perdue.

Première apparition : (AS) 13, février 1979



Saisi par le trait inimitable de José Muñoz, l'autoportrait sans concession des deux auteurs d'*Alack Sinner* et du *Bar à Joe*. Muñoz lui-même et son scénariste Carlos Sampayo. L'exemple même d'une complicité artistique exceptionnelle, qui résistera au passage du temps.



PORTRAIT

Ray Banana

Une star est en ville

Il est de ces êtres qui s'imposent, aussitôt nés, avec la force d'une lumineuse évidence ; mais comment diable s'y était-on pris pour ne pas les inventer plus tôt ? Ray Banana, donc, profile comme une icône de Raymond Loewy, c'est-à-dire impeccable : la mèche, les lunettes, les costumes, l'appartement, les boissons, les voitures, les mots – chaque détail vibre ici à l'unisson de tous les autres, dans un accord parfait. Lorsqu'il paraît dans les pages d'(*À Suivre*) sous la plume et le pinceau de Ted Benoit (préalablement rodé aux attentes du magazine à travers ses « *Histoires vraies* » scénarisées par Yves Chéraqui), c'est d'emblée en prince d'une urbanité superlative : Metropolis, à la croisée des années 50, de l'uchronie, du cinéma de genre et d'une Amérique de rêve. Irrésistible, forcément, jusque dans la distance et l'autodérision qui tempèrent et humanisent le portrait, avec une finesse qu'on ne vantera sans doute jamais assez. En vraie star, Ray Banana ne vivra guère que deux aventures avant de tirer sa révérence, magistral, pour un exil que ses très nombreux fans espèrent encore provisoire. Classe

Première apparition : (AS) 34, novembre 1980

« L'impressionnisme érotique que dissolent certains auteurs publiés dans (*À Suivre*) es débuts fait parfois grincer quelques dents parmi les actionnaires à très catholique maison Casterman. Ces critiques récurrentes n'iront élever jamais jusqu'à remettre en cause l'existence du magazine

MAX CABANES

Toute cette équipe d'auteurs

« VRAI, J'AI QUELQUE MÉRITE À VOUS RENDRE VISITE, LE LE RISQUE EST GRAND DE NE FAIRE ALPAQUER ET B...
INQUES VOTRE MARI NE M'A PRIÉ D'AGREER SES SENTIMENTS
LES MEILLEURS !



EST-CE PO
QU'ON M'EN RA
RAISON, LA



SAIN
À LA GR
CONTRAI
MAIS S' L
MANJEANT
CHÂSSES
LOURDES

À suivre), puisque vous êtes présent dans le magazine de votre premier numéro, en équipe avec Jean-Claude Forest. Comment cette collaboration est-elle née ?

J'ai rencontré Forest de façon plutôt formelle, dans un cocktail qu'organisait Castermen avenue de l'Opéra à Paris, alors qu'il préparait déjà, avec le reste de l'équipe, le numéro 1 du magazine. Il cherchait un dessinateur pour travailler avec lui sur *Le Roman de Renart*. Moi, je n'avais pas une très grosse expérience de la bande dessinée, que j'avais abordée en autodidacte et un peu par hasard. J'étais brièvement passé par *Pilote* en 1973, puis j'avais vécu l'éphémère aventure de la revue *Tousse Bourin* et j'avais ensuite collaboré quelque temps à *Fluide glacial*, où j'avais développé *Dans les villages*. Jean-Claude Forest connaissait manifestement mon travail et m'a proposé le projet *Renart*.

grâce aux esquisses qu'il jetait sur le papier pour me guider dans mon travail. Ses images donnaient une impression de grande légèreté, mais je réalisais à quel point ce qu'il faisait était complexe et subtil. J'ai énormément appris à ses côtés. Il m'a profondément marqué !

(À suivre) :

J'avais un certain trac, c'est le moins qu'on puisse dire. Je me rendais compte que toute cette équipe d'auteurs était en train d'inventer quelque chose de neuf, d'ouvrir une voie. Le principe de la bande dessinée-roman était en train de naître. J'étais totalement enthousiaste de rencontrer tous ces mecs, Tardi et les autres... Savoir par exemple que je publiais dans le même support que Pratt provoquait chez moi un sentiment de gêne. Bref, tout ce que je paraissais complètement inexpérimenté.

Je n'ai pas tout de suite perçu la finesse de son travail graphique, ni saisi à quel point il avait des années-lumière d'avance. En revanche j'ai immédiatement repéré la très grande qualité de ses textes et de ses dialogues. J'ai pris conscience de sa posture progressivement, notamment

à travers les premières années d'un album par Castermen.

Effectivement, ce sont d'autres éditeurs, comme *Dargaud* ou *Futuropolis*, qui ont assuré la parution en albums de *Renart* au fil des *Rencontres de 3^e sale bec*. Je n'ai jamais eu



complications claires de Casserman à ce sujet. À l'époque, il y avait un double discours : officiellement, on appréciait beaucoup mon travail, mais manifestement pas au point de le renouveler et le défendre en librairie. En fait, mon premier album chez Casserman est finalement paru en 1969, c'est-à-dire plus de dix ans après ma première collaboration. (À Suivre) C'était Colin-Moillard.

à l'époque :

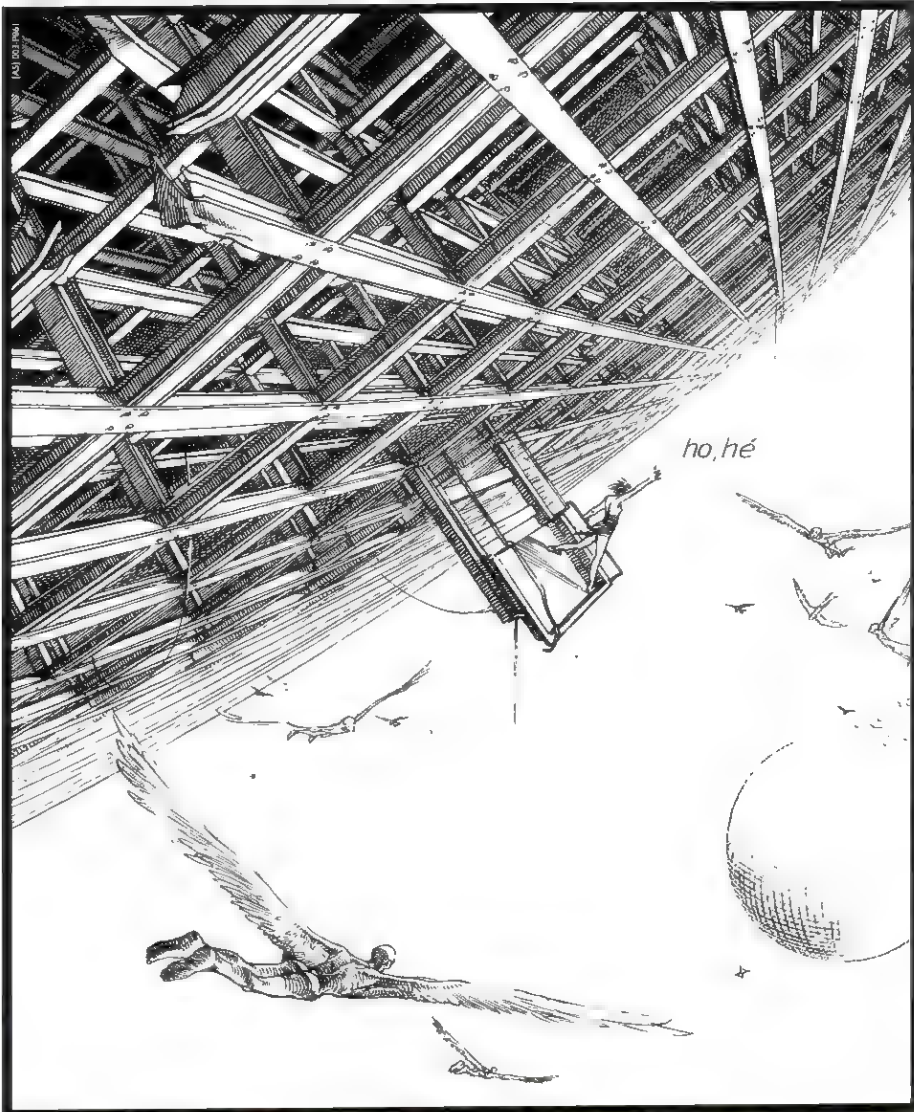
En effet, pratiquement personne alors ne s'intéressait au genre autobiographique. Moi, au début des années 80, j'avais été très frappé par *Paracuellos* de Carlos Gimenez, l'un des premiers albums à aborder ce registre, que j'avais trouvé absolument magnifique. J'ai tout de suite eu envie de travailler dans le même esprit, et j'ai réalisé les premières histoires qui allaient ensuite composer Colin-Moillard.

J'en ai proposé les premières pages chez Dargaud. Francis Lambert, alors rédacteur en chef de *Pilote*, l'avait refusé pour le magazine, ainsi que Guy Vidal pour une édition en album. C'est finalement (À Suivre) qui a accepté le projet. Mon premier album Casserman a enfin vu le jour.

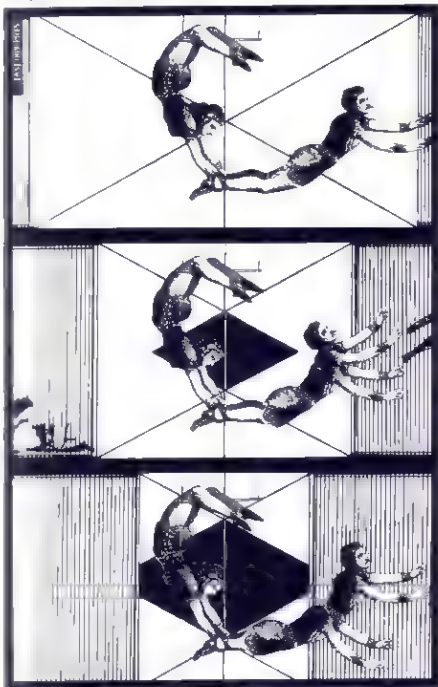
à une « école » (À Suivre) ?

Non, je ne pense pas avoir fait partie d'un groupe clairement identifiable. Les signatures qui faisaient école étaient celles de Tardi ou Pratt, j'étais atypique. Mais j'avais en revanche clairement le sentiment de côtoyer des artistes majeurs : Forest, Pratt, Tardi bien sûr, Jacques Lob, P. Murr dont j'ai fait le travail, Rochette, Jean-Claude Denis, Jacques Ferrandez. Tous ces auteurs ont fait d'(*À Suivre*) un grand jour. Je suis assez fier de les y avoir côtoyés.

La dernière image d'une histoire en dix planches de François Schuiten sur un scénario de son frère Luc : « La Terre creuse ». C'est le tout premier récit de Schuiten que publie A Suivre dans son numéro 3 d'avril 1978. Une signature n'ont-on reparlera.



de «Trapezes», une courte histoire en trois planches de Robert Varlez
 e en octobre 1978 dans le numéro 9 d'«A Suivre», au sein d'un copieux
 er intitulé «Le cirque aujourd'hui». On y trouve aussi, entre autres,
 gnatures de Maurice Roche, Henry Miller et Fred.



ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Février 1980

En Pologne, première grève aux chantiers navals de Gdansk. Le mouvement va progressivement s'étendre tout au long de l'année 1980 et donner naissance à Solidarité, premier syndicat autogéré hors du contrôle du parti communiste dans un pays d'obédience soviétique.

Mars 1980

Du 7 au 9, première édition du Festival de la Bande dessinée de Font Romeu, sur le modèle convivial déjà pratiqué à Avoriaz pour le cinéma fantastique.

Avril 1980

Le 24 échec d'une opération secrète américaine aéroportée en Iran pour tenter de libérer les otages américains de Téhéran.
 - Le 29 disparition du cinéaste britannique Alfred Hitchcock.

Juin 1980

Le 18, disparition du dessinateur Joseph Gallan, dit Jifé, auteur entre autres de Jerry Spring et scénariste de nombreux auteurs de western, dont Jean Giraud.

Septembre 1980

(A Suivre) sort en version néerlandaise. Wardt Vernoog.

Décembre 1980

Assassinat de John Lennon le 8, à New York, devant le Dakota Building où il résidait. (A Suivre) lui rendra hommage quelques semaines plus tard avec son premier hors série.
 - Aux États-Unis, les élections présidentielles sont remportées par un républicain, ancien acteur et ancien gouverneur de Californie, Ronald Reagan. Sous la bannière d'une politique très conservatrice, il accomplira deux mandats.

CINÉMA 1980

- **Le Roi et l'Oiseau**, film d'animation de Paul Grimault.
- **Je vais craquer** de François Leterrier, avec Christian Clavier, Nathalie Baye, Anémone, Judith Magre, d'après l'œuvre de Gérard Lauzier.
- **Mon oncle d'Amérique** d'Alain Resnais, avec Gérard Depardieu, Nicole Garcia, Roger Pierre, et des décors en partie réalisés par Enko Bilal.
- **Flash Gordon**, de Mike Hodges, avec Sam Jones, Ornella Muti, Max Von Sydow, Timothy Dalton, d'après l'œuvre d'Alex Raymond.
- **Popeye**, de Robert Altman, avec Robin Williams et Shelley Long, scénario de Jules Feiffer d'après E.C. Segar.



es trottoirs de Metropolis au petit matin, l'impeccable Ray Banana
 gné par Ted Benoît dans sa toute première aventure, *Berceuse électrique*
 ière sortie, coup de maître : près de quatre-vingts planches
 te légende et de bonheur graph que absolu.



L'UNE EQUIPE PEU QUI GAGNE

(À Suivre) du numéro 41 (juin 1983)
au numéro 73 (février 1984)

(À Suivre) s'installe avec bonté et gourmandise dans sa légende toute neuve. Le magazine a su imaginer, incontestablement, une formule inédite au sein de la presse de bande dessinée. C'est encore l'époque où tout paraît possible, toutes les audaces, toutes les expérimentations. La revue n'est pas encore un simple outil à formater de futurs albums, et nombre des auteurs qui constitueront dès lors l'ossature d'(À Suivre) ont rejoint le noyau d'origine : Boucq, Ferrandez, Schuiten et Peeters, Bourgeon, Rochette, Loustal... Une équipe de rêve.

Au tout début de ces années 80 qui seront si fécondes pour la bande dessinée, il est manifeste que Casterman a déjà gagné l'audacieux pari du lancement d'(*À Suivre*). Le magazine a su fidéliser rapidement un important lectorat, toute la profession scrute à la loupe la moindre des innovations du mensuel, et la création d'un solide catalogue de bande dessinée, qui constituait depuis l'origine l'un des objectifs prioritaires de l'éditeur, est très largement amorcée. Un critique séduit par les albums issus des pages du magazine a même qualifié la maison de Tournai de « Gallimard de la bande dessinée ».

Bref, la belle machine qu'est devenue (*À Suivre*) tourne désormais à plein régime. À la limite, les seuls problèmes sont d'ordre interne. « Il est vrai que nous avons eu, pratiquement dès l'origine, quelques soucis relationnels avec une partie des dirigeants de la maison, se souvient Didier Platteau, alors directeur délégué du titre. L'irritation était récurrente sur deux sujets : l'érotisme et la religion. Pour certains de nos interlocuteurs, c'était un emportement sincère, une vraie souffrance qu'on pouvait d'ailleurs comprendre : la naissance d'(*À Suivre*) avait conduit cette entreprise très traditionnelle qu'était Casterman à intégrer de nouvelles valeurs de façon très soudaine, très brutale. Mais à la décharge de la maison, je me dois de dire également qu'(*À Suivre*) a été constamment défendu par certains des membres du conseil d'administration, et que jamais cette critique interne n'a atteint le point où l'existence même du magazine aurait pu être remise en cause. »

Il faut dire aussi que les auteurs n'y vont pas de main morte. Milo Manara est revenu au sommaire du magazine avec la « suite » des aventures de Giuseppe Bergman, en Afrique cette fois (*Dies Irae*), où il accentue un peu plus encore la dimension érotique de son travail. Quant au radicalisme politique et idéologique, porté par le contexte de l'époque, il trouve aussi à s'exprimer dans les pages du journal, même sous une forme fictionnelle.

La fête aux auteurs

« On doit se souvenir qu'il y avait à cette époque une dimension revendicative et politique appuyée chez beaucoup d'auteurs, rappelle Bernard Ciccolini, qui voulaient à toute force sortir enfin la bande dessinée de l'adolescence. L'émanciper D'où l'atmosphère très libre et très ouverte qui a caractérisé le travail du

journal au cours de ces premières années. Pour moi, il y a deux périodes distinctes d'(*À Suivre*). Celle des quatre ou cinq premières années, où tout est possible. Et puis les années suivantes, où la maison Casterman et son catalogue entrent vraiment dans la danse : cela devient une autre histoire, pas moins intéressante, mais plus rationnelle, plus normalisée. De la première période, je garde le souvenir d'une véritable fête aux auteurs »

En ce début de décennie 80, portés par la réussite, Jean-Paul Mougín et l'équipe d'(*À Suivre*) tiennent ferme la ligne éditoriale. D'abord, publier aussi souvent que possible ceux qui se sont imposés comme les « grands » auteurs de la maison. Jacques Tardi est de ceux-là, bien sûr, à la fois avec son nouveau personnage, le Nestor Burma de Léo Malet, et la chronique irrégulière de sa fascination/répulsion pour le conflit de 14-18 : *C'était la guerre des tranchées*. Mais il y a aussi Pratt, Muñoz et Sampayo (*Histoires amicales du Bar à Joe*), Comès (*La Belette*, puis *Eva*), F'Murrrr, Jean-Claude Servais ou encore Sokal, qui désormais fait passer son Canardo des histoires courtes aux récits de longue haleine (*La Marque de Rasputine*).

Autour de ce noyau dur évolue ce qu'on pourrait appeler le « deuxième cercle » : des auteurs d'apparition plus récente, mais qui partagent un certain « esprit (*À Suivre*) » et que le journal cherche d'évidence à fidéliser, comme Jean-Claude Denis, Jean-Marc Rochette, Violeff, Ceppi ou encore Tito, qui évoque ses origines espagnoles dans le pudique et tranquille *Soledad*.

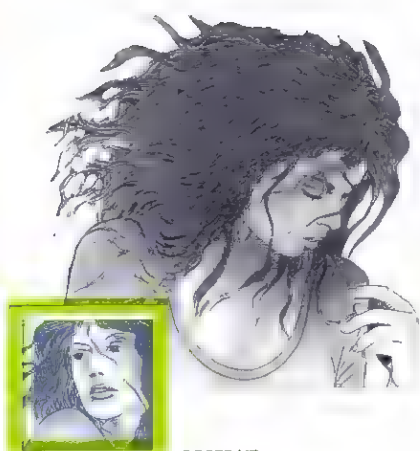
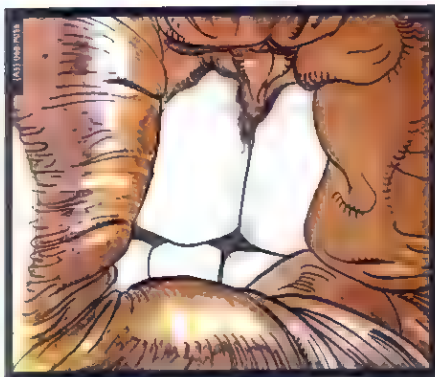
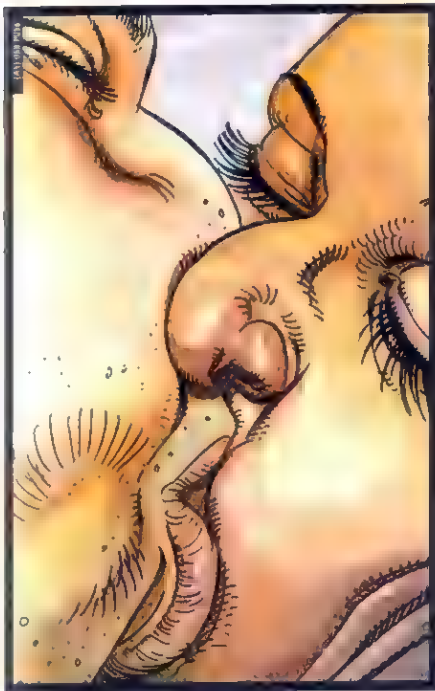


« Je agrandis une vignette du chapitre 6 du deuxième grand récit de Miao Manara
 « Je dans (A Suivre), Jour de coïter, sous-titre n. Les Aventures africaines de Giuseppe
 gman ». Comme je précède, il bénéficie d'un accueil enthousiaste »

Une image extraite de *La Belette*, le second grand récit en noir et blanc de Didier Comès dans *(À Suivre)*. L'histoire raconte l'installation dans un village des Ardennes d'un couple venu de la ville et, une fois encore, flirte avec le vieil esprit sorcier des campagnes toujours vivace.



- vignettes issues de l'intimité, une histoire de quatre pages parue en septembre
- dans (À Suivre) numéro 68 où je baise vu de façon très personnelle
- François Boucq Lancés quelques mois auparavant, ses récits absurdes ont aussitôt les lecteurs et feront de lui un des piliers du magazine



PORTRAIT

Tendre Violette

Une femme libre, absolument.

Solitaire, fière et belle, Violette savoure la vie comme elle vient dans son refuge sylvestre, au cœur de la forêt ardennaise. À portée de main, ce que lui offre la nature : quelques baies, du gibier, et puis encore de ce vin qui sait si bien apaiser la soif comme les grandes peines. Sans oublier les hommes, bien sûr, que Violette accueille dans sa couche, le cœur léger, sans jamais rien leur promettre... Une femme accomplie, oui – mais c'est encore si rare à l'orée du XX^e siècle, dans un monde rural féroce et crispé sur ses convenances, ses superstitions, son ignorance. Bouc émissaire de toutes les haines et toutes les frustrations, obstinément rebelle à la morale publique, Violette, la « fille du diable », paiera au prix fort son indépendance farouchement cultivée. Sans jamais renoncer à son authentique trésor : la liberté, le luxe suprême de ceux qui ne possèdent rien. Révélé par (À Suivre), le frémissant portrait d'une femme « moderne » bien avant l'heure, sur fond de chronique d'une ruralité disparue. Sauvageonne magnifique, Violette est de ces personnages qu'on n'oublie plus après les avoir croisés : une palpitante force de la nature animée d'un vrai supplément d'âme.

Première apparition : (AS) 15, avril 1979.

L'une des planches finales de *Jour de colère* de Mito Manara où le dessinateur italien exprime une fois encore avec brio sa fascination pour le corps féminin. Ce genre de mise en page paraît aujourd'hui un peu datée, mais à l'époque, au début des années 80, réussit encore à faire sensation.



ET PENDANT CE TEMPS À

LANDERNEAU...

Février 1981

- Vi Illem succède à Wolinski à la rédaction en chef de *Charlie mensuel*

Mars 1981

- Le 30. attentat manqué contre Ronald Reagan.

Mai 1981

- Le 10. élection du candidat de la gauche, François Mitterrand, à la présidence de la République. Le pouvoir politique en France change de camp pour la première fois depuis 23 ans.

- Le 3. attentat manqué contre le pape Jean-Paul II, blessé de quatre balles.

Juin 1981

- Élections législatives des 14 et 20. « vague rose » victoire de la gauche.

- Le 21. première Fête de la Musique.

Septembre 1981

- Le 8. Assemblée nationale vote l'abolition de la peine de mort.

Octobre 1981

- Le 2. autorisation des « radios libres » sans publicité. Le monopole de la

radiodiffusion a vécu. Une loi autorisera la création de radios locales privées.

- En Égypte, le 10, assassinat du président Anouar El Sadate.

- Second numéro (*À Suivre*) hors série, « BD, Polar – Noces de sang ».

- Le 30 octobre, disparition de Georges Brassens dans sa ville de Sete.

Novembre 1981

- Parution de l'autobiographie du créateur de *Blake et Mordred* Edgar P. Jacobs, *Un opéra de papier* (éditions Gallimard).

Décembre 1981

- Première édition du périodique annuel *L'Année de la bande dessinée* publiée par les éditions Temps Fursus.

- État de guerre proclamé en Pologne, suite à la confrontation entre le pouvoir incarné par le général Jaruzelski, et le « syndicat libre » Solidarité.

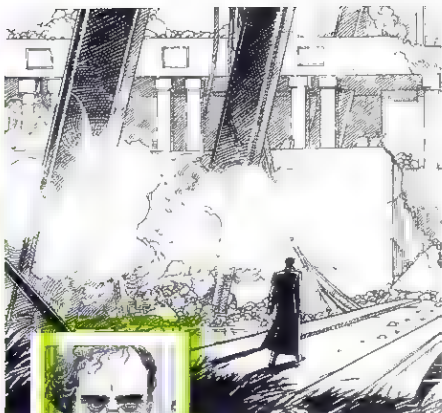
- Premier collectif de portraits de dessinateurs, chez Futuropolis. Cinquante-neuf auteurs de bande dessinée, de Claude Raymond-Ditryon.

CINÉMA 1981

- *Blade Runner* de Ridley Scott d'après Philip K. Dick, avec Harrison Ford, Rutger Hauer, Sean Young.

- *Conan le Barbare*, de John Milius avec Arnold Schwarzenegger d'après l'œuvre de Robert Howard.

- *Métal hurlant, la machine à rêver*, film d'animation de Gerald Potzmann.



PORTRAIT

Eugen Robick

La grandeur de l'Urbatect

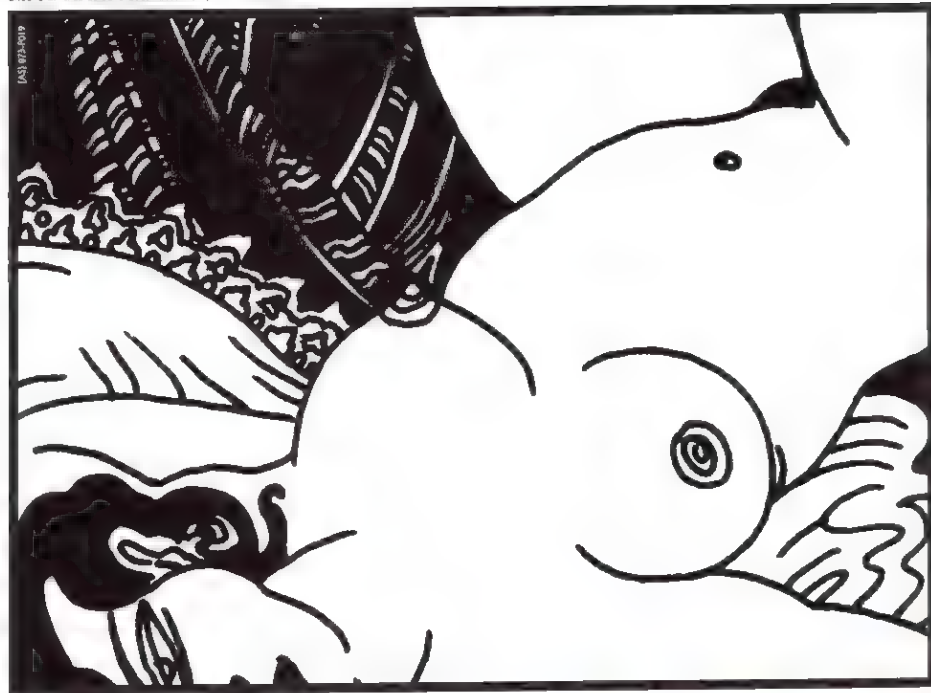
Bien que François Schuiten et Benoît Peeters, ses pères, aient écarté d'emblée l'hypothèse d'une œuvre animée par un héros unique, Eugen Robick reste probablement, de tous les personnages des *Cités obscures*, celui dont les lecteurs d'*À Suivre* conserveront le plus durablement l'empreinte. Statut singulier, qui tient sans doute à l'épaisseur psychologique qui caractérise l'Urbatect d'Urbicande – cette richesse de caractère que le magazine, précisément, revendiquait dès sa fondation comme le cœur même de son ancrage romanesque. Complexe, original, sophistiqué, presque ambivalent parfois, Robick tranche effectivement avec le tout-venant de ses « confrères » en bande dessinée. Héros fragile visité par le doute, il campe une figure presque inédite dans le paysage d'alors, aux antipodes du cliché de l'homme d'action : l'intellectuel créateur, hanté par sa vision. Par-delà ses apparences initiales de demiurge tout-puissant, il s'avérera finalement simple humain aux facultés limitées, dépassé par la mesure des forces que ses rêves ont mises en branle. Un artiste, exactement.

Première apparition : (AS) 68, septembre 1983



Eugen Robick, figure centrale de *La Fièvre d'Urbicande* de François Schuiten et Benoît Peeters. Le personnage est emblématique du « profil (*À Suivre*) » : héros ni surhomme, mais un être humain dans toutes ses nuances et sa complexité avec ses doutes, ses faiblesses, ses espoirs.

Une image extraite de l'univers pittoresque de l'italien Francesco Altan (A. Suvry a fidèlement publié son travail pendant des années bien que ses albums ne soient pas des succès commerciaux. Altan est aujourd'hui encore un très célèbre dessinateur de presse en Italie).



En choisissant de publier Le Clan Cervelas du Suisse Gerald Poussin, A. Suvry fait preuve d'audace éditoriale. Graphiquement novatrice, parlous à la limite de l'absurde, cette bande dessinée ne présente pas a priori les atouts de sa publication. Le profil d'un succès grand public



un gros plan du formidable personnage de Friz Melone créé par Altan. Cet anti-héros aveugle est à vedette paradoxale : c'est Altan lui-même qui se souvient d'un récit de sa enfance-fiction qui se déroule en 1999.

Altan le magicien

Certains d'entre eux sont des « cas », comme Francesco Altan, grand auteur italien et admirable fabuliste dont l'univers ironique ne ressemble à aucun autre (« Mon fils Achille Melone est une mortadelle », dit l'aveugle Friz Melone dans l'histoire qui porte son nom...). Dès son premier récit, *Ada dans la jungle*, le magazine se l'approprie comme un véritable auteur maison et défendra obstinément son travail malgré l'échec commercial de ses albums en librairie.

Ce sera aussi, au cours de cette période, l'un des atouts d'« A Suivre » : savoir affirmer des choix éditoriaux, et avoir la force de s'y tenir.

C'est aussi ce que traduit le choix des nouveaux auteurs, autre « front » que le magazine ne néglige pas. C'est ainsi qu'Alain Goffin, l'un des complices de Benoît Sokal et François Schuiten à l'institut Saint-Luc de Bruxelles, au sein de l'atelier de Claude Renard, débute à son tour dans « A Suivre » sur un scénario de François Rivière : *Le Réseau Madou*. On voit également se manifester un autre nom qui nous est aujourd'hui familier : le « Seigneur Franco Marcobello », imaginé pour « A Suivre » par Sergio Salma, ne restera pas dans les annales de la bande dessinée, mais la rencontre ne sera pas perdue pour tout le monde puisque Salma réalisera ensuite chez Casterman, en direction du public jeunesse, la série *Nothale*.

Le dessinateur suisse Gérald Poussin a également fait son apparition avec un univers singulier, parfois jusqu'à l'absurde : *Le Clan Cervelas*. Un peu plus tard, c'est Alain Korkos qui inaugure également une collaboration suivie avec « A Suivre », tandis que Frédéric Bézian, autre élève de l'atelier de Claude Renard à l'institut Saint-Luc en Belgique, y fait paraître sa première histoire courte (« Le Portrait de Doris Wilde »). Entre-temps, en octobre 1981, une très curieuse bande signée Faton et Vanhole, presque expérimentale, a fait ses débuts dans le magazine : *L'Ascension pneumatique de Michel Goffinard*. Un peu trop pointue sans doute pour un journal grand public, l'expérience restera sans lendemain. Mais, comme toutes ces publications de nouveaux auteurs, elle est le signe manifeste d'une recherche, d'une ouverture.

Et puis, il y a les incidences de l'actualité, notamment les événements de l'agenda politique, très chargé en ce début du premier septennat Mitterrand. Ce même mois d'octobre 1981, un personnage qu'on ne va plus quitter de sitôt entre en scène. C'est *Tonton Marcel*, hilarante composition inspirée à Régis Franc (l'auteur du merveilleux *Café de la plage*, que Casterman rééditera un peu plus tard), via l'impayable « modèle » de l'avionneur Marcel Dassault, par cette droite possédante française que terrifie la dérive collectiviste du nouveau pouvoir politique français.

Janvier 1982

Le 28, première édition sur France 2 de *L'Impécable*, magazine de télévision consacré à la bande dessinée, présentée par Jean-Pierre Dionnes et Philippe Manœuvre.

Février 1982

• Naissance d'Armandine, le premier bébé-éprouvette français.

Mars 1982

Disparition de l'écrivain de science-fiction américain Philip K. Dick.
• Disparition de Paul Winckler, fondateur de l'agence Opéra Mundi, qui diffusait en France nombre des grands strips classiques de la bande dessinée américaine, et premier éditeur dans l'Hexagone du *Journal de Mickey*.
• le 29 attentat à la bombe dans le train Le Capitole, près de Limoges, 5 morts.

Avril 1982

• Le 2, début de la guerre des îles Malouines entre l'Argentine et la Grande-Bretagne, qui envoie un corps expéditionnaire par voie de mer dans l'Atlantique Sud. Le conflit s'achèvera un peu plus de deux mois après, le 19 juin, par la défaite de l'Argentine.
• Le 22, attentat de la rue Marbeuf à Paris : mort.

Mai 1982

• Sortie de l'album *Thriller* de Michael Jackson. Le disque battra tous les records de ventes : 50 millions d'exemplaires écoulés dans le monde.

Juin 1982

• Le 24, premier vol dans l'espace d'un spationaute français, Jean-Loup Chrétien.

Avril 1982

• Le 9 attentat de la rue des Rosiers à Paris.
Liquidation des Éditions du Fromage et rachat du magazine ma son, *L'Écho des savanes*, par les éditions Albin Michel.

Novembre 1982

Le 11, mort du numéro un du régime soviétique, Leonid Brejnev II est remplacé par l'ancien patron du K.G.B., Youri Andropov.

Décembre 1982

• Sortie en France de *E.T.* de Steven Spielberg, précédée d'un gigantesque succès du film partout où il a été présenté au cours des six mois précédents.
• Disparition du magazine *Charlie hebdo* accompagnée à la télévision par une édition mémorable de l'émission *Droit de réponse* animée par le journaliste Michel Poinet.

JACQUES FERRANDEZ

« Avoir la chance de publier aux côtés des auteurs que j'aimais »



« Il existe parmi les auteurs de bande dessinée une génération (À Suvrre) », vous en êtes le parfait représentant, puisque vous êtes vraiment né, professionnellement parlant, au même temps que le magazine...

C'est vrai, j'ai même poursuivi mes études aux Arts déco de Nice pendant au moins deux ans après que j'ai commencé à publier professionnellement dans le magazine. La toute première histoire, réalisée sur un scénario de Rodolphe, remonte au numéro 4 d'À Suvrre, daté de mai 1978.

Comment le très jeune auteur comme vous êtes devenu « recruté » par (À Suvrre) ?

Les choses n'arrivent pas entièrement par hasard : il était clair pour moi, au fil de mes années d'études, que je me dirigeais vers la bande dessinée, tout en ignorant d'ailleurs totalement comment j'allais m'y prendre. Au sein des Arts déco, nous réalisions à plusieurs un fanzine, qui nous servait de travaux pratiques. Il y avait aussi à Nice à cette époque, chaque printemps, un festival du livre assez coté, où j'avais vu passer Hergé, Franquin, Roba, Peyo et Tardi. En 1976, il était là pour présenter les deux premiers Adèle Blanc-Sec qui venaient de sortir, et je les lui ai fait dédicacer. La dédicace n'est pas un sport que j'affectionne beaucoup en tant que lecteur, mais Tardi a tout de suite été pour moi un dessinateur important — cela se verra d'ailleurs sur mes premiers albums... Lors de l'édition 1977 de ce même festival du livre, nous avons pris un stand pour notre fanzine, et un visiteur qui s'occupait de diffusion de bande dessinée, Lionel Colin, m'a demandé de lui confier mon dossier. Ce dossier est ensuite arrivé entre les mains de Rodolphe, qui s'occupait

alors de la revue *Imagine*. Il m'a écrit pour me proposer une collaboration et c'est ainsi que nous avons élaboré, au cours de l'été 1977, ce qui allait devenir notre premier album commun, *L'Homme au bigos*. À la rentrée de cette même année, par l'intermédiaire de Jacques Lob, nous avons soumis ce projet à Jean-Paul Mouglin, qui préparait alors le lancement d'À Suvrre. Il l'a refusé, mais nous a en revanche laissé la porte ouverte pour des histoires courtes en noir et blanc. Et c'est ainsi que notre première histoire, « La Maison aux volets clos », a été publiée.

C'est pourtant seul, en assurant vous-même vos scénarios, que vous vous êtes assez rapidement imposé comme l'un des piliers du magazine...

Je crois que Jean-Paul Mouglin cherchait à privilégier pour (À Suvrre) ce qu'on appelle des auteurs complets, capables de réaliser dessin et scénario. Lorsque je lui ai proposé mon premier projet personnel, dans un registre plus intimiste que ce que j'avais réalisé jusqu'alors en compagnie de Rodolphe, il a accepté aussitôt. C'était *Arrière-pays*, publié en feuilleton tout au long de l'année 1981. La parution de ce premier travail entièrement personnel m'a émancipé en tant qu'auteur. Mais je reste redevable à Rodolphe de m'avoir permis de démarrer dans ce métier.

Être publié par (À Suvrre) avait-il un sens particulier à vos yeux ? C'était le journal où j'avais débuté, j'y attachais donc forcément beaucoup de prix. Mais ce qui était important aussi, c'était d'avoir la chance de publier dans la revue où se trouvaient les auteurs que j'aimais, Pratt, Tardi, Muto, ... J'adhérais



Les *Carnets d'Orient* : une grande fresque de l'Algérie coloniale



Avec les *Carnets d'Orient*, Ferrandez revisite aussi sa propre histoire

mentement à la notion de bande dessinée d'auteur mise en avant par (À Suivre). On s'en rend moins compte aujourd'hui parce que l'idée est largement passée dans les mœurs de la création, mais promouvoir le principe du roman en bande dessinée était un acte fondateur fort. Et puis, en parallèle, la direction du magazine encourageait en permanence ses lecteurs à faire preuve d'esprit de curiosité et de renouvellement, avec de vrais espaces de liberté. C'est de cette manière que j'ai pu développer quelques petites choses en marge des *Carnets d'Orient*, comme « Nostalgia in Times Square » réalisé avec Patrick Raynal, et ultérieurement édité en album. Futuropolis (À Suivre) avait aussi joué un rôle de laboratoire.

Après quelques décennies à travailler à l'étranger, comment les *Carnets d'Orient* ?

Précisément de cette manière, en exerçant la liberté et l'indépendance auxquelles nous étions encouragés. Avec cette idée d'une chronique algérienne à laquelle je songeais depuis un bon moment, j'avais vraiment quelque chose qui me tenait à cœur, le reste devenait secondaire. Quoiqu'en l'occurrence le projet ait plutôt, à ses débuts, suscité la méfiance de Jean-Paul Mougin...

Dans quel sens ?

Il sentait bien que c'était un sujet casse-gueule. Il a tout de suite voulu mesurer très précisément dans quel camp je me situais. Lui avait, au moment des événements d'Algérie, été associé des « porteurs de valises », et il savait parfaitement que j'étais pied-noir alors... En revanche, quelles qu'aient

été mes réticences initiales, je dois dire qu'il a fait avec moi, sur ce projet, son boulot d'éditeur de manière extrêmement professionnelle, en me poussant constamment à affiner mon travail, sur le fond comme sur la forme. Pour le traitement de la couleur des *Carnets d'Orient* par exemple, il m'a littéralement tanné, il n'y a pas d'autre mot, jusqu'à ce que j'élaborer une technique qui restitue correctement l'idée de mémoire que je voulais transmettre. C'est certainement à lui que je dois d'avoir finalement mis au point l'ambiance chromatique un peu particulière de la série.

Alors que Christian Binet est déjà "une des stars de *Fluide glacial* avec Kador et les Bidochon, il surprend en publiant dans (*À Suivre*) numéro 49 (février 1982) une histoire de trois pages «*Adieu châteaux*». Cette brève incursion restera sans lendemain.



Des nouveaux venus qui n'en sont pas

À l'instar de Régis Franc, nombreux d'ailleurs sont les nouveaux venus qui, pour s'être déjà illustrés chez d'autres éditeurs, n'en sont pas réellement. Ainsi de Philippe Petit-Roulet (*Bruce Predator*), venu de *Charlie* et de *L'Écho des savanes*, du tandem Golo et Frank, recrues initialement révélées par les Éditions du Square, ou du formidable, de l'incroyable Francis Masse, dont l'imaginaire extraordinaire agite la bande dessinée depuis bientôt dix ans, d'*Actuel* à *Métal hurlant* en passant par *Fluide glacial*. Son entrée dans (*À Suivre*) est fracassante, en juillet 1982 (numéro 54), avec une somptueuse histoire plaisamment titrée «*Les vacances des ridicules poireaux*»...

À un mois près, c'est aussi ce moment que choisissent deux des piliers majeurs de toute l'aventure (*À Suivre*), François Schuiten et Benoît Peeters, pour signer leurs véritables débuts dans le magazine avec *Les Murs de Soma* (juin 1982). En fait, Schuiten a publié très tôt dans (*À Suivre*) – dès le numéro 3, pour être précis –, mais par la suite c'est à *Métal hurlant* qu'il a confié les récits de longue haleine réalisés avec son frère Luc ou avec Claude Renard.

Le fait qu'il choisisse (*À Suivre*) pour publier sa nouvelle histoire, sous l'impulsion de Benoît Peeters notamment, illustre bien la compétition que se livrent alors les deux supports auprès des auteurs.

Jean-Pierre Dionnet, patron de *Métal*, piquera d'ailleurs une colère homérique lorsque François Schuiten lui apprendra qu'il part publier chez Casterman. «*Je me souviens encore très bien*», raconte Benoît Peeters, du télégramme reçu par François au début de la parution des *Murs de Soma* : «*Cher François, je suis au regret de te dire que ta nouvelle bande dessinée dans (*À Suivre*) est un chef-d'œuvre.*» C'était signé Jean-Pierre Dionnet...

Peu de temps après, en octobre 1982, démarre un autre projet important, issu de la préhistoire du journal. *Le Transperceneige*. C'est Jean-Marc Rochette qui assure, superbement, la mise en images de cette passionnante histoire signée Jacques Lob, initialement magnée pour le dessinateur Alexis avant même le lancement du magazine, puis, après le décès de celui-ci, «*testée*» en vain par plusieurs auteurs dont le tandem Schuiten / Renard et... Régis Loisel.

... inspirée d'un personnage réel, *Tendre Violette*, créée par Jean-Claude
sur des scénarios de Gérard Dewamne, deviendra rapidement un des
pages emblématiques de l'univers (À Suivre)



PORTRAIT

Tonton Marcel

S'il n'en restait qu'un...

Celui-là nous parle d'un monde que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. À l'orée des années 80, l'ombre du collectivisme plane sur la France des nantis, tétanisée par cet événement proprement inouï : la gauche a conquis le pouvoir ! Et le plus ennuyeux, bien sûr, c'est qu'elle l'exerce... De cette réalité intenable naîtra le plus corrosif des personnages comiques nés dans les pages d'À Suivre) : Tonton Marcel, dont la proximité avec une personnalité bien réelle d'alors, feu le très pittoresque industriel Marcel Dassault, ne doit évidemment rien au hasard et tout à la verve inspirée de Régis Franc. Plutôt atypique dans le paysage interne du magazine, car directement adossé aux péripéties de l'actualité politique de l'époque, ce héros parfaitement réjouissant se taillera vite une stature de vedette incongrue : cynique, envieux, injuste, excessif, atrabilaire, insupportable – bref impeccable jusqu'au dernier ricardement, hin, hin. Flanqué de l'impayable Bénin, lèche-bottes et souffre-douleur attrité, Tonton Marcel fera se gondoler les pages d'À Suivre) jusqu'à la disparition de son modèle et l'entrée en scène subséquente d'une autre créature issue du machiavélisme mitterrandien, la cohabitation – mais c'est une autre histoire, non ?

Première apparition : (AS) 45, octobre 1981

TED BENOIT

« Un événement très excitant »



Lorsque le premier numéro d'(*À Suivre*) paraît, avec au sommaire la première de vos «Histoires vraies» scénarisées par Yves Chéragui, vous n'êtes pas un inconnu dans la bande dessinée...

Effectivement, j'avais déjà commencé à publier à partir de 1975, notamment dans *L'Écho des savanes* alors dirigé par Mandryka, auquel Jean-Pierre Dionnet m'avait recommandé. C'est d'ailleurs à la rédaction de *L'Écho* que j'ai rencontré Jean-Paul Mouglin, futur rédacteur en chef d'(*À Suivre*), lors de son passage de quelques mois au sein de ce magazine. Il m'avait annoncé son départ, lié au lancement d'une nouvelle revue chez Casterman, et m'avait demandé d'être de l'aventure. C'est de cette manière que les «Histoires vraies» réalisées avec Chéragui, qui n'avaient pas été conçues spécialement pour (*À Suivre*), se sont retrouvées lancées dès le numéro un. La première histoire a été boudée un peu en catastrophe : je me rappelle que je parlais pour Londres et que c'est un copain qui a posé à ma place les dernières trames. Par la suite, ces «Histoires vraies» ont toujours connu une parution un peu aléatoire, tous les trente-six du mois...

Comment avez-vous vécu la naissance de ce magazine ?

Comme un événement très excitant. La plupart des jeunes auteurs de l'époque partageait d'ailleurs ce sentiment. Il faut se souvenir qu'à ce moment, dans l'univers de la bande

dessinée, on n'était pas nécessairement obsédé par une parution en album. Travailler pour une revue pouvait tout à fait être une fin en soi. (*À Suivre*), de ce point de vue, joua un rôle très fédérateur pour l'ensemble des auteurs qui y collaboraient, tout en donnant à ses lecteurs la sensation qu'il se passait en permanence quelque chose d'intéressant dans la bande dessinée, mois après mois. Personnellement, j'ai toujours perçu le magazine comme quelque chose de fondamental.

Le personnage de Ted Benoit a-t-il été créé en deux temps...

J'avais en fait commencé à le camper avant même l'apparition d'(*À Suivre*), mais je n'étais pas prêt, ce n'était pas vraiment au point. C'est spécifiquement pour (*À Suivre*) que je l'ai développé, en me lançant dans *Berceuse électrique*. Le magazine nous offrait à ce moment une réelle liberté, notamment avec une pagination libre qui permettait de tout imaginer. (*À Suivre*) était l'un des rares espaces à proposer ça, personne alors n'aurait envisagé de publier un album de récits de 120 pages et plus...

Quel a été l'accueil réservé par le public à Benoit ?

Excellent ! Le personnage a immédiatement suscité une grande sympathie auprès du public, et ça ne s'est jamais



Illustration de Maurice Sève, de plus en plus, maître en technique inimitable.



Illustration de Pierre Nedjar, qui est à l'origine de la bande dessinée.

...mond par la suite. J'ai même un jour reçu une lettre d'une femme, apparemment très sérieuse, qui souhaitait confier à Ray Banana la mission de retrouver son fils disparu. Toujours est-il que Berceuse a commercialement fonctionné beaucoup mieux que prévu, ce qui a suscité une demande pour une suite. Je me suis donc attelé à Cité lumière, qui en revanche s'est avéré un relatif échec en librairie. À mon sens, la maquette de l'album, qui le rattachait à l'univers de la bande dessinée enfantine et traditionnelle, n'y était pas étrangère. Du coup, l'éditeur n'a pas réellement exprimé l'intérêt pour un autre album, ce qui explique que je ne me suis pas davantage accroché au personnage de Ray Banana. Mon « retour » à la bande dessinée au sein d'À Suivre s'est fait sensiblement plus tard avec L'Horloge à port, dessiné par Pierre Nedjar.

...comp, au cours de toutes l'histoire du magazine, ne signez finalement que trois histoires de long format, et pourtant votre nom reste fortement attaché à celui d'À Suivre ?

...est vrai. D'ailleurs moi-même, j'ai toujours considéré que j'étais de « mon » journal, y compris lorsque mes contributions s'y sont faites épisodiques. C'est l'une des raisons de la jubilation qui imprègne Berceuse électrique : le fait qu'il soit un journal pour publier ce genre de récit participait de

la jubilation à le concevoir et le réaliser. J'avais aussi l'impression de contribuer à définir, par ce que j'y apportais, l'image et l'orientation du journal.

...votre sentiment rétrospectif sur toute cette période ? Sur le plan du vécu personnel, celui d'un journal cool, presque plan-plan. Sous leur toit de la rue Madame à Paris, Jean-Paul Mougin, Bernard Ciccolini et Anne Porot faisaient un peu comme une famille. Les déjeuners, c'était là où se faisait d'abord le journal. En même temps, le mode de fonctionnement interne d'À Suivre était probablement plus professionnel que celui des autres magazines de bande dessinée de l'époque, mais du coup, il y manquait peut-être un peu d'une âme, en profondeur. L'ossature rédactionnelle du magazine, qui même au sein d'une publication consacrée à la bande dessinée constitue la première « vitrine » du support, ne possédait sans doute pas une identité assez affirmée. À Suivre me donnait l'impression de toujours se chercher et de se trouver rarement. Au cours de la dernière période, les faiblesses du journal sont devenues flagrantes. Il ne faut peut-être pas regretter sa disparition. Sauf que la disparition d'un journal, c'est toujours triste.

La « famille » s'agrandit

C'est aussi à ce moment que se concrétise le premier « véritable » démarrage de François Boucq au sein d'(*À Suivre*) – il avait en avril de l'année précédente signé deux pages, restées sans lendemain –, avec les cinq planches d'« Aventures en Malaisie » (octobre 1982). La rédaction place une confiance si manifeste dans le talent de cette nouvelle recrue que François Boucq signera la couverture du magazine (« La Loi du Grand Nord ») tout juste deux mois après, en décembre.

Un peu plus tard, en février 1983, surgit au sein du mensuel un autre poids lourd – et directement en couverture s'il vous plaît : François Bourgeon, avec *Le Sortilège du bois des brumes*. En fait, ce n'est pas tout à fait une première. Bourgeon, que Bernard Ciccolini avait connu bien des années auparavant à Pif, réalisant de modestes illustrations de pirates, était déjà apparu par deux fois au sommaire d'(*À Suivre*) : sa contribution initiale date du numéro 17 de juin 1979, en illustrateur de la nouvelle de J.-H. Rosny Aîné « Les Xipehuz », la seconde est relevée presque trois ans plus tard, en mai 1982 (numéro 52), cette fois en illustrateur d'un texte de Philip K. Dick publié à l'occasion de la disparition du grand écrivain américain.

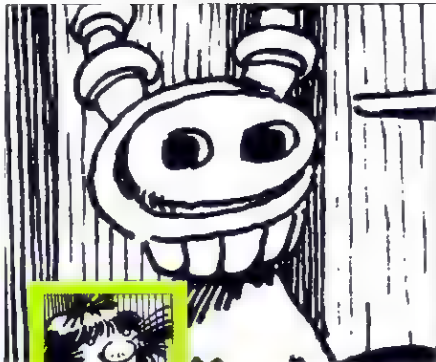
Mais si cette entrée en scène de François Bourgeon, par la grande porte, évoque un peu des retrouvailles, c'est qu'en réalité il fait presque naturellement partie de la « famille (*À Suivre*) ». Ses sujets, son sens de la narration et du romanesque sont si proches du grand récit tel que le pratique et le promeut le magazine depuis ses débuts qu'on se demanderait presque comment l'œuvre qui l'a fait connaître auprès du grand public, *Les Passagers du vent*, a pu paraître ailleurs que dans les pages d'(*À Suivre*). Ce travail fera d'ailleurs rapidement l'objet d'une nouvelle édition chez Casterman, et François Bourgeon se comportera en fidèle d'(*À Suivre*) jusqu'à la disparition du titre.

Contempons-le donc, le temps d'une respiration et juste pour le plaisir, ce numéro 61 de février 1983 dont l'éditorial célèbre discrètement l'entrée du magazine dans sa sixième année d'existence. Qu'y a-t-il au sommaire ? Pour les grands récits (*À Suivre*) *Le Sortilège du bois des brumes* de François Bourgeon, *Le Transperceneige* de Rochette et Lob, *Tueur de cafards* de Jacques Tardi et Benjamin Legrand, *Au guidon cubique* de Anguerra. Et puis Régis Franc, Jean-Claude Denis, Jacques Ferrandez, François Boucq et Gérard Poussin pour assurer l'animation en histoires courtes. La classe, non ?



Publiée dans (*À Suivre*) en janvier 1983 une vignette extraite de la planche finale de *Rencontres*, l'une des histoires d'Alack Sinner racontée par José Muñoz et Carlos Sampayo. Comme toujours chez Muñoz, le noir et blanc étonne littéralement.

...e des scènes d'ouverture du *Transperce-neige*, première contribution de longue main de Jean-Marc Rochette à (À Suivre). Cette histoire de Jacques Lob revient à l'origine être mise en images par le dessinateur Alexis, prématurément disparu avant même le lancement du magazine.



PORTRAIT

Jehanne

Pucelle que vous croyez

ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Janvier 1983

Dixième anniversaire du Salon international de la Bande dessinée d'Angoulême

Mars 1983

Le 3, disparition de Hergé. L'événement est massivement couvert par tous les médias en France.

Lancement en Europe du disque compact audionumérique. Il lui suffira de quelques années pour déborder le vieux disque vinyle dans les habitudes de consommation.

Le 21, troisième dévaluation du franc depuis 1981. C'est la fin de ce qu'on a appelé «l'état de grâce» du gouvernement socialiste français. Place à la «politique de rigueur».

Juin 1983

Les Humanoïdes Associés lancent un nouveau mensuel: *Régulo*, sur le thème du «règne rock». Il disparaîtra moins d'un an plus tard.

Avril 1983

La chasse soviétique abat par erreur un Boeing sud-coréen. 269 morts.

Septembre 1983

Les Humanoïdes Associés lancent le bimestriel *Métal hurlant ouverture*. Fondation du Dennis Twist: le seul groupe de musique entièrement issu de la bande dessinée, avec Jean-Claude Denis, Frank Margerin, Dodo, Vuillemin et Denis Sire.

Octobre 1983

Le 23, énorme attentat au Liban. 239 Américains et 58 soldats français tués.

Le 25, débarquement militaire américain dans l'île de la Grenade.

Novembre 1983

Le 5, décès de Jean-Marc Reiser. Toute l'équipe de *Charlie hebdo* lui rend hommage dans un hors série proclamant en couverture: «Reiser va mieux, il est allé au cimetière à pied».

Décembre 1983

L'hebdomadaire *Le Conard enchaîné* dévoile l'affaire dite «des avions renifleurs», datant de l'époque du septennat giscardien.

Lech Wałęsa, Prix Nobel de la Paix.

En France, première édition du Festival de la bande dessinée de Blois.

Disparition du périodique *Rock & BD*, lancé un peu moins de deux ans auparavant (20 numéros parus).

Elle en a porté des noms: Jehanne d'Arque, Jehanne Darc, Jehanne d'Hic, Johanne of Ze Ark et même Channe Tark, à la teutonne. Manière de dire que cette Jehanne-là, plus souvent accoudée au zinc qu'en mission pour le Seigneur, n'est pas exactement la copie conforme de la donzelle de Domrémy, et cette version de l'Histoire de France pas entièrement conforme à celle que narrent les manuels. Revue et corrigée (c'est un euphémisme) par F'Murrt, Jehanne d'Arc fricote avec un époux extraterrestre dont elle se montre d'ailleurs fort éprise, copine avec un Attila plutôt bonne pâte, énerve le dauphin Charles (comme chacun sait un canard affublé d'un gros défaut de prononciation, mais essayez donc de parler avec un bec, vous) et même, même, donne naissance à un rejeton, Tim Galère. Ça se saura, puisque la presse s'en fera l'écho: «Le fils de Jehanne d'Arque, la pucelle avait fauté...», titrera (À Suivre) en couverture de son numéro de mai 1982. On ne sait ce dont il faut le plus se réjouir: de l'humour ravageur de ces picaresques aventures, de leur surprenant effet de réel – ou de se voir une fois encore démontrer par l'exemple, et avec quel éclat, qu'il y a décidément un Dieu pour les ivrognes.

Première apparition: (AS) 1, février 1978.

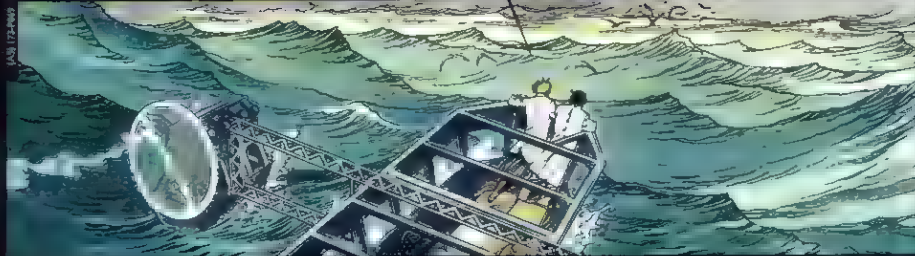


Illustration de François Schuiten pour le cahier de charges du projet Transperceneige, 1983, réalisée avec Benoît Peeters.

Quand *(À Suivre)* se lance début 1978, vous êtes déjà un auteur en activité...

Oui, même si j'étais encore très jeune. Ma toute première histoire, en fait, était parue dans *Pilote* quand j'avais 16 ans, après quoi j'avais vraiment démarré dans *Métal hurlant* avec « Carapaces », en 1977. Je peux réellement dire que *Métal* et *(À Suivre)* sont les deux journaux qui m'ont construit. L'un comme l'autre m'ont offert non seulement des moments de bonheur intense, mais une ouverture immense, un incroyable espace de liberté. La bande dessinée telle qu'elle se présentait à nous, jeunes auteurs, à cette époque, était un vaste territoire à cartographier, avec tout un nouveau système de connexions à découvrir. On se sentait explorateurs. Moyennant quoi, lorsque j'ai fait la connaissance de Jean-Paul Mouglin et Didier Platteau, même si mes premières histoires étaient déjà publiées professionnellement, j'étais encore en formation, en train d'achever mes études de dessin à l'Institut Saint-Luc, dans l'atelier animé par Claude Renard.

Comment êtes-vous entré en contact avec le magazine ?

C'est plutôt lui qui est venu à nous. Mouglin et Platteau étaient d'abord venus participer à un jury de l'école, pour se faire une idée, après quoi ils avaient annoncé aux élèves de Claude Renard qu'un magazine aux intentions novatrices initié par Casterman allait se lancer, et que la porte nous était ouverte pour présenter des projets. Il y avait là, parmi les élèves, Benoit Sokal, Alain Goffin, Chantal De Spiegeleer, Jean-Claire Lacroix, bref une partie de ceux qui allaient devenir des auteurs *(À Suivre)*.

Quelles ont été les réactions à cette proposition ?

On ne s'attendait pas à ça. Dans la Belgique d'alors, il y avait les magazines *Tintin* et *Spirou*, c'est-à-dire une bande dessinée enfantine, un peu castratrice, et rien d'autre. Qu'une revue franco-belge décide de s'adresser à un public adulte avec de l'ambition était une réelle surprise. Nous

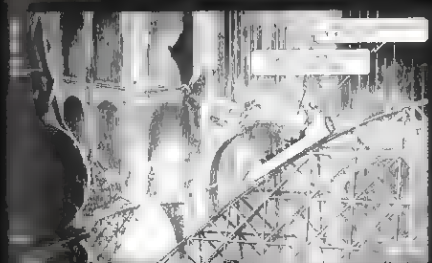
savions que Tardi allait être de la partie, la personnalité de Pratt et la patte de Robal nous excitaient beaucoup. Le cahier des charges noir et blanc du projet était également un atout supplémentaire à nos yeux.

Vous imposait-on des contraintes particulières ?

Non, mais Mouglin et Platteau, tout en nous incitant à l'audace, ne nous avaient pas épargné leurs critiques – d'ailleurs justifiées – sur la dimension trop esthétisante de notre travail dans le cadre de Saint-Luc. Leur discours, c'était : « Soyez des auteurs, mettez-vous au service d'une histoire, faites du récit, du récit, du récit ! » En fait, on voyait très bien se dessiner, déjà, ce qui constituerait le territoire et l'identité du nouveau magazine : là où *Métal* s'investissait très fortement sur la liberté graphique et l'innovation visuelle, parfois au risque d'une certaine gratuité, *(À Suivre)* se focalisait d'emblée sur l'espace romanesque.

Vous apparaissez donc au sommaire d'*(À Suivre)* dès son troisième numéro, avec « La Terre creuse », histoire courte réalisée avec votre frère Luc, mais finalement, vos « vrais » débuts au sein de la revue, avec Benoit Peeters, ne se font que beaucoup plus tard, à l'été 1982...

C'est qu'il y a eu, entre-temps, pas mal de péripéties. Claude Renard et moi avions présenté à *(À Suivre)* notre projet de bande dessinée commune *Aux médianes de Cymbiela*, mais le traité au crayon n'avait convaincu ni Jean-Paul Mouglin ni Didier Platteau. Du coup, nous avons réalisé cette histoire chez un autre éditeur, Les Humanoïdes Associés. Claude Renard et moi avons ensuite été pressentis pour mettre en images le projet *Transperceneige* écrit par Lob – et finalement dessiné par Rochette –, mais cela n'a pas dépassé quelques planches-test, qui là encore n'ont pas permis de convaincre. Néanmoins, dans le même temps, Jean-Paul Mouglin persistait à me faire des appels du pied en m'incitant à lui soumettre de nouveaux projets. C'est là que j'ai compris



Benoit Peeters et Carlos Sampayo travaillent sur les croquis de la ville de 1987 à 1990.



Benoit Peeters et Carlos Sampayo travaillent sur les croquis de la ville de 1987 à 1990.

« Mais, qu'il me fallait élaborer quelque chose de spécifique » (À Suivre) et Casterman si je voulais concrétiser une collaboration. Je venais de renouer quelque temps auparavant avec un ami d'enfance, Benoît Peeters, qui de son côté entamait un parcours d'écrivain. Nous avons commencé à bâtir ensemble *Les Murs de Samaris*, Benoît apportant à l'entreprise une dimension littéraire. (À Suivre) et immédiatement accepté le projet.

AVEZ-VOUS TOME DE SUITE, TOME DE SUITE ?

« Ça s'est fait très vite, oui. Il est très frappant de voir à quel point un journal vous emporte, vous façonne. On se sent intégré à une famille, une famille d'auteurs. Pour notre premier récit, Benoît et moi avons ressenti une petite gêne vers la fin de l'histoire, car nous devions impérativement respecter une pagination très contraignante. Mais dès notre récit suivant, *La Fièvre d'Urbicande*, développé en noir et blanc avec une grande liberté de surface et d'espace, nous nous nous épanouir entièrement à notre aise. Là, j'avais vraiment le sentiment d'être à ma place, en phase avec le magazine, comme j'avais pu l'être par ailleurs, dans un autre contexte et sur d'autres récits, avec *Métal hurlant*. C'est un grand plaisir de se sentir en relation organique avec un support. C'est aussi à cette époque que Benoît et moi avons réalisé ce que nous ne voulions pas faire – pas de héros, pas de format-type, etc. L'équipe éditoriale a accepté cela sans aucune difficulté. C'était aussi l'une des forces du magazine : que de savoir faire cela.

QUEL GENRE DE RELATION ENTRE VOUS ET LE MAGAZINE ?

« Ces relations très affectives, ce qui va de soi dans un cadre « familial » comme celui d'une revue. Le métier de dessinateur est tellement solitaire que la complicité humaine avec l'autre dépasse presque forcément du cadre professionnel.

Et les éditeurs, de leur côté, se sentent toujours un peu inquiets du vécu de leurs auteurs, en se demandant s'ils pourront grandir ensemble ; il y a là quelque chose de l'ordre d'un rapport amoureux... Jean-Paul Mouglin, dans son rôle d'éditeur, avait en outre cette aptitude, à mon sens assez rare et souvent un peu magique, à savoir discerner chez un auteur ce que serait son potentiel réel sur le long terme, et savait « tirer » chacun d'entre nous vers l'accomplissement de ce potentiel. Alors bien sûr, cela crée des liens intenses, une interaction très forte. C'est Mouglin, par exemple, en nous quittant un soir et en se souvenant d'une expression trouvée chez Carlos Sampayo, qui nous avait dit : « Il faut trouver un titre pour unifier votre univers, genre *Cités obscures* – mais on devrait trouver mieux... » Finalement, on n'a jamais trouvé mieux !

AVEC LES CÔTES OSCURES, BENOÎT PEETERS ET VOUS AVEZ MARQUÉ LE STYLE (À Suivre) ; DIRIEZ-VOUS ÉVENTUELLEMENT QUE LE MAGAZINE VOUS A MARQUÉS AUSSI ?

« Évidemment. Nous sommes « marqués », professionnellement, dans le cadre de la notion d'auteur établie et développée par ce magazine. (À Suivre) nous a posés avec, en quelque sorte, l'obligation d'avoir une ambition d'auteur. C'est sans doute un postulat un peu lourd, qui s'accompagne probablement de quelques effets pervers : il aurait peut-être été préférable, parfois, qu'on nous apporte davantage la contradiction. Mais quoi qu'il en soit, nous appartenons à cela – pour le meilleur et pour le pire.

ÉPROUVEZ-VOUS UNE NOSTALGIE DE CETTE ÉPOQUE ?

« Pas un seul instant ! Même si le deuil a pu être difficile à faire, c'est une période où j'ai été tellement heureux que je ne peux pas avoir de regrets.



PROTRAIT

Canardo

Nouvelles recettes
de canard au sang

Soit la basse-cour comme métaphore du monde, le clope, la bouteille et la gabardine comme viatiques, la conversation de pocheteurs comme remède (très temporaire) à la dépression et une bonne descente pour tuer le temps, puisqu'il est écrit qu'ici-bas tout doit finir par disparaître... On le voit, Canardo s'est installé dans nos imagiers avec une hérédité plutôt appuyée : mûnie d'une solide dose de nihilisme et trempée quelque part dans les arrières-cours du roman noir, tendance *hard boiled*. Là où les séductrices sont belles et fatales, les héros admirables et morts. Peu de créations animalières – convention assez communément pratiquée du genre qui nous occupe – avaient avant lui filé aussi radicalement la métaphore anthropomorphe. Et avec tout ça, il faudrait qu'on s'en amuse ? On peut au moins essayer, à l'instar de Benoît Sokal lui-même, tant il est vrai que l'humour reste bien la politesse du désespoir. Rions donc (ou grimaçons, à tout le moins) au vu des méprises, mésalliances et mésaventures de notre canard fumant, manière de suffoquer un peu moins fort en attendant à notre tour de trépasser à la casserole. Vous reprendrez bien un peu de magret ?

Première apparition : (AS) 3, avril 1978.





« En extenso, la légende de cette image telle que rédigée pour (À Suivre) :
 Jean-Claude Forest lui-même : « Le sexe tout à la fois m'obsède et m'ennuie
 » ennue parce que le choc précoce de l'indécence s'y manifeste rarement
 » d'ra le désarroi de l'érotomane privé d'interdits ! »



PROTRAIT

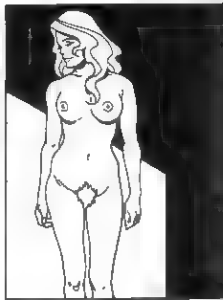
Stéphane

Des ombres sur la route

Juste un prénom, Stéphane, comme récolté au hasard de la loterie de l'existence – même si l'on apprendra bien plus tard que son patronyme est Clément. Manière de suggérer que le personnage aurait sans doute pu s'incarner dans n'importe lequel de ces jeunes Occidentaux en mal de repères, lâchés sur les chemins du Levant pour toutes les bonnes et les mauvaises raisons du monde – bon, d'accord, surtout les mauvaises. D'où, c'est d'emblée son grand attrait lorsque Daniel Ceppi fait paraître à compte d'auteur sa toute première aventure, avant de le remettre en selle dans les pages d'(À Suivre), un portrait nuancé, sans complaisance – très loin en tout cas de l'imagerie du voyageur cool idéalisé *ad nauseam* par les années 70. Les pérégrinations erratiques de Stéphane, on se les imagine plutôt rythmées par la bande-son désabusée d'un Gérard Manset, avec un éventail d'humeurs et de facettes à l'avenant : velléitaire, hésitant, malade, ambigu, veule, fragile... Bref, un « héros » exactement à l'image de ce que recherche alors cette nouvelle revue de bande dessinée aux ambitions inédites : des personnages éminemment réels, au plus près de la complexité et de l'ambivalence humaines. Comme avant eux un autre Suisse (le Nicolas Bouvier de *L'Usage du monde* et plus encore du *Poisson-Scorpion*), Stéphane et Ceppi dégommeront aussi au passage, et avec profit, la plupart des illusions du folklore routard. On ne s'en est pas plus mal porté depuis.

Première apparition : (AS) 37, février 1981.

Une des planches d'Eva de Didier Comès, un thriller psychologique étouffant
 mêlé avec une rigueur implacable et magnifié par une éblouissante maîtrise
 du noir et blanc. Une œuvre du dessin qui ne trompe pas.



dets d'Enfants, c'est l'Hydragon qui passe, le dernier des grands récits
Jean-Claude Forest publie dans (A Suivre). Le magazine lui rend un hommage
...ryé dans son numéro de février 1984, alors qu'il s'apprête à assurer
présidence d'honneur du 11^e Salon d'Angoulême



Hommage à Jean-Claude Forest

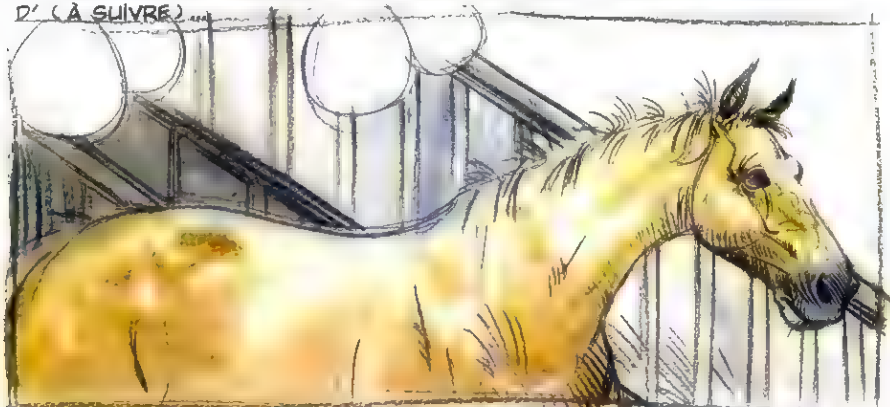
Et voilà, déjà, que s'annonce le tournant des années 1983 et 1984. Alors qu'(A Suivre) est en train d'achever la publication du superbe et grinçant *Colombo* d'Altan, que Schuiten et Peeters amorcent leur grand œuvre avec *La Fièvre d'Urbicande*, arrivent des « recrues » qui vont aussi écrire une part de la légende du magazine : le surdoué espagnol Daniel Torrès (il n'a alors que 25 ans) avec son impeccable héros, Roco Vargas et, fraîchement arrivé de *Métal hurlant* (encore...), le tandem Loustal-Paringaux pour une histoire nostalgique au long cours, *Cœurs de sable*.

C'est dans le numéro 73, où paraît le premier chapitre de ce récit, qu'est publié par ailleurs un copieux dossier consacré à Jean-Claude Forest (12 pages, pas si fréquent), à l'occasion du Grand Prix qui lui est décerné par le Salon d'Angoulême dans le cadre de sa onzième édition. Évidemment on ne le sait pas encore, mais sa plus récente histoire publiée dans les pages du journal entre août et décembre 1982, le très poétique *Enfants*, c'est l'Hydragon qui passe, est aussi la dernière qui paraîtra jamais dans (A Suivre).

D'une certaine manière, l'hommage éditorial adressé par la revue à celui qui fut l'un de ses grands inspirateurs, dans tous les sens du terme, sonne un peu comme un adieu. Une page se tourne.



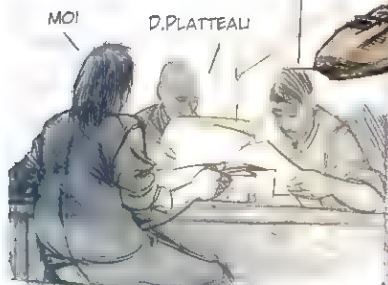
EN 1977, "LE ROI D'ESPAGNE" ÉTAIT LA SUCCURSALE BELGE DE LA RÉDACTION D' (À SUIVRE)...



IL Y AVAIT UN CHEVAL EMPAILLÉ QUI MONTAIT LA GARDE DE L'ESCALIER QUI MENAIT AUX TOILETTES... IL Y AVAIT AUSSI DES VESSIES DE PORC PENDUES AU PLAFOND.

TOUJOURS LA MÊME TABLE, PRÈS DE LA FENÊTRE!

J.P. MOLG.N



MOI

D. PLATTEAU



MMMM...

HUMF!

À L'ÉPOQUE, J'AVAIS BEAUCOUP DE MAL À FOURGER MA CAMELOTE...



MAIS, J'AI REÇU BEAUCOUP DE CONSEILS ET D'ENCOURAGEMENTS...

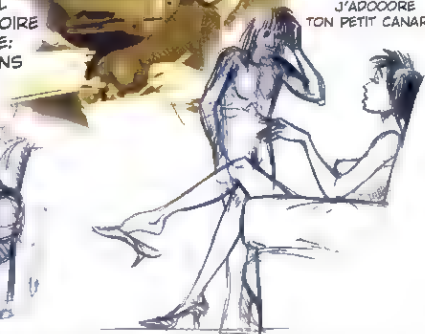
...ALORS, TON CANARD, IL DOIT TOUJOURS BOIRE LA MÊME CHOSE: UN JOHN COLLINS VERY LIGHT...

D.COMÈS

H.PRATT



TU SAIS, J'ADOOORE TON PETIT CANARD.



...ET PUIS, APRÈS, LES ANNÉES ONT PASSÉ TRÈS, TRÈS VITE...

(A A A TURI TE)

(A Suivre) du numéro 74 (mars 1984)
au numéro 116 (septembre 1987)

L'apogée d'une série forte. Un grand roman en trois
dessinée imaginé par (A. Suivre) ont désormais fait
école. Riche d'une signature originale, et d'une identité
editoriale particulièrement affirmée, le magazine peut
sérénement engranger les dividendes de son indéfectible
prestige. De côté des auteurs, quelques recrues de poids
viennent encore étoffer les effectifs : Daniel Tomé,
Philippe Geluck, Francis Mure, Jérôme Charpin, Jean
Rouffé... Sans même s'apercevoir que (A. Suivre) est
devenu le meilleur professeur.

Cette période de l'histoire d'(A Suivre) se révèle, s non la plus féconde, du moins la plus épanouie, la plus équilibrée. Certes, l'atmosphère joyeusement « militante » des débuts ne paraît plus aussi éruptive, aussi affirmée. On sent déjà, à l'œuvre, la log que de valorisation commerciale impulsée par les éditions Casterman : ce que le magazine accomplit comme travail de défrichage, en amont, doit d'une manière ou d'une autre trouver à s'incarner en termes de rentabilité sur le terrain de la librairie. Le souci capitaliste est en passe de prendre le pas, déjà, sur la « simple » envie de faire un bon journal de bande dessinée. Reste qu'(A Suivre), à cette époque, a définitivement trouvé son assise, et de magistrale façon. Le magazine sait ce qu'il est, il est sûr de son identité, de sa valeur. Il y a désormais un esprit (A Suivre), un style (A Suivre), une équipe (A Suivre).

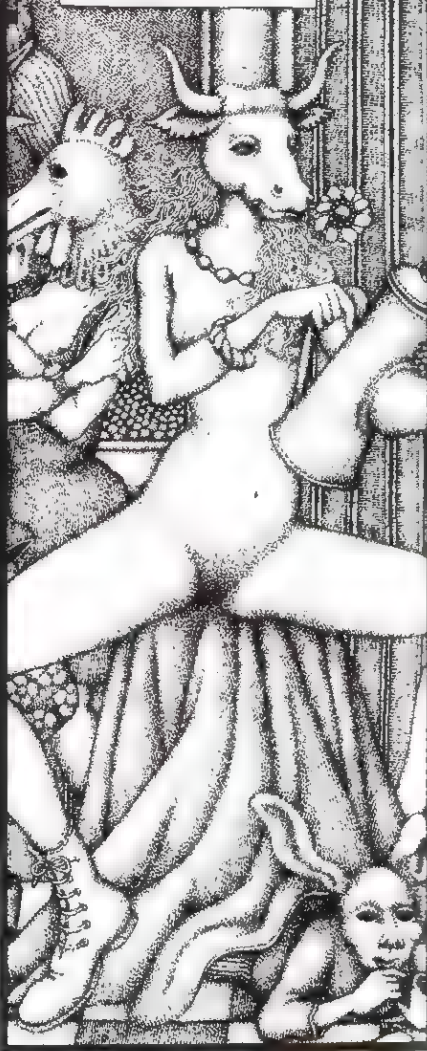
En cette année 1984 quelques recrues intéressantes viennent compléter les effectifs : outre Alain Korkos, Frédéric Bézian ou le tandem Lousta-Paringaux, déjà cités au chapitre précédent, on peut mentionner l'étonnant Pierre Guillon, initialement arrivé dans les pages du magazine en équipe avec Gérard Poussin, mais qui développera bientôt seul ses *Contes de Lapin Jaune*, la dessinatrice Anne Baltus ou encore Patrick Deubelbeiss, qui signe une première apparition d'une dizaine de pages (« Les Esprits de la glace ») sur un scénario de Philippe De'ange.

« Pierre Guillon avait fait sensation, se souvient Bernard Ciccolini. Il y avait un contraste spectaculaire entre son physique – c'était un véritable géant – et l'extrême délicatesse de son travail, réalise en outre sur du papier pelure en très petits formats. Un jour, certains de ses originaux ont malencontreusement été mis à la poubelle, en même temps que les déchets de la journée, par une équipe de nettoyage. »

Des créations marquantes

Et puis il y a bien sûr les « piliers » du magazine, qui se distinguent avec des créations marquantes. Ainsi le retour de Claude Auclair avec *Le Sang du flamboyant* : un récit contemporain de François Migeat, inspiré d'un fait divers authentique des années 40 en Martinique. Muñoz et Sampayo développent sous la forme d'histoires courtes leur chronique argentine « Sueur de métèques » (ou « Sodor Sudaca », qui sera plus tard repris en album chez Futuropolis). F'Murr amuse la galerie avec « Le Fils de Jehanne d'Arque ».

Alors ...



Et une magie s'opère : du monde onirique et surréel des fabliaux de Pierre Guillon, les *Contes de Lapin Jaune* Rea ses dans une technique « pointilliste » : ses grecs ces récits inclassables seront publiés dans (A Suivre) au fil des mois et des années mais ne paraîtront pas en album.



PROTRAIT

Ada

Les infortunes de l'amorale

« Elle est insolente, mais follement belle ! » apprend-on d'elle dès la première vignette d'Ada dans la jungle, le « roman classique et moraliste » (c'est la deuxième vignette qui le dit) par lequel Ada s'est initialement fait connaître des lecteurs français. Quelque chose comme un programme de travail pour cette Louise Brooks de papier, lâchée sur le monde ainsi qu'une vraie peste – ou une teigne, c'est selon les goûts de chacun – par Francesco Altan, avec une dose certaine de jubilation gourmande. C'est que la donzelle sait d'instinct se placer toujours à mi-chemin de l'ingénuité et de la perversité, exactement – sans même chercher à travestir ce qui la meut essentiellement dans l'existence : l'intérêt (et accessoirement un peu l'amour, aussi, encore que...). Ajoutons au portrait une belle dose de culot, un tempérament volcanique, et que voilà un vrai caractère romanesque, placé comme un fait exprès dans le tourbillon de l'Histoire (la guerre de 39-45), au gré d'une géographie aléatoire (l'Afrique, puis l'Asie). Opportuniste et amoral, séduisante et vénale, Ada nous offre du monde un reflet cruel, mais après tout, peut-être que le monde l'a bien un peu cherchée, non ?

Première apparition : (AS) 30, juillet 1980

Le pinceau de Claude Aulic : un si saisissant portrait d'Albon héros d'un grand récit noir et blanc intitulé *Le Sang du flamboyant*. Cette histoire antillaise de François Zéat s'inspire d'un authentique fait divers survenu en Martinique dans les années 40

(publié en album sous le titre de *Tim Galère*) et Cornès livre un impressionnant thriller psychologique : *Eva*

Curieusement, c'est avec son héroïne « grand public » Adele Blanc-Sec (*Le Noyé à deux têtes*) que Tardi est présent à ce moment dans (*A Suivre*) Née avant le magazine, en 1976, Adele était restée onctueusement un peu à l'écart du titre, tenue par Jean-Paul Mouglin – sans doute à tort – pour un personnage non conforme à l'esprit général d'(*A Suivre*). Mais comment ne pas publier le travail de Tardi, quel qu'il soit, dans la revue qui porte si fort son empreinte ?

La seconde partie de l'année sera également un festival de créations fortes, d'autant que la possibilité de travailler en couleur s'est désormais étendue à l'ensemble de la revue. C'est notamment la nouvelle livraison des « Aventures sidérales de Roco Vargas » par l'espagnol Torres (*L'Homme qui murmurait*) le retour régulier de Francis Masse avec de brèves histoires inspirées par la science (réunies ultérieurement en album sous le titre *Les Deux du bakon*) et ce qui de Ted Benoit avec une nouvelle histoire de Ray Banana (*Cité Lumière*). Sans oublier un récit original et ambitieux signé de deux nouveaux venus, Philippe Bertrand (très fugacement apparu auparavant en

juillet 1979 dans le numéro 18 du magazine, en illustrateur d'une nouvelle de Mark Twain) et Jean-Marie de Busscher.

Olympia, c'est le titre de cette histoire en huit chapitres, traitée de façon très pertinente les déchirements historiques et nationalistes de la Mitteleuropa des années 20 à travers le destin chaotique d'une jeune femme – mais aussi de laisser s'épanouir la sensualité du trait de Philippe Bertrand, qui s'illustre alors par ailleurs dans les pages de *Pilote* avec *Linda aime l'art*. Cette prometteuse entrée en matière des deux auteurs ne connaîtra pas, hélas, de prolongements ultérieurs au sein du magazine.

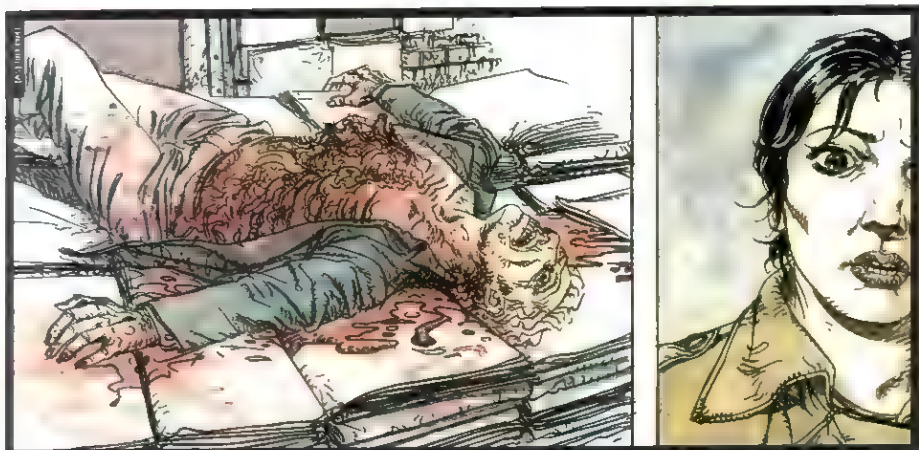
Les prix s'amoncellent

Et puis, il y a la révélation de François Boucq sur un format long – sa première tentative en la matière –, associé pour la circonstance au grand écrivain américain Jerome Charyn. *La Femme du magicien* commence à paraître dans (*A Suivre*) en octobre 1984. Mais en fait, les antécédents de toute l'affaire remontent à loin. Plus de quatre ans auparavant, en janvier 80, (*A Suivre*) publie dans la rubrique actualité de son numéro 24 un entretien de Charyn avec la journaliste Catherine Weinzaepflen, à l'occasion de la



Olympia sera à première et malheureusement la seule contribution de Philippe Bertrand à (*A Suivre*). Cette histoire de Jean-Marie de Busscher place un personnage de fausse ingénue au cœur des convulsions nationalistes de la Mitteleuropa des années 1920.

« Au car (r), une image extraite du *Sang du flamboyant*, scénario François
est une des signatures « historiques » d'À Suivre) présent
origines de la revue Comme Pratt, Comès ou encore son ami Tardi,
reste à chacun de ses recits une parfaite maîtrise du noir et blanc.



« extrait de *La Femme du magicien*, dessiné par François Boucq sur un scénario
écrit par l'américain de polars Jérôme Charyn. Cette histoire apparaît,
respectivement, comme la première incursion significative du dessinateur
sur le terrain du réalisme loin du registre humoristique.



PROTRAIT

Claudius Vigne

Profession victime

Même à la longue, on ne se sent toujours pas très sûr de la réaction idoine devant une nature si manifestement douée pour l'ingénuité. Plaindre très fort ce souffre-douleur chronique tellement peu adapté aux rigueurs de son environnement ? Ou se sentir une soudaine vocation de petite frappe au spectacle d'une si parfaite tête à claques ? À en croire Jean-Marc Rochette, son créateur, Claudius Vigne serait une évocation en images, à peine transposée, de l'une de ses anciennes connaissances, version collègue. Ayons une pensée compatissante pour le modèle d'origine, et considérons d'un peu plus près le cas Claudius, lycéen rêveur et lettré persécuté par deux cancren parfaits, les frères Mandaloni (Pedro et Diego pour les intimes). Il y a chez cette asperge bouton-neuse et portant lunettes quelque chose de *Mickey à travers les siècles*, bande enfantine où la souris de Disney voyageait dans le temps à chaque fois qu'on lui tapait sur la tête. Fêru d'Histoire, et obstinément piégé par l'affreuse logique répétitive des relations bourreau/victime, Claudius Vigne fait front dignement, privilégiant toujours l'échappatoire de l'imaginaire et de la rêverie plutôt que de rendre les coups. On peut admirer tant de constance dans la non-violence, et même y voir une manière de métaphore : celle du triomphe de l'intellect sur la matière, de la connaissance sur la barbarie ; bref, de l'humain sur la bête. Chapeau, mon gars.

Première apparition . (AS) 37, février 1981

sortie de son livre *Le Ver et le Solitaire*.

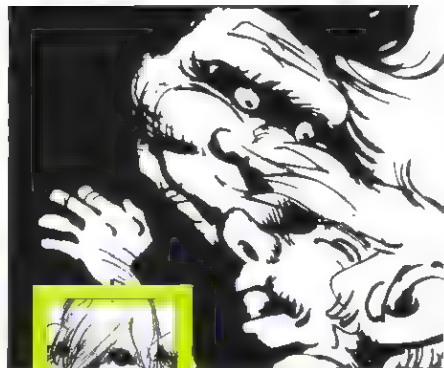
Et c'est en découvrant après coup ce numéro que l'écrivain, par ailleurs grand amateur de bande dessinée, fait savoir à quel point il a été impressionné par la revue. Jean-Paul Mougin saisira la perche ainsi tendue et nouera avec Charyn un contact qui se concrétisera par la collaboration avec François Boucq. Un peu plus d'un an après le début de la publication de l'histoire dans les pages d'(*À Suivre*), l'album *La Femme du magicien* sera récompensé par le prix Alfred du Meilleur album lors de la 13^e édition du Salon de la bande dessinée d'Angoulême.

Mais n'anticipons pas. Car une année auparavant, en 1985, à Angoulême 12 précisément, édition marquée par la venue au Salon du président de la République François Mitterrand et de son vibronnant ministre de la Culture Jack Lang, (*À Suivre*) et Casterman se sont aussi fait remarquer. Un Grand Prix de la Ville d'Angoulême (Tardi), un Prix du Meilleur Album (*La Fièvre d'Urbicande* de Schuiten et Peeters), un Prix Temoignage Chrétien (*Le Transperceneige* de Rochette et Lob) et un prix Bloody Mary – c'est-à-dire le Prix de la Critique (*Les Pionniers de l'aventure humaine* de Boucq), tout cela d'un coup... Ce que célèbre le journal dans sa livraison de mars 1985 par une page illustrée de photos sous un titre lapidaire :

« Angoulême 12 : le triomphe ! »



La demoiselle Adèle Blanc-Sec dans sa gloire. La naissance de l'héroïne de Tardi (à gauche) et ce n'est que tardivement que ses aventures, à l'instar des autres créations de Tardi, seront elles aussi publiées dans les pages de la revue



PORTRAIT

J'on le Chninkel Le Choisi

« Ah, pauvre J'on ! Pauvre malheureux esclave... » Effectivement : plus anti-héros que cette créature faible et désarmée, exposée à toutes les exactions d'un monde de brutes sanguinaires, ça n'existe probablement pas. Et pourtant, c'est en s'appuyant sur le parcours de cet hominien presque insignifiant, J'on le Chninkel, que Grzegorz Rosinski et Jean Van Hamme vont composer en quelque cent cinquante planches somptueuses leur belle fable messianique aux accents fantastiques – soit dit en passant l'un des tous meilleurs livres de ces deux habitués de la série au kilomètre. Devenu J'on Le Choisi de par la grâce d'une prophétie, le fragile petit bonhomme vivra mille péripéties palpitantes avant de voir scellé son tragique destin en un final épique, preuve que les caractéristiques généralement prêtées aux récits « populaires » – le mouvement, l'action, l'aventure – ne sont en rien antinomiques avec l'intelligence et la finesse, bien au contraire. Le touchant portrait de ce presque rien presque humain peut aussi être lu comme un autre archétype de ces « vrais » personnages qu'a toujours privilégiés (À Suivre), avec toute leur profondeur, leur densité. La bande dessinée, après tout, n'a pas connu tant de Chninkels. Chérissons celui-là.

Première apparition : (AS) 105, octobre 1986

JOSE MUNOZ

Nous nous stimulons les uns les autres, sans en avoir même conscience, dans nos travaux respectifs.



« Je pensais venir de l'équipe d'Alack Sinner pour le dessin, mais vous-même ? »

Je suivais les bandes dessinées publiées par (À Suivre) avec intérêt, mais j'avais alors quelques difficultés à comprendre toutes les subtilités de la langue française... Certains aspects d'un récit aussi complexe que *La Mème* de Tardi et Forest m'échappaient, j'en ressentais néanmoins bien évidemment toute la force, ne serait-ce que par sa mise en scène graphique. D'emblée, le projet de cette revue semblait solide, puisqu'il s'appuyait sur des démarches d'auteur originales et diversifiées.

« Comment avez-vous été sollicités pour rejoindre l'équipe des dessinateurs d'(À Suivre) ? »

Carlos Sampayo et moi avons rencontré Didier Platteau et Jean-Paul Mougin au Festival de Lucca en Italie. Sans même parler de questions pratiques, nous avons commencé à échanger des idées au sujet de l'exigence artistique et narrative que nous souhaitions insuffler à nos histoires... Je me souviens que nous théorisions alors beaucoup à propos du noir et blanc, qui était une technique centrale, pour ne pas dire fondamentale, dans l'approche de la revue. Rejoindre l'équipe d'(À Suivre) nous permettait de sortir des Éditions du Square qui, à ce moment-là, rencontraient des difficultés financières. Mais au fond, cela revenait pour nous à prolonger sans réelle rupture le travail que nous avions mené dans les pages de *Charlie mensuel*. La différence, c'est qu'on nous offrait la possibilité de prolonger cette expérience dans un certain confort matériel et psychologique... Et ça, c'était une situation assez nouvelle pour nous ! Au Square, l'équipe était brillante, effervescente et spontanée, les échanges étaient parfois vifs et nerveux, mais toujours passionnants. Avec les responsables d'(À Suivre), le dialogue s'est avéré plus calme. On se parlait doucement dans les bureaux de la rue Bonaparte !

« Pourquoi n'avez-vous pas choisi d'émuler de représenter les aventures d'Alack Sinner dans (À Suivre) ? »

Tout simplement parce que nous ne le pouvions pas ! Le Professeur Choron n'a rien trouvé de mieux que d'attendre trois ans pour signer l'autorisation qui nous permettait de reprendre ailleurs qu'aux Éditions du Square les aventures de ce héros. Nous étions bloqués dans notre élan à cause de ces questions juridiques. Cela nous a donc incités à développer l'univers d'Alack Sinner sous une autre forme, mais également à nous interroger sur d'autres manières de raconter une histoire, en privilégiant l'ambiance, comme le décor était devenu le personnage principal de l'histoire. C'est ainsi que nous avons développé *Le Bar à Joe*.

« Avez-vous le sentiment d'appartenir à une rédaction, de partager avec les autres auteurs un certain esprit (À Suivre) ? »

Avec ma difficulté de langage, il n'était pas aisé pour moi d'échanger avec mes confrères. Mais l'esprit qui émanait de la revue était évidemment une conséquence directe des tempéraments très dissemblables et très complémentaires de ses auteurs. Chacun d'entre nous possédait une folie, un talent, un autisme qui lui était propre. Il n'y a pas eu d'école (À Suivre), mais il régnait dans ce journal un très fort sentiment d'émulation. Nous nous stimulons les uns les autres, sans en avoir même conscience, dans nos travaux respectifs. L'association de nos styles parfois diamétralement opposés et de nos sujets de scénarios très différents produisait un effet de densité, de synergie qui formait, d'une manière impalpable, l'âme du journal.

« En quoi consistait-elle, cette âme ? »

(À Suivre) nous a d'abord offert la possibilité de nous immerger dans des récits d'une plus grande densité, ne serait-ce que



Une prédilection pour les « vrais » personnages, façonnés à même la vie.



Un langage graphique qui se veut à la fois simple et complexe.

le plan de la pagination. Nous élargissons ainsi notre exploration de la psychologie des personnages d'une façon plus fouillée, plus charnelle aussi. Nous pouvions nous éloigner du fil du récit pour promener notre caméra sur certains détails qui n'auraient pas trouvé leur place dans une narration plus concise. Les plus longs récits d'Alack Sinner, avant (*À Suivre*), n'excédaient pas 35 pages ! Dans le cadre de ce mensuel, nous avons pu atteindre une certaine complexité narrative.

Quel était votre motif de satisfaction ?

C'est, évidemment. C'était une sensation très envoi-
vante, parce que j'avais été l'élève de Pratt en Argentine. Savoir que
mes histoires paraîtraient aux côtés des siennes m'impres-
sionnait beaucoup. Pratt est un personnage essentiel dans
mes années de formation. Avec Breccia, il est celui qui m'a
plus bousculé dans mon questionnement esthétique.

Saviez-vous ce que pensait Alberto Breccia d'(*À Suivre*) ?
Breccia aurait aimé publier des histoires dans cette revue.
Malheureusement, Jean-Paul Mougín n'était pas convaincu
par la bande qu'Alberto lui avait proposée. Nous avons
beaucoup insisté, avec Carlos, pour que cette histoire
paraisse, mais cela n'a jamais pu se faire.

Comment qu'elle se sentait votre relation avec la
redactionnelle de (*À Suivre*) ?

Je m'entendais très bien avec Jean-Paul Mougín, Bernard
Ciccolini et Étienne Robial. Lorsque certaines histoires ne
convenaient pas à (*À Suivre*), nous les donnions à Étienne
pour qu'il les publie chez Futuropolis... Quant à Didier
Mignieu, il comprenait parfaitement l'aspect plastique de

mon travail. Je suis de ceux qui ont été blessés par la mort du
magazine. Certes, l'harmonie avait fini par se disjoindre.
La situation culturelle et, surtout, les conditions financières
s'étaient dégradées. Mais je regrette encore la cadence qui
rythmait mon travail lorsque mes pages étaient attendues un
mois après l'autre. Aujourd'hui, je travaille comme
un cinéaste ou un écrivain : je planifie l'exécution de mes
planches sur une année entière, sans me préoccuper
vraiment de leur date de parution... Avec le recul, je pense
que (*À Suivre*) est le projet éditorial le plus solide et le plus
mûr auquel j'ai contribué.

Propos recueillis par Bernard Mignieu

Corto entre en scène

Fait peu connu : la première apparition de David B. dans le numéro 88 d'(*À Suivre*), en mai 85, avec une histoire de 12 pages, « Zèbre – Ambassade de l'enfer ». Il reviendra quelques mois plus tard, en janvier 1986, avec une nouvelle histoire courte de même format, « La Cour du miracle », une troisième fois en août de la même année, encore avec 12 pages intitulées « Le Magicien », puis beaucoup plus tard, en janvier 1989 (numéro 132) avec une ultime aventure de Zèbre, « Le Commissariat hanté ». Des futurs fondateurs de la maison d'édition indépendante L'Association, si originale par la suite dans le paysage éditorial de la bande dessinée des années 90, il restera le seul auquel le magazine ait ouvert ses pages.

C'est aussi à ce moment que Casterman lance sur le marché de la presse un second périodique de bande dessinée : le magazine *Corto* (numéro 1 le 25 avril 1985, d'abord bimestriel, puis mensuel, puis trimestriel) Transposition française d'un titre existant déjà à cette époque sur le marché italien, et fortement voulu par Hugo Pratt son inspirateur, le journal mêle fictions en bande dessinée et reportages, le tout sur le thème du voyage. Comme (*À Suivre*), il est dirigé par Jean-Paul Mougin à la rédaction en chef, secondé par Anne Porot et Bernard Cicolini dans leurs fonctions habituelles.

Une diversification qui s'avérera assez vite non seulement un échec (*Corto* s'éteindra dans l'indifférence en novembre 1989, après 22 numéros), mais aussi une erreur lourde de conséquences. Le nouveau support, en effet, va distraire des pages d'(*À Suivre*) des auteurs importants (Hugo Pratt bien sûr, mais aussi Milo Manara Jacques Ferrandez...), au moment où le magazine, parvenant à la fin d'un cycle, aurait probablement eu besoin de voir ses contenus encore renforcés. « Mais en même temps, se souvient Didier Platteau, compte tenu de ce qu'était le magazine *Corto*, c'est-à-dire le mensuel d'Hugo Pratt, et de la stature et de l'influence de Pratt à l'extérieur comme à l'intérieur de la maison nous ne pouvions pas ne pas le faire. »

Essentielle lors des débuts d'(*À Suivre*), la présence de Corto Maltese dans les pages du magazine s'amenuise au fil des années, jusqu'à une quasi-disparition au milieu des années 80. C'est alors le magazine qui porte son nom, *Corto* (également publié par Casterman) qui a la primauté de ses aventures.

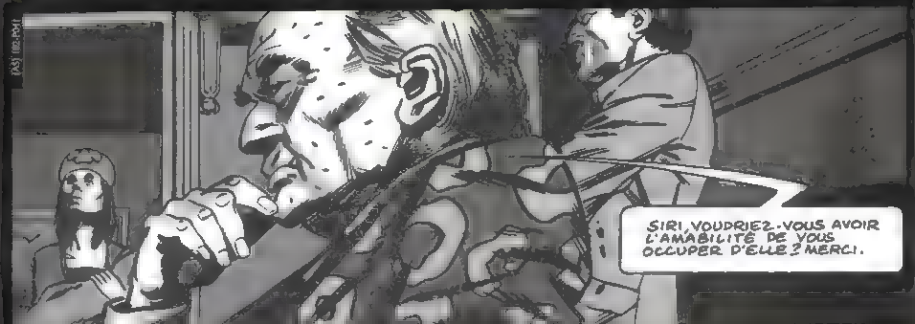


est au cours des années 80 que le personnage imaginé par Hugo Pratt
 a véritablement une cône bien au-delà de la seule bande dessinée
 ans l'entretien qu'il accorde à (A Suivre), début 1989 François Mitterrand
 ex-président de la République avoue un faible pour Corto.

JEAN-MARC ROCHETTE

Le souvenir d'un moment d'expérience...

(A3) review



desseignez vraiment pas à la bande dessinée...

Effectivement. Dans les années 70, j'habitais à Grenoble et ce qui m'intéressait, c'était le ski, la glisse, ces trucs-là... Je voulais devenir guide de haute montagne ! Et puis, un peu par hasard, parce que j'aimais aussi le dessin, quand même, j'ai acheté un numéro du magazine *Actuel*. J'y ai vu des bandes dessinées de Masse, Crumb, Corben : ça m'a énormément plu. Du coup, je me suis davantage intéressé à la bande dessinée, au point de réaliser quelques planches pour un fanzine de Grenoble. Le hasard a voulu qu'elles soient remarquées par le fondateur d'*Actuel*, Jean-François Bizot, qui m'a contacté pour me proposer de collaborer à son magazine. Et c'est de cette manière que j'ai publié pour la première fois dans *Actuel* une histoire d'une page... en 1975.

À la page ?
(*À Suivre*) ?

En lien avec (*À Suivre*), c'est Jean-Paul Mouglin. Car après ma première expérience avec *Actuel*, j'ai poursuivi par une collaboration avec *L'Écho des savanes*, où sont parues les premières histoires d'*Edmond le cochon*. Or Mouglin, avant de créer (*À Suivre*), avait fait un crochet par la rédaction de *L'Écho des savanes*, un copain de Mandryka, de Lob, et je l'avis rencontré à cette époque. Du coup, il m'a tendu la perche pour participer au nouveau magazine de Casterman, et Lob m'a poussé dans le sens de me proposant *Le Transpersonnisme*.

Comment avez-vous réagi à cette proposition ?

Je me considérais plutôt comme un dessinateur d'humour. J'étais assez surpris qu'on me propose du réalisme. Lob paraissait persuadé que c'était faisable, et comme j'avais été très séduit à la lecture du scénario...

...c'est moi-même qui me suis précipité à la publication du *Transpersonnisme*, à la tombée du soir. Vous réalisez aussi pour (*À Suivre*), sur un format qui couvre le registre plus sérieux des histoires de Claudius Vigne...

C'est souvent le cas lorsque je suis amené à travailler sur des projets de bande dessinée plutôt sombres : j'ai besoin, alors, de réaliser en parallèle quelque chose de plus burlesque, voire de déconnant. C'est un effet de balance, une sorte de soupape. Les personnages de Napoléon et Bonaparte, que j'ai créés bien plus tard, vers la fin de ces années (*À Suivre*), participaient eux aussi de cette même logique de « détente ».

Le personnage de Claudius Vigne ?

C'est la copie presque conforme d'un type que j'ai vraiment connu quand j'étais en internat, à Grenoble. La première fois que je l'ai vu, il portait un costume rose et des chaussettes jaunes... Le type même du souffre-douleur. Quand je repense à tout ce qu'il a subi pendant quatre ans, et dont j'ai été en partie témoin, je me dis que la vie de ce type a dû être un cauchemar. Claudius Vigne s'en inspire directement, mais en un mode tout de même atténué.

Il peut paraître assez répété, mais il est totalement réaliste avec *Requiem* de l'écrivain Benjamin Legrand...

Oui, là, c'est Tardi qui nous a mis en relation, puisque Benjamin avait conçu avec lui l'histoire de *Tueur de cafards*. En fait, j'ai besoin de m'appuyer sur ce type de collaboration, je suis capable de créer des univers, mais je ne me sens pas vraiment un narrateur. J'ai du mal à gérer des histoires et



rects. Et comme je ne suis pas un bon dialoguiste non plus, je préfère m'appuyer sur des gens qui possèdent ces talents : Benjamin Legrand, Martin Veyron, ou aujourd'hui Pétillon. Je me souviens avoir travaillé comme un fou sur *Requiem blanc*. À l'époque, c'était très osé de publier un truc pareil. Même la couverture du livre est une image étrange, à la limite de l'invendable. J'en garde le souvenir d'un moment d'expérimentation assez exceptionnel, d'une sorte d'ovni littéraire, d'objet singulier à la limite de ce que pouvait tenter la bande dessinée.

Je pourrais faire la même observation à propos de votre médiation subtile. Le travail voué aux arts est étonnant, Legrand...

... d'autant que je travaillais ininterrompu plusieurs années à mi-temps pour faire de la peinture, et que cela se sent dans mes images. Toutefois, la publication de cette histoire d'album a été un tel fiasco commercial que cela a mis fin à l'expérimentation. D'ailleurs la seconde partie de ce récit, *Nigle de Lafcadio*, est bien parue en épisodes dans *A Suivre*, mais demeure inédite en album... On a saisi toute attente, là, la limite de ce que l'éditeur pouvait risquer. Je crois qu'on nous avait donné carte blanche pour *Requiem blanc* parce qu'auparavant *Le Transperceigne* avait été un succès. Il était probablement difficile de reproduire ce genre d'expérience sans obtenir de bons résultats en librairie.

Je vous dirai comment s'est passée la fin de l'album, mais tout de même un bon souvenir !

Évidemment. Travailler avec ce journal m'a appris la rigueur, la distance, moi qui auparavant étais sans doute un peu étourdi. Et puis, cela a souvent été pour moi une expérience de liberté totale, donc une grande chance.

Je ne vois pas quel autre journal aurait pu, de la même manière, nous laisser sans restriction tenter ce que nous avons publié durant toute cette période. Il est évident aujourd'hui que c'est une époque totalement révolutionnaire.

Un inconnu connu : Philippe Geluck

Un mois après ce lancement, en juin 1985, démarrent en couverture d'(*À Suivre*) les « Histoires déplacées » de F.Murr. Accroche de Une : « Quand le Russe éternue, l'Afghanistan grommelle... » C'est l'un des rares exemples d'un traitement direct de l'actualité — en l'espèce l'occupation de l'Afghanistan par l'Union Soviétique — dans le journal. Avant cette série de récits courts (d'ailleurs interrompue assez rapidement, mais tout de même publiée un peu plus tard en album sous le titre *Le char de l'État dérape sur le sentier de la guerre*), seul Régis Franc s'était en son temps essayé à ce difficile exercice avec son personnage de Tonton Marcel. Contrairement au *Pilote* hebdomadaire époque René Goscinny, (*À Suivre*) ne sera jamais (et ne cherchera d'ailleurs pas à l'être) un journal centré sur l'actualité et l'événement.

La rentrée, en septembre 1985, est marquée par l'arrivée d'un inconnu dont on n'a pas fini de parler. Enfin, un inconnu très relatif : Philippe Geluck, qui livre dans (*À Suivre*) numéro 92 cinq planches humoristiques sans titre mettant en scène un chat, est déjà une vraie vedette en Belgique, son pays de naissance et de résidence. Mais on ne le connaît pas en France — enfin, pas encore. « Nous sentions le besoin de développer l'humour dans le magazine, explique Didier Platteau, initiateur de cette rencontre, et c'était aussi une manière d'adresser un clin d'œil à

nos lecteurs belges, qui eux connaissaient déjà Philippe Geluck et *Le Chat* grâce à sa présence régulière dans le journal *Le Soir*. » Ce sera le début d'une collaboration très fidèle avec (*À Suivre*), jusqu'à la disparition du journal, et le point d'origine de nombreuses publications en France, débordant très largement le cadre de la seule presse de bande dessinée.

Tout au long des mois suivants, fin 1985 puis au fil de 1986, s'enchaînent les grands romans dessinés qui sont désormais la marque même d'(*À Suivre*) : *Les Yeux d'étain de la ville glauque* de François Bourgeon, *Barney et la note bleue* de Loustal et Paringaux 120, *La rue de la Gare* de Tardi et Malet, *La Tour de Schuiten* et Peeters, *Saxxon* de Daniel Torrès. Quel plateau ! Il sera peu fréquent, par la suite, qu'(*À Suivre*) parvienne à retrouver un tel niveau de créativité, de richesse et de diversité éditoriale. De quoi en tout cas, en mai 1986, célébrer en fanfare le numéro 100 du magazine, où démarre le très audacieux et très ambitieux *Requiem blanc* de Jean-Marc Rochette et Benjamin Legrand.

Janvier 1984

Lancement du trimestriel de bande dessinée *Chic*, dirigé par Jacques Lob.

Avril 1984

Une partie de l'équipe d'*Actual* lance le magazine *Zouk*.

Juin 1984

Le 17, s'ouvre aux élections européennes. Le Front national réalise sa première véritable percée sur la scène politique nationale, avec 11% des suffrages.

Octobre 1984

Le 16, le cadavre d'un enfant de quatre ans et demi est retrouvé pieds et poings liés dans la rivière d'une petite commune des Vosges, Lépanges-sur-Vologne. L'affaire Grégory commence.

Novembre 1984

Le 4, mise en service de la nouvelle télévision payante cryptée, Canal +.

Décembre 1984

Le 3, à Bhopal en Inde, fuite toxique dans une usine de pesticides, plus de 3 800 morts.

CINÉMA 1984

• *La Tête dans le sac*, de Gérard Lauzier, avec Guy Marchand, Marisa Berenson, Patrick Bruel.

• *Gwendoline*, de Just Jacquin d'après *Les Aventures de Gwendoline* de John Willis, avec Tivany Kitten, Brent Huff, Zabou, Jean Rougier, Bernardette Lafont.

Janvier 1985

Le Salon d'Angoulême à les honneurs de la visite du président de la République, François Mitterrand, flanqué du ministre de la Culture Jack Lang.

Mars 1985

Lancement du magazine *Yéou* par les éditions Glénat, avec pour principale thématique la bande dessinée historique.

Le 10, un peu plus d'un an après son accès au pouvoir suprême en U.R.S.S. en février 1984, décès de Constantin Tchernenko, remplacé le lendemain par Mikhaïl Gorbatchev.

Juin 1985

Le magazine *Pif* fête ses quarante ans (premier numéro le 1er juin 1945).

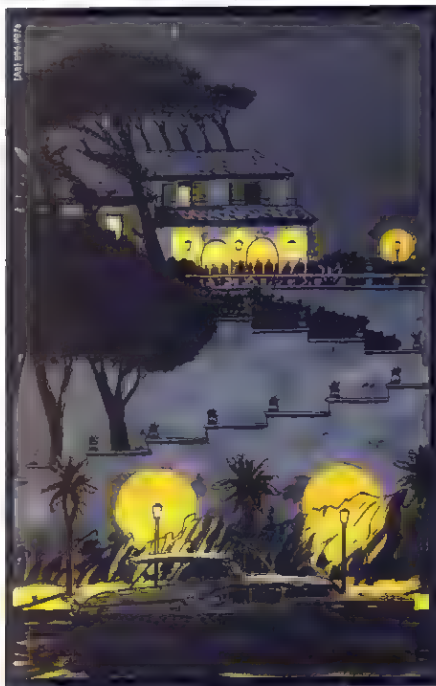
Juillet 1985

Le 13, à l'initiative du chanteur anglais Bob Geldof, gigantesque concert « Live Aid » au stade de Wembley en Grande-Bretagne, réunissant des dizaines de rock stars en soutien aux populations africaines victimes de famines. Le début de ce qu'on appellera le *charity business*.

CINÉMA 1985

• *L'Amour propre*, film de Martin Yveiron inspiré de son propre album avec Jean-Claude Dauphin, Nathalie Nelli, Jean-Luc Bideau, Marianne Basler, Corinne Touzet.

agement de l'image d'ouverture de Barney et la note bleue de Lousta-
 ingaux, dont (À Suivre) publie le premier chapitre dans son numéro 94
 novembre 1985. Le personnage principal de l'histoire est en partie
 e par le célèbre musicien de jazz Barney Wilen



Contrairement aux Belges qui lui font déjà un triomphe, les lecteurs français
 ne connaissent pas encore Philippe Geluck lorsque (À Suivre), alors en quête
 de créations humoristiques, commence à publier les aventures du Chat
 une méconnaissance qui sera très vite corrigée



PORTRAIT

Nestor Burma

L'éternel parisien

Même Guy Marchand, le privé de la télé, n'a pas
 réussi à l'avoir à l'usure. Un bon gros demi-siècle après
 sa naissance littéraire sous la plume de Léo Malet, il
 continue à y avoir le Burma de Tardi, et puis les
 autres, tous les autres. L'évidence d'une silhouette,
 l'art de poser une ride, de valoriser un défaut...
 Bref, une interprétation singulière, là où tant d'approxi-
 mations sont si manifestement de passage. Et pourtant,
 si l'on veut bien admettre qu'une carrière sérieuse
 n'aurait sans doute pas pu se bâtir, même dans l'investi-
 gation criminelle, sur un slogan aussi mince que
 « L'homme qui met le mystère K.O. » (vieux rengaine
 de Malet reprise en couverture d'(À Suivre) 40 pour
 la première sortie du détective), reconnaissons que
 ce n'est presque que cela, Nestor Burma : une trogne,
 un physique, comme on dit chez les acteurs. Toute
 l'intelligence de Tardi, c'est de n'avoir pas cherché à en
 faire autre chose, mais au contraire d'avoir surinvesti
 cette carcasse-là, et de la faire bouger comme personne
 dans son environnement naturel – la ville. Une vraie
 créature du pavé, qui habite Paris comme sa seconde
 peau. Et on voudrait qu'en plus, il ait de la conversation ?

Première apparition : (AS) 40, mai 1981.



Muñoz et Sampayo ont fait d'Alack Sinner l'un des rares personnages de bande dessinée sujets au vieillissement. D'avantage de vulnérabilité, mais aussi, un surcroît d'humanité.



Une image extraite de *Barney et la note bleue*, de Loustal et Paringaux, venus à l'origine de *Métal hurlant*. Ils trouveront dans *(A) Suivre* un port d'attache solide et durable.



La gnette, issue de Bobby Lynn, première contribution des frères Alex et Danie Varenne - déjà connus par ailleurs pour leur série *Aideur* - à *(A) Suivre* en décembre 1992.



Déjà cent numéros !

Pour l'occasion, (À Suivre) propose sous la forme d'un grand dépliant couleur agrafé au centre du magazine une sélection des « 100 meilleurs albums des années (À Suivre) », tous éditeurs confondus, sélection réalisée en collaboration avec Pierre Pascal, alors directeur du Salon d'Angoulême. Une sorte de « bibliothèque idéale » de bande dessinée, complétée, au dos de ce dépliant, par une galerie de brefs portraits de 26 auteurs qui ont « fait » l'histoire du journal au fil de ses cent premiers numéros

Passé ce coup d'éclat, paraîtront, au cours des mois suivants, d'autres nouveautés intéressantes : *Bob El-Mandeb* de l'italien Attilio Micheluzzi, le formidable *Grand Pouvoir du Chinkel* de Rosinski et Van Hamme, *Bobby Lynn* des frères Alex et Daniel Varenne, ou encore *Envie de chien* de Silvio Cadelo, dont c'est la première (et très remarquée) apparition au sein du magazine

C'est aussi le moment que choisit Jean Teulé pour signer le tout premier de ses savoureux reportages dessinés (« Les Messieurs en cravate autour du lit de Salvador Dali », octobre 1986, numéro 105) Régis Franc, de son côté, vient de démarrer une nouvelle bande politique, *La Cohabitation*, tandis que Ted Benoit revient en tant que scénariste avec « Max et Laura », une histoire de sept pages dessinée par Pierre Nedjar (prélude à un grand récit publié en chapitres quelques mois plus tard, *L'Homme de nulle part*), où réapparaît un personnage familier : l'ancienne femme de ménage de Ray Banana, Thelma Ritter.

Et c'est ainsi qu'arrive en février 1987, soit neuf ans exactement après le lancement du journal, le numéro 109 d'(À Suivre), première rénovation complète du support, de fond en comble. « Du sang neuf au numéro 109 », annonce (À Suivre) en Une, fort d'un nouveau logotype (en bas de casse et non plus en capitales) et d'une maquette entièrement transformée.

« La revue de bande dessinée *Garo*, un jeune Espagnol recruté par (À Suivre) fait sensation », s'appelle Daniel Torres. La série qu'il développe, *Les Aventures sordides de Roca Vargas*, allie l'action, l'humour et l'élégance à une vitalité graphique exceptionnelle

DANIEL TORRÈS

« Je considérerais (*À Suivre*) comme la meilleure revue de bande dessinée d'Europe »

Illustration de Daniel Torrès

CLIC!



BLAM!



Entre autres, il a travaillé le langage des codes descriptifs de la bande dessinée, mais il est surtout connu pour sa simple capacité à faire rire, à émouvoir, à étonner et à perturber.

À l'époque où vous rejoignez (*À Suivre*), vous en êtes le plus jeune auteur...

Effectivement, puisqu'en 1983, je n'avais que 25 ans et seulement trois années d'expérience dans ce métier. C'était la première fois que je publiais une histoire dans un magazine. Cela dit, deux albums préalablement parus en Espagne en 1980 et 1982 avaient déjà été traduits chez deux éditeurs français.

Quelle a été votre première rencontre avec (*À Suivre*) ?

J'ai découvert (*À Suivre*) par l'entremise du directeur du magazine espagnol *Cairo*, pour lequel je travaillais à l'époque. Les deux revues avaient une ligne éditoriale assez proche. Lors du festival d'Angoulême, Rafa Martínez, qui était mon éditeur ainsi que mon agent, a pris contact avec Jean-Paul Mougin qui, d'emblée, s'est montré très intéressé par mon travail. De retour en Espagne, Martínez m'a aussitôt contacté pour m'apprendre qu'il venait de vendre les droits de traduction de *Roco Vargas* à (*À Suivre*) et que, par conséquent, j'allais pouvoir entamer une carrière en France. Cette nouvelle était pour moi sensationnelle : je considérerais (*À Suivre*) comme la meilleure revue de bande dessinée d'Europe. Y être publié était un réel honneur. Deux éléments essentiels à mes yeux se combinaient : d'une part Casterman symbolisait une ligne éditoriale classique dans l'esprit de *Tintin* – que je lisais lorsque j'étais petit –, et d'autre part, (*À Suivre*), par sa vision très européenne de la bande dessinée, me paraissait synonyme d'avenir. J'ajouterais que le magazine m'a apporté beaucoup de liberté et a eu une influence bénéfique sur ma manière de raconter des histoires. Cette époque représente réellement les plus belles années de ma vie d'auteur.

Les *Aventures sidérales* de *Roco Vargas* sont bourrées de clins d'œil à la tradition franco-belge (Jacobs, Jijé, Hergé) ainsi qu'aux comics américains : McManus, Alex Raymond...

À cette époque, il existait à Barcelone deux « écoles », incarnées principalement par les magazines *El Víbora* et *Cairo*.

À *Cairo*, c'était la ligne claire qui était de rigueur. On peut définir ce style graphique comme une alliance de la ligne claire franco-belge et du savoir-faire méditerranéen. Sur le plan scénaristique, nous présentions un mélange d'aventures, de polar et de science-fiction. C'était une tentative pour élaborer un nouveau style, qui aurait conservé la ligne claire comme référence. La bande dessinée américaine, quant à elle, était très présente dans mes lectures de jeunesse, c'est pourquoi on découvre quelques petits hommages disséminés au fil de mes histoires.

Votre travail sur la série *Opium*, en revanche, est plutôt celui d'un scénariste...

Effectivement, il s'agissait là d'une « expérience » à l'américaine. Profitant des suppléments comics qui étaient insérés dans le magazine, nous avons réalisé six numéros où, à plusieurs, nous nous partagions les différentes tâches de la création. J'assurais pour ma part la conception des histoires. Plus tard, dans un autre registre, j'ai eu envie de faire des histoires courtes qui seraient en rapport avec les livres, l'histoire, l'aventure. J'ai soumis ce projet à Jean-Paul Mougin, qui a beaucoup aimé le fil conducteur de ces récits où l'on voyait le diable raconter des histoires à Dieu. J'ai pris énormément de plaisir à les réaliser, mais contrairement à mes autres séries, celle-ci ne trouve sa justification qu'à travers une publication dans la presse (ces histoires ont néanmoins paru en recueil en français, chez Casterman, sous le titre *Le Huitième jour*, ndr). Je l'ai donc abandonnée puisqu'en Espagne, il n'existe pas aujourd'hui de magazines dont la ligne éditoriale corresponde à ce type de bande dessinée.

Aviez-vous des nouvelles de *Roco Vargas* ?

Le sixième volet de ses aventures est actuellement en préparation. La sortie de l'album est prévue prochainement, y compris une traduction française. Le rythme des aventures de *Roco Vargas* deviendra également plus régulier, puisque je compte désormais publier une histoire par an.

Propos recueillis par Stephan Caluwaerts



Aggrandissement d'une illustration de Varone publiée dans «A Suivre» numéro 07. Dans le cadre d'un dossier de sept pages intitulé «Repérages», une douzaine de dessinateurs à partir de documents photographiques y transfigurent les lieux ordinaires de Paris et de sa banlieue.

ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Janvier 1986

Le 28 explosion de la navette spatiale américaine Challenger 73 secondes après son décollage les 7 membres d'équipage meurent dans l'accident.

Mars 1986

Suite aux élections législatives et régionales première cohabitation à compter de 20 Jacques Chirac Premier ministre.
Naissance d'un nouvel éditeur de bande dessinée les éditions Décourci.
Nuit du 3 au 4 mars passage dans le ciel français de la comète de Haley On ne l'a pas vue depuis 1910 et elle ne repassera plus avant 2061.

Avril 1986

Troisième hors-série d'A Suivre, publiée à l'occasion du Printemps de Bourges «Rythme & Bulles».
Le 26 accident nucléaire de Tchernobyl en Ukraine.

Juin 1986

Le 19 disparition de Coluche dans un accident de la circulation.

Octobre 1986

Lancement de la bande dessinée au format de poche chez J'ai lu (tréfonditions uniquement). Son concurrent Le Livre de Poche l'emporta quelques mois plus tard.
Une part de l'équipe historique de Charlie hebdo lance un nouveau mensuel Zero.

Chez Castorion première publication de Tintin et d'Alph-Art et 24 et dernier album «achève» des aventures de Tintin.

Novembre 1986

Le 7 déclenchement d'un vaste mouvement lycéen et étudiant qui fera plier le gouvernement de Jacques Chirac alors Premier ministre.

Décembre 1986

Le 1er à Paris inauguration du musée d'Orsay entièrement consacré à l'art du XIX^e siècle dans les locaux renovés de l'ancienne gare d'Orsay.

Février 1987

Le 20 disparition de Edgar P. Jacobs.
Le 2 arrestation du dernier quatuor d'Action directe.

Mars 1987

La première bande dessinée à écouter Le jazzman Barney Wilen enregistre la bande originale de Barney et sa note bleue : la bande dessinée de Loustal et Parigaux dont il a en partie inspiré l'histoire.

Juillet 1987

Condamnation à perpétuité de Klaus Barbie pour crimes contre l'humanité. Il mourra en prison quatre ans plus tard, en septembre 1991.



Un gros plan de Jon Le Chien le petit personnage attachant dont Rosinski et Van Hamme ont entrepris de raconter la fantastique épopée dans «A Suivre» à partir d'octobre 1986. Ce sera malheureusement leur unique contribution au journal mais elle demeure mémorable.



Manipulé, abusé, mis en échec... Dans les histoires de Giuseppe Bergman, Milo Manara nous montre l'effacement de l'homme face à la fragilité de ses amours.

Comment avez-vous pris connaissance du projet (A suivre) ?
Didier Platteau et Jean-Paul Mougin ont présenté leur projet à Hugo Pratt en ma présence, lors d'un dîner à Milan. Le Sage, une histoire que j'avais dessinée pour le magazine italien Linus, les intéressait, mais Charlie mensuel venait justement de l'acheter pour la traduire. Ils ont cependant insisté pour que je participe à cette aventure, qui m'a séduit d'emblée : l'idée de publier des récits amples dans un magazine pour lequel la bande dessinée était une forme d'art susceptible d'égaliser la littérature me plaisait beaucoup. Ils parlaient de bande dessinée pour adultes sans pour autant se focaliser sur la dimension érotique. Tardi représentait une sorte de mètre-étalon de ce qu'ils souhaitaient publier : une bande dessinée à la fois exigeante et accessible, sophistiquée et romanesque. À l'opinion favorable que j'avais de Mougin et Platteau s'ajoutait ma sympathie pour Bernard Ciccolini. Ses choix graphiques exprimaient bien, à l'époque, notre haute idée de la bande dessinée.

Aviez-vous des prédispositions érudites pour ne pas avoir participé au premier numéro de la revue ?
Uniquement parce que je souhaitais prendre un peu d'avance avant de commencer à livrer mes planches !

Aviez-vous conscience, en insérant en scène Hugo Pratt dans cette histoire, d'amplifier la dimension mythique de sa personnalité, et d'en faire un Ernest Hemingway de la bande dessinée ?

Oh ! Hugo n'avait pas besoin de moi pour devenir un mythe... Il l'était déjà depuis longtemps, sans doute depuis sa jeunesse. Giuseppe Bergman était évidemment un récit fantasmatique, mais il s'y mêlait aussi beaucoup de choses autobiographiques quant à nos relations amicales et professionnelles. Je dois avouer qu'Hugo n'a pas été convaincu tout de suite par cette initiative. Mais quand il m'eut mieux compris ma démarche, il m'a confié une série d'autres portraits ironiques qui m'ont beaucoup servi pour le dessiner. Finalement, lorsqu'il a constaté qu'il n'apparaissait pas dans le troisième Giuseppe Bergman, il m'a avoué : « Tu sais, j'étais habitué à me voir dans tes bandes dessinées. J'espère que tu ne vas pas me décevoir en m'effaçant de ton univers ! »

En quoi cette histoire différait-elle de vos travaux précédents ?
C'était la première fois que je créais un récit en imaginant qu'il s'intégrerait dans une politique éditoriale qui me séduisait totalement. J'ai vraiment écrit et dessiné cette histoire



Illustration de la revue *À Suivre* par le dessinateur *Alain Boudry*.

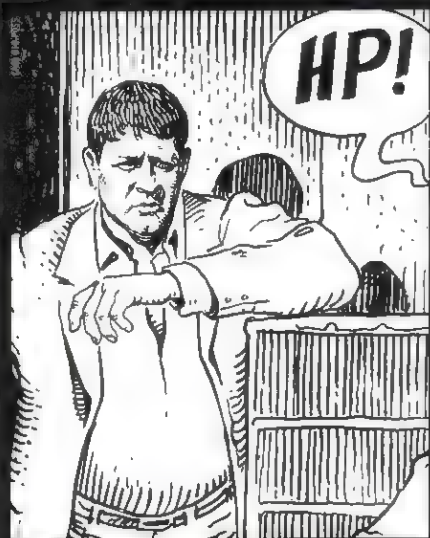


Illustration de la revue *À Suivre* par le dessinateur *Alain Boudry*.

«...cliquement pour (*À Suivre*). Je n'aurais pas pu livrer d'autres ailleurs. J'étais conditionné par le cahier des charges que Platteau et Mougin avaient défini. C'était pour moi une manière d'aborder l'expérimentation. De ce point de vue, (*À Suivre*) me semblait le lieu idéal.

«...Comment Pratt vous a-t-il proposé de travailler avec lui ? À l'époque, il avait beaucoup d'idées en tête, mais il était très fatigué pour pouvoir dessiner toutes ces histoires. Il avait une foule de projets qui n'ont jamais dépassé le stade du conte raconté en fin de repas. Un jour, il m'a enchanté avec une histoire de gladiateur calique qui se bécotait sans la comprendre à la civilisation romaine. Malin, il n'existait pas une ligne de ce scénario. J'ai juste entendu me le raconter.

«...Quel avait publié (*À Suivre*) ? Et non dans (*À Suivre*) ? C'était un désir de Pratt. Il avait beaucoup insisté pour que Casterman lance cette revue au nom de ses héros. Personnellement, j'ai beaucoup parlé avec Mougin, en vain, pour qu'un des héros paraisse dans (*À Suivre*).

«...Comment avez-vous ressenti la fin de (*À Suivre*) ? C'est un grand regret. L'arrêt de la revue a marqué pour moi la fin d'une époque. Je l'ai perçu comme un signal désespéré qui m'alertait sur le fait que le monde avait définitivement changé autour de moi. (*À Suivre*) est né classique, un peu comme Athéna, sortie toute armée du cerveau de Zeus. Ce n'était ni un magazine à la mode, ni un phénomène commercial, ni le produit d'une demande de l'air du temps. Contrairement, par exemple à *Métal hurlant*. Voir une revue comme (*À Suivre*) cesser de paraître en Italie ne m'aurait pas surpris. Mais en France...! Bien sûr, cela ne m'a pas empêché de continuer à travailler. Mais cela a constitué une alerte.

«...Bonne nuit, par Alain Boudry.



PORTRAIT

Olympia

Couleur passion

« Une nouvelle héroïne est née », annonce (À Suivre) à ses lecteurs pour leur présenter Olympia, lors de la publication du premier chapitre de ses aventures. Et c'est vrai qu'elle apparaît d'emblée comme un personnage parfaitement romanesque, cette fraîche et jeune personne dont on aurait si vite fait de s'enticher. Des racines aristocratiques, une origine géographique pour le moins improbable, presque exotique (la Courlande, vous avez bien dit la Courlande ?), un environnement historique chargé – la Mitteleuropa des années 20, chauffée à blanc par les nationalismes et les idéologies – et pour couronner le tout un tempérament amoureux particulièrement réceptif à la nouveauté.

Olympia possède la grâce et l'inspiration des êtres qu'aimante l'Histoire en marche, toujours sur le fil du rasoir entre hasard et nécessité. Leurs choix se font à l'instinct, leur sens de l'événement les trompe rarement. Et si, comme Olympia au terme de cette unique épopée vécue dans les pages d'(À Suivre), ils se voient un jour ou l'autre engloutis par le tumulte des nations, ceux qui les ont croisés en conservent le souvenir ébloui laissé derrière eux par tous les humains d'exception. Sensation émouvante et trompeusement fugace, Olympia abandonne dans son sillage cette saveur-là, récurrente, comme l'empreinte d'une passion ancienne.

Première apparition : (AS) 79, août 1984



cauchemar de Nestor Burma dans 120, rue de la Gare, long récit développé par
sur près de deux cents planches, adapté d'un roman de Léo Malet. Le détectif
qui met le mystère «Q» devient l'un des repères réguliers d'À Suivre)



PORTAIT

Roco Vargas

Comme un coup de tonnerre...

Roco Vargas, ce serait comme un nom de scène. Car – vous en souveniez-vous ? – Roco s'appelle aussi Armando Mistral, le patronyme de plume sous lequel l'ancien astronaute s'est reconverti en écrivain de science-fiction à succès... D'entrée, des masques et des identités multiples, comme pour mieux signifier que par-delà l'apparente limpidité du trait de son créateur, l'espagnol Daniel Torrès, le personnage s'inscrit bien dans cette tradition de complexité et de densité psychologique qu'on affectionne dans les pages d'À Suivre). C'est toute la force et la séduction de cette personnalité « à entrées multiples », évoluant dans un monde parallèle au nôtre, à la fois si proche (le calendrier affiche 1982 au tout début de *Triton*, la première de ses aventures traduites en français...) et tellement différent (... du nom du satellite de la planète Neptune, dernier des mondes du système solaire à être colonisé) Oui, Roco Vargas est bien l'intrépide aventurier qu'on aime admirer, le poing juste et vengeur, solide comme le roc, rapide comme la foudre. Mais simultanément il est aussi – et tout autant – cet esthète idéaliste un rien désabusé, qui se regarde agir sans illusions, dans le souvenir parfois nostalgique d'un grand rêve d'enfant baigné d'étoiles. Tout à la fin de *L'Étoile lointaine*, dernier volet du cycle de ses « aventures siderales », c'est la fusion enfin apaisée des différentes facettes de lui-même que célébrera Roco, un sourire aux lèvres. Voilà bien la marque d'un héros – un vrai.

Première apparition : (AS) 68, septembre 1983

Pour la première fois, une nouvelle formule

Le sang neuf, en l'espèce, ce sont d'abord de nouveaux auteurs et de nouvelles histoires en bande dessinée. Certains sont des « anciens » qui signent leur première contribution à (À Suivre) – comme Edmond Baudoin avec « Trilby », une histoire de huit pages scénarisée par Lob –, ou réapparaissent après une éclipse, telle Chantal Montellier. D'autres sont de « vrais » nouveaux venus, ainsi le romancier Patrick Raynal, qui écrit pour Jacques Ferrandez une histoire baignée de jazz (« Nostalgia in Times Square » au numéro 110), le scénariste Alain Populaire, qui permet à Sokal d'expérimenter une voie réaliste pour lui entièrement nouvelle (*Sanguine*) ou encore Varnauts et Raives, qui inaugurent en août (*Congo 40*) une très durable collaboration avec (À Suivre).

Il y a surtout le très jeune Bertrand Guillou, total inconnu de 20 ans à peine, dont le magazine cherche à faire l'emblème de son rajeunissement. Un *paignard* Léonard, l'histoire qu'il dessine sur un scénario d'Elisabeth D. – petite vedette de la presse branchée d'alors, elle signe à l'époque des reportages dans *Actuel* –, paraîtra en sept chapitres, « premier lot de nouvelles découvertes », comme l'annonce Jean-Paul Mouglin dans un éditorial.

Sur le versant rédactionnel, la volonté rénovatrice se traduit par un beau dossier de 32 pages sur les

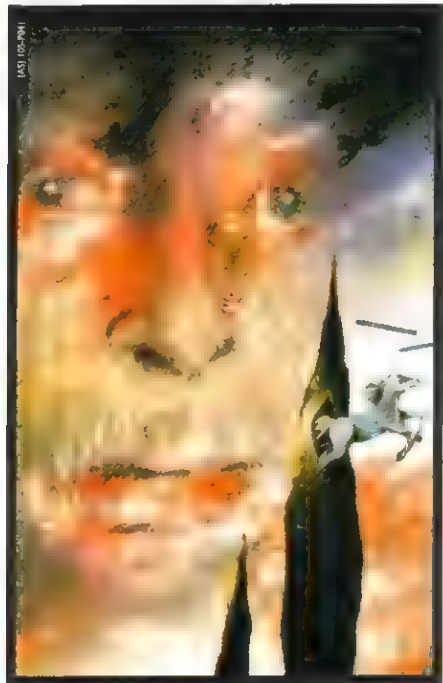
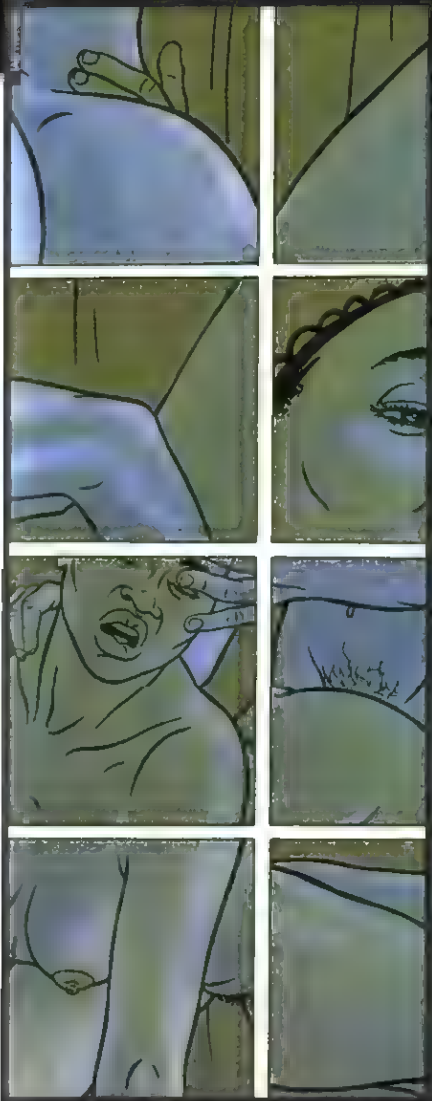
dix ans du Centre Pompidou, que signent collectivement à la fois des journalistes et des auteurs (Jean Teulé, Schuiten et Peeters, Francis Masse, Martin Veyron). Effort méritoire, mais qui ne durera guère – symptôme sans doute d'un journal affaibli. En presse, le besoin d'afficher une nouvelle formule est rarement bon signe, quoi qu'on en dise ; il constitue déjà, en creux, l'indication qu'on n'est plus au mieux de sa forme.

(À Suivre) n'échappe pas à ce diagnostic. À la veille de son dixième anniversaire, le magazine est en train, tout doucement, d'entrer dans sa première période de turbulences.



Plan serré tiré de l'Almanach de Jean-Claude Servais – ici Février, publié en mars 1987. C'est avec cette chronique paysanne reprenant le fil des saisons que le dessinateur poursuit sa collaboration avec (À Suivre) après avoir provisoirement interrompu *Tendre Violette*.

Extrait d'une image issue du premier « reportage dessiné » de Jean Teulé.
Les Messieurs en cravate autour du lit de Salvador Dali, publié en octobre 1986
 dans le numéro 105 d'*(A Suivre)*. Un ton particulièrement original qu' l'insaisissable
 aussitôt au rang d'habitude du magazine.



Les Messieurs et Ruives font irruption dans l'univers d'*(A Suivre)* à partir de l'été 1987
 et Congo 40, une grande histoire africaine pleine de fureur et de passion.
 Suparna croit désormais très régulièrement au sommaire du magazine.

Dans *Le Grand Pouvoir du Chimpé*, un extrait de la rencontre tumultueuse de Jon et
 de Volga la devineresse. Celle-ci ne peut faire de prophétie qu'en état de plaisir
 et doit donc s'unir charnellement à quiconque est venu lui poser une question.



MON PÈRE
ÉTAIT UN QUELCONQUE
MILLIONNAIRE DE LA RIVE DORÉE
DE ZURICH AVEC UN INFARCTUS
ET SOIXANTE ANS DE
FRUSTRATION.



Fragment d'une image de Angosse et Côté, d'Alex et Daniel Varanne, impressionnante adaptation du *Mars de l'écrit* de Suisse First Zorn roman de la direction et du « des m de l'Occident ». Ce sera l'une des dernières contributions significatives des deux frères à (A suivre)

La Une du numéro 117 d'octobre 1987, qui ouvre cette curieuse période de l'histoire d'(*A Suivre*), est emblématique des troubles à venir. En elle-même,

idée de rechercher de nouvelles signatures en ouvrant grand les pages du magazine à d'authentiques nouveaux venus est légitime. Mais le choix qui s'incarne ici – en l'espèce le premier chapitre de *L'Invitation*, un récit signé Nicolas Vial et Michel Guerrin – n'est à l'évidence pas le bon. L'histoire (traditionnellement le point fort de la revue) est peu compréhensible, et ni Vial ni Guerrin, pourtant professionnels accomplis dans leurs spécialités d'origine (l'illustration pour l'un, le journalisme pour l'autre), ne parviendront à négocier efficacement le virage de la fiction et de la narration en bande dessinée. Touche-t-on là aux limites naturelles du procédé d'ouverture du journal sur l'extérieur, ou a-t-on affaire, plus prosaïquement, à une « simple » erreur de casting ?

En tout cas on perçoit assez nettement, à la simple consultation des sommaires du magazine au fil de cette saison 1987-1988, un subtil infléchissement de la direction éditoriale. Les grands récits qui ont fait l'aura et la force du titre sont moins présents (seul Comès, avec *L'Arbre-cœur*, incarne alors cette « tradition »), tandis que les quelques signatures d'apparition récente qui peuplent les pages du journal

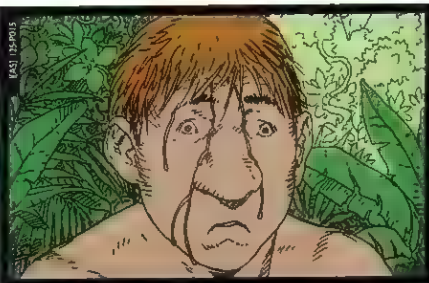
(Silvio Cadelo, Pinel et Raff, Tripp en équipe avec Jean-Luc Cochet, Kafka et Boilet qui font ensemble leur entrée avec des pages humoristiques, ou encore le séduisant Angosse et Colère des frères Varenne) ne suffisent pas à rétablir l'équilibre. Sans doute faut-il y voir aussi un effet de la cannibalisation provoquée par *Corto*, l'autre magazine désormais éditée par la maison, qui « capte » notamment la plupart des auteurs liés au récit d'aventure.

Toujours est-il que lorsque (*A Suivre*) fête officiellement ses dix ans d'existence en février 1988, au numéro 121, ce n'est pas faire injure aux auteurs qui y sont publiés (François Bourgeon avec *Le Chant des Malaterre*, nouveau volet des *Compagnons du crépuscule*, Alain Korkos, les frères Varenne ou encore Wintz et Delangle, qui signent l'apparition d'un nouveau personnage, Hanomag Henschel) que de constater que les rangs sont un peu clairsemés. Certes, le magazine s'est offert un bel anniversaire en forme de reconnaissance publique de toute la profession, avec une grande fête très réussie au Pavillon Baltard de Nogent-sur-Marne. Mais l'équation d'une réelle relance demeure alors non résolue.



Il est apprécié comme illustrateur de presse. Nicolas Vial signe sa première « œuvre » importante dans la bande dessinée avec *L'Invitation*, sur un scénario du journaliste Michel Guerrin. Le récit, centré sur le thème du voyage, n'aura pas à convaincre vraiment.

Trois images extraites de *Colin Maillard* (« Bertille »), de Max Cabanes. Ces souvenirs en forme de chroniques représentent une véritable innovation pour la première fois ou presque, un dessinateur prend la parole à la première personne, pour évoquer sans fard son intimité



Une star rejoint (À Suivre) : Moebius

En avril 1988, on tient un élément de réponse avec l'entrée en scène d'une star du métier. Moebius. (À Suivre) amorce la publication d'une longue histoire, *Les Jardins d'Edena*, première étape d'une collaboration durable et de nombreux albums publiés chez Casterman. C'est en fait un rapprochement éditorial (le rachat par Casterman d'une petite maison d'édition plutôt créative mais en mal de moyens, Aedena, dont Moebius est la valeur vedette) qui a provoqué l'apparition de Moebius dans (À Suivre). C'est une bonne nouvelle pour le magazine, même si le dessinateur d'Arzach et de *Blueberry* ne se rattache pas spécialement à la tradition maison.

D'autres initiatives suivent, pas inintéressantes. Par exemple le premier récit de longue haleine de Golo et Frank, en noir et blanc, *La Variante du dragon*, le « recrutement » des Italiens Vittorio Giardino et Paolo Bacilieri, de l'Espagnol Prado, ou encore le démarrage de *Colin Maillard*, l'œuvre autobiographique de Max Cabanes. Claude Auclair lui-même, auteur « historique » s'il en est, revient avec une nouvelle grande histoire sur un scénario d'Alain Rioulet : *Celui-là*.

C'est aussi à ce moment (à compter du numéro 128 de septembre 1988) que survient un événement interne important pour l'histoire du journal : la désignation d'un nouveau rédacteur en chef, Richard Poisson. Il ne s'agit pas d'un remplacement de Jean-Paul Mougins. Le journaliste fondateur de la revue est toujours bien présent chez Casterman et ne souhaite absolument pas partir – ce que d'ailleurs personne ne lui demande.

En revanche, avec deux revues à gérer – (À Suivre) et *Corto* – Mougins accueille volontiers la perspective de se décharger d'une partie de la tâche sur un subordonné. Il s'est également laissé convaincre qu'un peu de sang neuf à l'intérieur même du magazine ne lui serait sans doute pas dommageable.

Début 1988, (À Suivre) « récupère » Moebius, alors tête de file d'une petite maison d'édition en difficulté, Aedena, que vient de racheter Casterman. Excellente initiative pour le magazine même si Moebius ne s'inscrit pas tout à fait dans la même « famille » narrative.



PORTAIT

Hanomag Henschel Une certaine déveine

« Juste tout seul – se coucher sur le sol, malgré le froid, les dents serrées – attendre que ces maudites heures passent. » Bon, ça n'est pas la brigade du rire, c'est vrai... Mais on voudrait bien vous y voir, aussi, avec ce genre de biographie plutôt chargée (il serait né dans un camion de maraicher, quelque part entre Valence et Rungis), un bandeau sur un œil mort et presque toutes vos illusions transformées en charpie... Lui fait avec, Hanomag. Vaïlle que vaïlle. Au fil de ses petites errances et de ses grandes absences, on le découvre ancien photojournaliste rangé du grand reportage et des fuseaux horaires, autrefois presque intime avec la mort (enfin, celle des autres) jusqu'à ce qu'une balle dans l'œil le ramène à davantage de retenue, dans un grand éclair blanc. Alors, depuis, pratiquement sans autre projet dans l'existence qu'attendre le jour suivant, le voilà tel qu'en lui-même – un peu mal en point, donc, mais pas plus mal équipé qu'un autre non plus... –, à naviguer au jugé en lisière d'histoires de presque rien. Des histoires de dérives. De perdants. De paumés. La grande misère, les catastrophes, ça va, il connaît. Suffisamment en tout cas pour savoir qu'on en a bien assez de la nôtre, de misère, à la maison. Et pour tâcher d'alléger un peu le fardeau. Ou faire semblant. Un peu comme un bandeau sur l'œil pour un borgne, quoi : ça ne guérit pas, ça non ; mais c'est quand même plus habillé.

Première apparition : (AS) 121, février 1988.



Le numéro 13 (À Suivre) débute par vous à partir du numéro 13. Ce chiffre vous a-t-il porté bonheur ?
Absolument. J'ai d'ailleurs considéré cela comme un appel du destin. Toutefois, mon implication réelle dans le magazine lui est antérieure, puisque Silence fut mis en chantier deux ans auparavant, c'est-à-dire peu de temps après l'arrivée de Tardi, Forest, Pratt, Aucclair et les autres.

Quelles sont les circonstances exactes de votre venue ?

« L'Ombre du corbeau » publié dans le journal *Tintin* avait retenu l'attention de Didier Platteau, qui souhaitait la présence d'un auteur belge dans l'équipe.

Son appel a été providentiel, car à cette époque j'étais, comme Hugo Pratt, littéralement fusillé par le courrier des lecteurs de *Tintin*. Didier Platteau a témoigné à mon égard d'une très grande confiance en me proposant de réaliser « toute liberté » une première histoire, dont j'allais pouvoir décider du thème ainsi que du nombre de pages. Une chance inouïe pour un jeune auteur. Je me suis donc mis au travail afin de lui présenter, ainsi qu'à Jean-Paul Mouglin, le synopsis et trois planches de Silence.

Après lecture, les réticences initiales de Mouglin à l'égard de mon travail – il le pensait trop proche de celui de Pratt – sont tombées. Nous sommes allés déjeuner et c'est seulement en fin de repas, après ce qui fut pour moi une attente interminable, que l'accord m'a été signifié. Je pouvais travailler. La liberté inconditionnelle que l'on m'offrait, et la

être courante à l'époque, a été pour moi d'une importance capitale. J'ai vécu tout cela comme une période de révolte.

Avec Silence, vous donnez naissance à un genre nouveau qui fera recette et dont l'élément principal est la campagne...

La campagne n'a jamais été pour moi un simple décor. C'était simplement l'univers que je connaissais le mieux. Certains thèmes comme la superstition en découlent naturellement. D'autres auteurs, comme mon ami Jean-Claude Servalis, ont ensuite suivi cette voie, j'en suis très heureux.

En passant de *Tintin* à *À Suivre*...

vous passez aussi de la couleur au noir et blanc...
Je nourrissais depuis toujours le désir de travailler en noir et blanc car, bien avant Pratt et Muñoz, c'était Milton Caniff, dont, enfant, je dévorais les strips publiés dans le quotidien qui me fascinait. (À Suivre) m'a permis d'assouvir cette envie, avec une liberté d'expression d'autant plus grande lorsque la couleur, pour des raisons commerciales, s'est mise à prendre une place de plus en plus grande dans le magazine. Aucun de ceux qui, comme moi, étaient attachés au noir et blanc, n'a été mis au pied du mur pour y renoncer. Cette liberté n'existait dans aucun autre magazine. C'est aussi la raison pour laquelle je n'ai jamais été tenté de présenter des projets à l'extérieur. (À Suivre) constituait une famille, notre famille.



la perception d'(À Suivre) ?

Je pense qu'il était très heureux d'y participer. À cette époque, il était déjà connu dans plusieurs pays, notamment l'Italie et l'Argentine, mais ce succès n'avait rien à voir avec celui qu'il avait obtenu en France. C'est Jean-Paul Mougny qui est à l'origine des premières histoires de Corto Maltese publiées en français, à l'époque où Hugo travaillait à *Pif*. À la rédaction d'(À Suivre), Pratt a trouvé le soutien qu'il aimait : son univers est agrandi. Le magazine a beaucoup contribué à révéler l'existence d'un auteur et à l'imposer au grand public.

Un souvenir touchant de cette époque ?

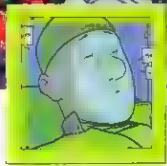
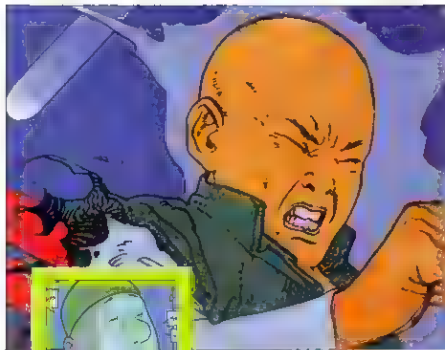
Il y avait dans les locaux de Casterman à Paris un garçon qui était chargé de transbahuter des livres dans les différents étages de l'immeuble. Son rêve était de pouvoir déjeuner avec mon épouse et moi. Nous avons bien évidemment accepté et j'ai réalisé combien ce repas l'avait rendu heureux. Sa démarche m'a profondément touché.

la fin d'(À Suivre) ?

Malheureusement, c'était un peu la chronique d'une mort annoncée, nous nous y attendions depuis longtemps. Bon, nombre de réunions s'étaient tenues à Paris et à Bruxelles afin d'essayer de trouver une solution. Le même lectorat nous suivait depuis le début et n'avait pas mérité

Par conséquent, les ventes n'ont cessé de dégringoler inexorablement, jusqu'au moment où il s'est avéré impossible de poursuivre. Je crois que, comme moi, beaucoup d'auteurs ont ressenti une grande tristesse à la mort d'(À Suivre). Pour nous tous, c'était la fin d'une époque formidable, où nous avions en face de nous de véritables éditeurs, qui s'intéressaient à nous, nous soutenaient, nous aimaient... Avec la disparition du magazine, c'est sans doute une page de l'histoire de la bande dessinée qui a été tournée. Aujourd'hui la principale difficulté est de l'adapter.

Pratt et Mougny ont travaillé ensemble



PROTRAIT

Stel

Chimères, belles chimères

Le retour du refoulé ? À l'origine, flanqué de son comparse Atan, Stel le spationaute (aussi orthographié Stell) naît dans le cadre d'une commande publicitaire passée à Moebius par Citroën. Son rôle et son statut sont ceux d'un pilote, un mécanicien – bref plutôt d'un « techno », en sympathie avec l'univers des machines. Mais ça ne durera pas. Car très vite, au fil d'un récit assez largement composé en état d'improvisation – on pense à l'écriture automatique des surréalistes –, Stel évolue en autre chose, de plus poétique, de plus animal aussi, que l'on dirait façonné à même la trame des songes. Les notes qui accompagnent *Le Monde d'Edena*, cycle narratif dont Stel est l'une des principales icônes, le soulignent : il y a là des « ramifications indéfinies » et une « structure inconsciente (ou semi-consciente) » qui, au-delà du fourmillement apparent des discours et des perspectives (l'analyse, les « dérivés castanédiennes » ou l'instincto-nutrition) apparentent étroitement Stel et son univers à la logique du rêve selon Moebius. Principe masculin révélé sur Edena, « la légendaire planète-paradis, le monde du parfait, caché au centre de l'Univers », Stel apparaît finalement comme un alias onirique, un double chimérique de son créateur. On peut être plus mal accompagné.

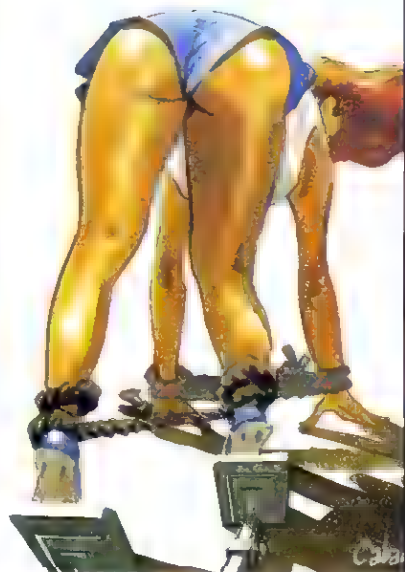
Première apparition . (AS) 123, avril 1988

Une rédaction en chef remaniée

De ce point de vue, l'arrivée de Poisson semble synthétiser toutes les vertus d'un œil vraiment extérieur. Alors jeune trentenaire, le nouveau venu n'est absolument pas du sérail de la bande dessinée. Sa légitimité, il la tient de la presse – notamment l'hebdomadaire VSD, alors installé à un jet de pierre de la rédaction d'(*À Suivre*), dans un ancien hôtel particulier de la rue Cassette, où il a travaillé comme pigiste régulier. Et c'est en affichant un programme journalistique qu'il prend ses nouvelles fonctions de rédacteur en chef (Jean-Paul Riougnen prenant ses distances vis-à-vis de la gestion quotidienne du magazine, avec dorénavant le titre de directeur de la rédaction).

Idee clé : d'une part amener les auteurs à porter davantage leur regard sur l'actualité et d'autre part, accroître le nombre de pages rédactionnelles du magazine. On en a une trace dès le numéro de septembre 1988 éternisant l'arrivée officielle de Poisson, avec une dizaine de pages illustrées par des dessinateurs sur le thème des jeux Olympiques de Séoul, en Corée du Sud, dont l'ouverture est alors imminente. On n'a encore jamais autant parlé de sport dans (*À Suivre*) ! C'est aussi l'occasion de constater que le nouveau venu compte bien amener avec lui à la rédaction non seulement « ses » journalistes (réflexe plutôt répandu dans la presse) mais aussi « ses » auteurs : Didier Georget sera le premier, suivi entre autres par Frédéric Reberna ou Sylvain Victor. Peu d'entre eux travailleront durablement avec le magazine.

Après quelques numéros de « rodage » (notamment une calamiteuse « carte blanche » au peintre Hervé Di Rosa, issu du mouvement de la figuration libre, vraie-fausse bonne idée qui laisse augurer du pire pour la suite), Richard Poisson dégage son grand chantier : une nouvelle formule pour (*À Suivre*).



ET LES FRANÇAIS

Ils seront près de trois cents sportifs tout de tricolore vêtus à se rendre à Séoul. Avec les dirigeants, entraîneurs et officiels, cela fera un demi-millier de Français présents en Corée.

Inscrits dans une vingtaine de sports, les représentants chercheront à dépasser le chiffre de 28 médailles obtenues à Los Angeles. Inutile d'espérer monter sur podium pour les épreuves de basket, football, hand-ball, hockey, base-ball et volley féminin, les autres nations nous ont fait descendre en route lors des sélections olympiques. Pour le reste, l'espoir demeure.

Une des illustrations (signée Cabanes) réalisées pour le dossier consacré aux Jeux Olympiques de Séoul dans *A Suivre* numéro 128. Cette approche très journalistique est une préfiguration de la nouvelle formule rédactionnelle qui naîtra quelques mois plus tard, en février 1989.

ET PENDANT CE TEMPS À

LANDERNEAU...

Janvier 1988

- Inauguration à Angoulême du Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) conçu par l'architecte Roland Castro

Mars 1988

- Le 4, inauguration de la pyramide du Louvre à Paris
- Le 30, disparition d'un symbole de la France politique d'après guerre et de la quatrième république Edgar Faure

Avril 1988

- Le 22, prise d'otages de la grotte d'Ouvéa en Nouvelle-Calédonie. Deux semaines de crise, plus de vingt morts au terme de l'assaut donné par les gendarmes

Mai 1988

- En France, le 8, réélection de François Mitterrand à la présidence de la République

Juin 1988

- Accords de Matignon sur la Nouvelle-Calédonie, en prélude au référendum de novembre qui entérinera le retour de la paix dans l'île

Septembre 1988

- Jeux Olympiques à Séoul, en Corée du Sud
- Bien avant Alain Chabat au cinéma, le fondateur historique du Grand Magas, Jérôme Savary propose au Cirque d'Hiver une adaptation théâtrale d'Astérix, la bande dessinée de Goscinny et Uderzo

Octobre 1988

- Spirou fête son cinquantième anniversaire
- Suite au rachat par les éditions Gallimard des éditions Futuropolis, un centime de la collection de grands classiques de la littérature française mis en images par des auteurs de bande dessinée. Premier volume : *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Illustrations de Tard

Novembre 1988

- Erik Orsenna Prix Goncourt pour *L'Exposition coloniale*
- Le 30, création du revenu minimum d'insertion (RMI)



Cette vignette issue de *Saint Valentin*, histoire courte de 2 pages de Sylvain Victor, publiée en juin 1989 dans le numéro 137 d'*A Suivre*, s'inspire notamment par l'Argentin José Muñoz, ce dessinateur fait partie des signatures apparues avec la nouvelle formule du magazine, quelques mois plus tôt.

JEAN TEULÉ

« Une carte blanche absolue pour travailler »



Images des reportages de Jean Teulé pour le magazine (A Suivre) : la bande dessinée des reportages de Jean Teulé pour le magazine (A Suivre)

Les reportages en bande dessinée sont fortement associés à l'histoire d'(A Suivre), et pourtant ce n'est pas dans ce magazine que vous les avez inaugurés...

C'est vrai. En fait, le tout premier est paru dans *Circus*, le magazine des éditions Glénat, dans le cadre d'un numéro spécial d'été sur les stars. Glénat publiait alors mes albums, et m'avait proposé de participer à ce numéro. J'avais choisi de réaliser un reportage en images à Lépanges-sur-Vologne, dans l'est de la France, où s'était déroulé ce qu'on a appelé « l'affaire Grégory ». Il me semblait que la star française la plus incontestable à ce moment-là était Christine Villemin, « l'héroïne » de ce fait divers. J'ai donc réalisé mon reportage sur place et à mon retour, juste avant d'aller livrer mes planches à *Circus*, j'ai fait un crochet par la rédaction de *Hara-Kiri*, rue des Trois-Portes, où il m'arrivait de faire quelques dessins occasionnellement. Là, Gédé jette un oeil à mon reportage, un peu par hasard, et me dit : « Ces planches, je les garde. Pas question de te laisser le donner à *Circus*, ce travail-là, c'est vraiment pour nous ! »

Comment cela s'est-il réglé ?

De mon côté, je ne voulais évidemment pas trahir l'engagement pris vis-à-vis de *Circus*, alors, sous la pression amicale de Gédé, nous avons transigé : il me laissait livrer ce reportage-ci à *Circus*, comme prévu, mais je m'engageais à lui réserver l'exclusivité des reportages suivants. Et c'est de cette façon que je me suis retrouvé au sommaire de *Zéro*, le nouveau mensuel que lançaient à ce moment-là les Editions du Square. Assez vite, le journal s'est mis à battre de l'aile, notamment sous le poids financier des très nombreux procès qu'on lui faisait, et c'est là que Jean-Paul Mougin, que je connaissais un peu pour l'avoir côtoyé ici et là à Angoulême et ailleurs, m'a proposé de développer le même genre de reportages dessinés dans (A Suivre).

Quelle a été votre réaction ?

J'ai accepté, bien sûr, mais j'étais un peu surpris. À mes yeux, (A Suivre) était un magazine assez classique, et je percevais Casterman avant tout comme l'éditeur de *Tintin*, c'était assez éloigné de mon univers. Cela dit, c'est un bon reflet de la manière dont les choses se sont fréquemment passées pour moi : les éditeurs ou les diffuseurs de mon travail ont souvent commencé par me demander de reproduire chez eux ce que je développais déjà ailleurs pour quelqu'un d'autre. C'est par exemple à la suite de la découverte, un peu par hasard, de mes reportages dans (A Suivre) que Bernard Rapp m'a contacté pour me proposer de décliner la même chose à la télévision pour *L'Assiette anglaise*, l'émission hebdomadaire qu'il animait sur France 2.

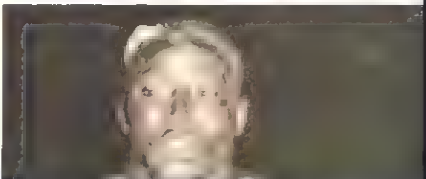
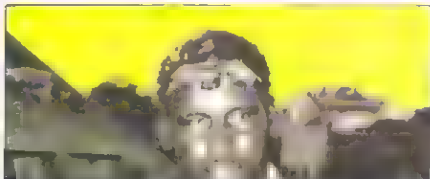
Comment viviez-vous cette collaboration avec (A Suivre) ?

Très bien. J'avais une relation amicale avec Jean-Paul Mougin qui me laissait une carte blanche absolue pour travailler. Je lui annonçais vaguement le thème de chaque nouveau sujet, et ma seule contrainte était de respecter un nombre de pages défini. Il est même arrivé que je réclame un surcroît de surface, parce que le thème le justifiait, et Mougin m'a toujours suivi sans difficulté.

De façon inattendue, cette liberté dont vous jouissiez s'est traduite par l'un des rares procès qu'ait eu à subir un auteur (A Suivre)...

Moi, j'étais habitué aux procès par mon expérience à *Zéro*, mais il est vrai qu'(A Suivre) n'en avait pas l'habitude. Peut-être même que j'ai provoqué le seul procès de toute l'histoire du journal. Je ne reviendrai pas sur les détails de cette affaire ; comme souvent en pareil cas, la plainte

DEUX LUTTEURS TOUT À L'HEURE VONT SE DÉTRUIRE LA GUEULE À MAINS NUES. ILS N'AURONT AUCUNE PROTECTION ET TOUS LES COUPS SERONT PERMIS, MÊME DERRIÈRE LA TÊTE OU BIEN DANS LES COUILLES. PIEDS NUS, SUR UN STADE, ILS VONT S'AFFRONTER. LES LUTTEURS, DERNIERS AUTUMES, EN LES LUNES NOUVELES DE PRÉPARATION MYSTIQUE AUSSI. DES DIZAINES DE SORCIERS, FÉTICHEURS ET MARABOUTS INVOQUERONT POUR EUX LES ESPRITS DES FORÊTS ET LEUR FERONT BOIRE DES MIXTURES. ÉGORGERONT DES ANIMAUX. PEUT-ÊTRE LA VEILLE DES COMBATS, CERTAINS LUTTEURS SE FERONT ÉCRASER LES ARTICULATIONS DES DOIGTS À COUPS DE MARTEAU POUR AVOIR SI MAL AUX MAINS QU'ILS NE SENTIRONT PLUS LES COUPS. LE COMBAT NE DURERA QUE QUELQUES SECONDES. LE PREMIER QUI AURA ROULÉ À TERRE AURA PERDU.



Il y a eu de mon côté un accroissement de la charge de travail. Lorsque je me suis mis à collaborer régulièrement en télé avec l'Assiette anglaise, sur une base hebdomadaire, tout en continuant (À Suivre) par ailleurs, il m'est devenu de plus en plus difficile, de la longue, de concilier les deux activités. Mais surtout, il y a eu l'incroyable impact du Prix spécial qu'on m'a remis au Festival d'Angoulême, en 1989, pour Gens de France, mon premier recueil de reportages chez Casterman. Le jury me l'avait attribué pour « contribution exceptionnelle au renouvellement du genre de la bande dessinée ». Sur le moment, je me suis senti plutôt content, mais très vite ça m'a complètement abattu. C'était comme si m'enterrait, j'avais l'impression d'être mort. Ce prix me semblait être un point final. Quand je suis rentré d'Angoulême, j'accusais tellement le coup que j'ai décidé de tout arrêter. Et effectivement, comme à peu près au même moment on m'offrait la chance d'écrire mon prochain roman dans de bonnes conditions, je n'ai plus jamais repris le crayon. Je n'ai pas non plus remis les pieds à Angoulême.

Les motifs par des raisons essentiellement financières. Sans doute à l'instigation d'avocats qui y voyaient une occasion facile de grappiller un peu d'argent. Toujours est-il que j'ai perdu ce procès – comme j'avais déjà perdu tous mes autres procès précédemment ! – ce qui a coûté à Casterman, à l'époque, quelque chose comme 200 000 francs.

Comment se sent-il que vous avez interrompu cette collaboration réussie – et visiblement satisfaisante de part et d'autre – avec le magazine ?

Il y a eu de mon côté un accroissement de la charge de travail. Lorsque je me suis mis à collaborer régulièrement en télé avec l'Assiette anglaise, sur une base hebdomadaire, tout en continuant (À Suivre) par ailleurs, il m'est devenu de plus en plus difficile, de la longue, de concilier les deux activités. Mais surtout, il y a eu l'incroyable impact du Prix spécial qu'on m'a remis au Festival d'Angoulême, en 1989, pour Gens de France, mon premier recueil de reportages chez Casterman. Le jury me l'avait attribué pour « contribution exceptionnelle au renouvellement du genre de la bande dessinée ». Sur le moment, je me suis senti plutôt content, mais très vite ça m'a complètement abattu. C'était comme si m'enterrait, j'avais l'impression d'être mort. Ce prix me semblait être un point final. Quand je suis rentré d'Angoulême, j'accusais tellement le coup que j'ai décidé de tout arrêter. Et effectivement, comme à peu près au même moment on m'offrait la chance d'écrire mon prochain roman dans de bonnes conditions, je n'ai plus jamais repris le crayon. Je n'ai pas non plus remis les pieds à Angoulême.

Certaines de vos histoires ont-elles pu continuer de paraître dans le magazine ?

Oui, parce qu'elles étaient déjà réalisées. (À Suivre) a continué « d'écouler le stock », si on peut dire. Initialement, j'avais prévu une sorte de trilogie : après Gens de France, je voulais un volume de reportages réalisés à l'étranger, Gens d'ailleurs, et un troisième sans territoire précis, qui se serait appelé Gens de nulle part. J'avais d'ailleurs commencé à le réaliser en partie, notamment avec un reportage sur Jean Vautrin. Gens d'ailleurs a vu le jour en album, mais Gens de nulle part est resté à l'état de projet : il n'en subsiste que quelques histoires éparpillées, publiées dans (À Suivre).

Cette époque vous paraît-elle lointaine, aujourd'hui ?

Oui et non. Oui, parce que du point de vue artistique, je suis passé à tout à fait autre chose. Et non, parce que je conserve une véritable affection pour le monde de la bande dessinée : je n'ai gardé aucun copain de la télé, mais en revanche je continue à fréquenter des dessinateurs, avec un très grand plaisir.



PROTRAIT

Manuel Montano

Comme un poisson sans ailes...

Dans la dégaine comme dans la déveine, quelque chose d'un Bogart approximatif : tant il est vrai que chez les Ibériques, depuis Manuel Vasquez Montalban et son Pepe Carvalho, faire le privé peut parfois s'avérer un exercice un poil déprimant. Bref, quand l'espagnol Miguelanxo Prado dégaine pour la première fois son Manuel Montano dans les pages d'À Suivre, sur un scénario de Fernando Luna, on sait aussitôt tenir l'un de ces personnages tels qu'on aime à les savourer, tellement faillible que c'en est presque un talent. Inutile de préciser qu'en dépit de son humanité (ou peut-être à cause d'elle, allez savoir...), le portrait n'est pas tendre. Sourire en berne et énergie à plat, avec son scooter fatigué et ses méthodes qui ne le sont pas moins, il y aurait finalement comme de la déroute inscrite au génome de cet homme-là. Même pour la médaille de détective méritant, il va falloir drôlement patienter. Alors d'où vient qu'on l'aime quand même, notre Manuel ? L'humour, bien sûr, et puis l'empathie, la compassion, et toute cette sorte de choses. Que celui qui n'a jamais merdé la moindre enquête lui jette à la figure le premier imper mastic.

Première apparition : (AS) 127, août 1988

Le nouveau (À Suivre) est arrivé

Elle débute en février 1989, au numéro 133, avec un sujet phare qui fait pour le moins sensation : un entretien exclusif avec le président de la République, François Mitterrand, sur un thème de haut vol, « La bande dessinée, l'Europe et la Culture ». Rappelons que la dernière élection présidentielle, qui a vu François Mitterrand triomphalement reconduit dans ses fonctions, date de moins d'un an, et qu'il est alors du meilleur ton pour un organe de presse, en ces temps mitterrandolâtres, d'avoir obtenu « son » interview exclusive du président.

Bien vu, donc, même si l'entretien, réalisé avec beaucoup de professionnalisme par le journaliste Jean-Paul Morel, n'apporte guère d'informations qu'on ne connaisse déjà. Le véritable intérêt de l'affaire réside dans les pages qui accompagnent l'interview. Pour l'occasion en effet, quatre auteurs ont été admis à visiter le palais de l'Élysée (François Bourgeon, Vittorio Giardino, François Boucq et le tandem Schuiten / Peeters) et leurs pages, réalisées « à chaud », semblent renouer heureusement avec l'ancienne tradition des pages actualité de *Pilote*.

Au-delà de cette « vitrine » spectaculaire, le lecteur découvre effectivement, avec ce numéro 133, une formule revue de fond en comble. À commencer par un copieux cahier magazine où domine l'actualité culturelle. Là encore, on a misé sur une implication des auteurs de bande dessinée aux côtés des journalistes. Cabanes accompagne la critique Jean-Michel Frodon au cinéma, Jean-Claude Denis rend compte en images d'un concert parisien de Willy Deville, et André Juillard (dont c'est la première apparition dans le magazine) illustre une chronique littéraire de Jean-Paul Morel.

Il y a aussi un grand roman-photo de Violeff, *Sur les rives du fleuve Amour* (seule vraie tentative du magazine dans ce registre, elle restera sans lendemain), une rubrique un peu fourre-tout (« Mondo Dingo »), un espace « Premiers strips » réservé aux auteurs débutants (on y trouve notamment la signature de Christophe Chabouté, apparemment le seul de ces « espoirs » à être ultérieurement « passé professionnel ») et une double page « européenne » où des dessinateurs des pays voisins commentent en images l'actualité française. Geluck et Kamagurka sont là pour la Belgique, Altan pour l'Italie, Poussin et Ab'Aigre pour la Suisse — Il y aura même brièvement Phil Elliott pour la Grande-Bretagne.

A SUIVRE)

ANS CE NUMERO

François BOURGEON 5
LE DERNIER CHANT DES MALATERRE

Castel Montroy
Chapitre 2 : Carmine

Jean TEULÉ 18
Les spirales de Vautrin

O'GROJ 22
Un peu d'Art Tatum

INFOS 29

BÉJA-NATAEL 31
Les griffes du hasard
Chapitre 7 : La malédiction

EXPOS 46
L'EVENEMENT :
Di Marco, dessinateur de l'ombre

REBENA-CHAUFOUR 50
L'amertume du chocolat : Sylvaine

MUSIQUE 60
Chantal MONTELLIER 63

La fosse aux serpents
Chapitre 3 : La meute

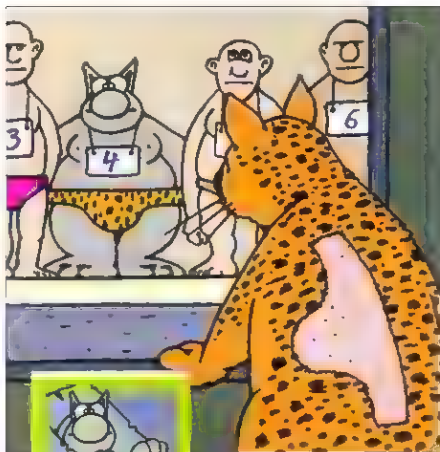
GELUCK 77
Bientôt nous rirons beaucoup
mais en attendant rions un peu

BACILIERI 80
Barokko : Autoroute A22

LIVRES 95

(AS) COMICS N°10

KORKOS



PORTRAIT

Le Chat
Restons serins

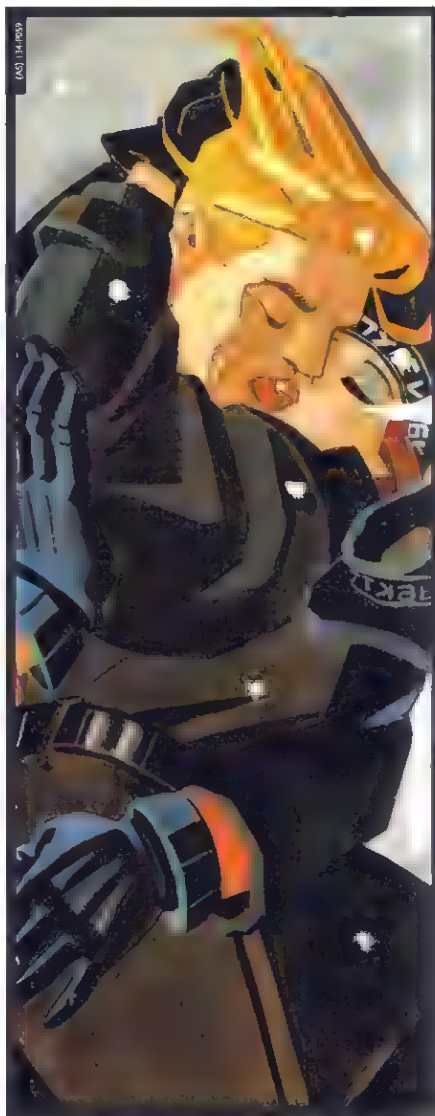
Seraient-ce ses origines bruxelloises qui font du Chat l'un des rares personnages de bande dessinée à pouvoir ainsi susciter l'unanimité ? C'est qu'il y a de l'Européen chez ce félin-là. Un zeste d'esprit français, pour son côté sentencieux et donneur de leçons, un vernis *british* pour le goût du nonsense et le sens de l'absurde, peut-être bien un poil de latinité aussi, pour l'attrait de la farce et la faculté de ne pas se prendre au sérieux. Et puis la fibre de la « belgitude », assurément, pour ce vieux fonds surréaliste qu'on sent poindre un peu partout, là, dans les cases et les entre-deux. Étonnez-vous, après ça, que l'animal se soit taillé partout un tel succès ! Il faut dire aussi qu'à l'affection ancienne de son créateur, Philippe Geluck, pour le dessin de presse, il emprunte des atouts décisifs : la vivacité, la concision, le sens de la formule. Bref, un vrai tempérament. Pour un peu, on ne jurerait plus que par lui. Enfin bon, c'est juste une idée en passant, qui ne risque certainement pas d'arriver en vrai. Manquerait plus que Chat.

Première apparition : (AS) 92, septembre 1985



Qui a dit
états doivent
universelles, et

Plan rapproché d'une illustration de Jean-Claude Gotting, en couverture de la nouvelle rubrique « Événements » d'« A Suivre » numéro 134 de mars 1989 tirée « A l'Est, quoi de nouveau... ? » La grille entre Gotting et « A Suivre » ne prendra pas en dépit de convergences évidentes



Dans le même dossier de mars 1989 consacré à l'URSS et aux rapports de Gorbatchev avec le KGB, Silvio Cadeo signe l'illustration d'un sujet de deux pages intitulé « Jean-Paul et Coca-Cola à Moscou ». A l'époque la « modernisation » en Russie est encore un sujet d'étonnement.

actualités

CATHERINA CATSAROS / ALAIN DUGRAND
NICOLAS FINET / HUGO LACROIX / JOËLLE WINTREBERT

MUÑOZ - ROBERTO ARLT / BRECCIA -
ORO GUIMARAES ROSA :

Agonie de Haffner,
ruffian mélancolique -
Antiperiplexa - Ed. Lectures
Media - 56 P - 70 F
Distribution Anthracite,
10 rue du Roi
de Sicile, 75004
Paris. Tirage
limité à 3 000
exemplaires).

Vue panoramique sur l'enfer

Muñoz, sans Sampayo. Pour une courte trahison - qui d'ailleurs n'en est pas une - le temps se mettre en images une nouvelle de Roberto Arlt, un Argentin qui voit pas la vie en rose. Arlt visité par Muñoz: la quintessence du noir.

Pour adapter un récit en bande dessinée, quelques ingrédients de base sont indispensables : de l'action, pour le suspense et le rythme ; des paysages, pour servir de décor ; fin, une histoire, si possible inédite d'un début et d'une fin. Idéal étant de disposer d'un héros séduisant ou intrépide et le lecteur suivra d'un seul souffle, l'œil écarquillé, en proie aux savoureux plaisirs de l'identification.

Evidemment, si le récit est adapté par José Muñoz, on peut penser que le héros - s'il y en a

un - sera une nouvelle dans le genre qui est le sien, la BD, il s'est laissé envoûter par un récit en rapport avec sa sensibilité habituelle : une histoire de proxénète qui vient de ramasser la balle qui, sur l'heure, va l'envoyer au ciel, et sans espoir de retour. Voilà pour le héros. Pour le décor, une salle d'hôpital. Pour l'action ? Rien. Rien d'autre qu'une agonie.

L'exercice était difficile. Jugez plutôt. Allez transposer en BD un texte traversé par quatre phrases de dialogue et des notations du style "Il est

rain de prédilection, sur cette frange délicate, mouvante, où la représentation traditionnelle peut glisser vers l'abstraction. Il n'a pas terminé sa lecture que les phrases tournoient dans sa tête, découpées en noir et blanc. "La pénombre projetée des cônes obscurs dans sa chair", voilà des mots qu'il lui déjà comme un dessin.

L'agonie du ruffian mélancolique est une nouvelle bien noire de Roberto Arlt, l'écrivain argentin de la cruauté, de la violence, mort en 1942. Haffner, "héros" de l'histoire (un des *Sept fous*, chef-d'œuvre de l'auteur), est un maquereau de l'Argentine des années 30, seul, au moment de mourir, face au policier qui fera tout pour lui arracher un ultime aveu. Sampayo, en quelques lignes d'introduction, situe exactement le moment du récit "raconté" par Muñoz : un instant "qui n'a ni temps ni espace", "celui des souvenirs, de la culpabilité et des regrets". Et tout est

rent que la douleur, la tristesse, les cris stridents, et les cassés de mémoire haine. La chronologie plus, le temps et l'espace sont fondus. Et Muñoz, l'affaire. Du texte, il prend les moments les plus significatifs pour les pousser jusqu'au retranchement de l'émotion. Le tout est d'encre, vue panoramique de l'enfer. A lire la nouvelle dans la foulée, la bande dessinée, on ne peut qu'être par la parenté des auteurs : parenté d'émotion, d'atmosphère. Le noir, où se conjuguent la solitude, la tristesse, est autant à l'œuvre que chez Muñoz, chaque page touche personnellement.

Pour que l'album explore le cauchemar Haffner de Roberto Arlt, bien noir de bout en bout, s'y offre le même voyage, mais avec



pourquoi avez-vous choisi de créer la série Tonton dans les pages d'À Suivre au moment même où vous commencez à devenir l'un des piliers de la bande mensuelle de Pilote ?

Je voulais aller voir ailleurs. À cette époque, je commençais à réaliser des « reportages dessinés » et des pastels dans Pilote. Alors, par défi, j'ai décidé de publier ailleurs ce que j'aurais pu faire paraître chez eux... Pour être honnête, ce n'est pas tout à fait exact : il faut dire aussi je ne suis pas certain que Georges Dargaud aurait apprécié d'éditer une série de gags mettant en scène Marcel Dassault !

Commentes pour ce personnage ?

Dassault était alors l'homme le plus riche de France. Il publiait chaque semaine dans son magazine, *Jours de France*, une chronique intitulée « Le Café du commerce ». Je trouvais ça formidable ! C'était un vrai personnage de bande dessinée, une sorte de Louis de Funès. Je suis certain que je me serais parfaitement entendu avec lui... L'idée de dessiner un rat malin et rigolard m'amusait énormément et ça a marché tout de suite très fort auprès des lecteurs. C'était de l'humour de potache. Malheureusement, j'ai appris par la suite que ça lui faisait beaucoup de peine. Pourtant, j'avais une réelle affection pour Dassault, j'ai toujours pensé que c'était un type formidable.

Comment, vous avez... la mort de Dassault...

Oui, il n'était pas possible pour moi de continuer. J'ai décidé la série en créant Tonton, princesse de Neuilly. Par certains aspects, cela annonçait la charge du cinéaste Étienne Chatiliez contre la bourgeoisie. C'était une forme d'humour très proche de Tonton Marcel, mais Casterman n'a pas exploité cette série lorsqu'elle a paru en album. Après tout, c'est peut-être de ma faute. J'ai toujours fait de la bande dessinée par-dessus le coude...

Comment ça ?

Disons que je suis un auteur de bande dessinée frivole. J'ai jamais pris ça au sérieux. C'était mon défaut.

La rédaction d'À Suivre vous a... par rapport à cette « frivolité » ?

Oh ! Mollement... Jean-Paul Mougin me recevait dans son bureau tout sombre, dans cette bâtisse toute sombre de la rue Bonaparte. Il disait : « Alors, ça va ? Qu'est-ce que tu m'as fait comme conneries ce mois-ci ? À part ça, ça va. Tu veux aller déjeuner ? » Parfois, bien sûr, il me demandait de m'appliquer davantage. Mais je me contentais de lui répondre que je n'y arriverais pas et on en restait là. À côté de mes petites histoires, À Suivre publiait les grands penseurs de la ligne claire, de la ligne obscure, de la ligne

COMMENT?
MOI!?
DÉMISSIONNER?
JA-MAIS!!!

Surant, certaines de vos histoires, je pense plus particulièrement au *Café de la plage* qui avait paru dans *Matin de Paris* à partir de 1977, témoignait d'une volonté de recherche formelle, de mise en question des conventions de la bande dessinée... Les trouvailles sont des conséquences directes de ma désinvolture vis-à-vis de la bande dessinée. Quand je commençais une page, je me demandais toujours comment j'allais lui tordre le cou. Tout au moins dans mes approches plus littéraires, car il n'y a pas de recherches de ce genre chez Tonton Marcel. Si j'avais créé les *Aventures de Titi* et *Zouzoupe*, je serais devenu un véritable auteur de bande dessinée. Mais, au lieu de ça, il a fallu que je m'efforçasse de dessiner ces histoires un peu branlées.

Disons que ça permettrait aux albums de bénéficier d'une photogravure des planches déjà rentabilisée, puisque les films avaient été employés au préalable pour permettre l'impression du journal... Je plaisante, bien sûr ! On peut tout de même se demander ce qui motivait l'éditeur pour publier des albums si différents dans un même support de presse.

(continued)

En décembre 1987 Silvio Cadello fait la couverture du numéro 119 avec *Enve de chien*. Au fil du temps, la collaboration entre le dessinateur italien et le magazine ne prendra malheureusement pas l'ampleur que pouvaient laisser augurer ses premiers pas dans *A Suivre*.



Première livraison du supplément d'(*A Suivre*) au format comics proposé dans la nouvelle formule lancée au numéro 33 de février 1989.

Un scénario du célèbre Stan Lee mis en images par Moebius et un héros mythique le *Silver Surfer* : le casting est d'emblée très relevé.



Un fragment d'image issu d'une histoire de 4 pages de Givès et Didier Gonard «Le Ruban bleu» publiée en décembre 1988 dans le numéro 131 d'(*A Suivre*).

Leur signature apparaîtra à plusieurs reprises au sommaire du journal, mais ne parviendra pas à s'y enraciner durablement.

En vedette américaine : le supplément comics

Du coup, l'espace traditionnellement réservé par le magazine aux grands récits en bande dessinée paraît vraiment réduit à la portion congrue. Si l'on excepte quelques histoires courtes (un épisode de « Manuel Montano », un récit de Baudoin et Lob et quatre pages de Reberna), il n'y a que deux récits de grande ampleur au sommaire de ce numéro 133 *Bouche du diable*, nouvelle épopée signée Boucq et Charyn, et la nouvelle aventure de Canardo par Sokal, *La Cadillac blanche*.

Mais cela dissimule néanmoins une arme secrète : le comics, autre vraie nouveauté de cette formule renouée. En cette fin de décennie 80, en effet, sous l'impulsion de quelques auteurs de nouvelle génération (Frank Miller, Alan Moore), la France commence à s'intéresser aux comics et au versant anglo-saxon de la bande dessinée. (À Suivre) prend donc acte de cette évolution et crée avec sa nouvelle formule une bande dessinée à suivre et détachable au format comics, directement agrafée en Une du magazine. L'auteur qui ouvre le bal de ce supplément est à la fois une recrue récemment arrivée et un symbole de cette passerelle jetée vers le Nouveau Monde : Moebius, avec une brillante interprétation du mytique *Surfer d'argent* de Stan Lee.

Tout pour plaire, donc, cette nouvelle formule ? En théorie, oui. L'entreprise est légitime, nécessaire même, et ses prémisses ne sont pas inintéressantes. Assez vite, pourtant, elle révélera ses limites. Du côté des dessinateurs, d'abord : si quelques-uns abordent visiblement sans complexe une nouvelle manière de travailler (Boucq, Jean-Claude Denis, F'Murrr, Golo par exemple), appuyée sur l'actualité, beaucoup d'autres ne sont visiblement pas prêts à délaisser leur travail d'auteur, même provisoirement, pour se déguiser en journalistes.

Et puis, il y a les errements de la nouvelle rédaction en chef. Les sujets choisis pour servir d'ossature au grand dossier « magazine » de chaque numéro ne sont pas toujours judicieux, c'est le moins qu'on puisse dire (Gorbatchev et le KGB, la pyramide du Grand Louvre, l'émergence en France d'un parti Vert), et la nouvelle formule « flotte ». De nouvelles rubriques apparaissent, puis disparaissent en quelques mois sans plus d'explication (« Bistrot », « Théâtre » bientôt rebaptisé « Scène » avant d'être escamoté), l'effet « ramasse-tout » se fait flagrant pour certaines pages.

ET PENDANT CE TEMPS A

LANDERNEAU...

Janvier 1989

- Le 7 décès de l'empereur du Japon Hiro-Hito, intronisation de son successeur Akihito le lendemain.

Mars 1989

- Guerre des festivals dans le monde de la bande dessinée avec le lancement du Salon européen de la bande dessinée de Grenoble
- Exposition « Hergé dessinateur » à l'Hôtel de Sens à Paris. Pour la première fois, des originaux de Hergé sont présentés au public français
- Le 24, le pétrolier Exxon Valdez s'échoue en Alaska, ses 40 000 tonnes de brut polluent plus de 1 700 kilomètres de côtes.

Avril 1989

- Le 16, en Chine, début sur la place Tian-An-Men de ce qu'on appellera le « Printemps de Pékin », et qui prendra fin dans le sang début juin.

Juillet 1989

- A Paris, ouverture de l'Opéra-Bastille
- Le 10, décès de Jean-Michel Charlier scénariste de *Blueberry*, *Buck Danny*, *Tintin* et *L'Épaveur* et tant d'autres
- Le 14, célébration du Bicentenaire de la Révolution française. Défilé géant sur les Champs-Élysées, orchestré par l'artiste Jean-Paul Goude

Septembre 1989

- Le 4, disparition du romancier Georges Simenon

Octobre 1989

- Inauguration à Bruxelles du Centre belge de la bande dessinée, dans des locaux historiques conçus par l'architecte Victor Horta

Novembre 1989

- Ouverture du Mur de Berlin
- Après avoir fêté son trentième anniversaire, *Pilote* publie son ultime numéro

Décembre 1989

- « Révolution de velours » en Tchécoslovaquie. Elle mettra fin au régime pro-soviétique et portera à la présidence de la nouvelle république un opposant de toujours, le dramaturge Václav Havel
- Le 25, en Roumanie, exécution des époux Ceaucescu au terme d'un procès sommaire devant un tribunal militaire
- Intervention militaire américaine au Panama

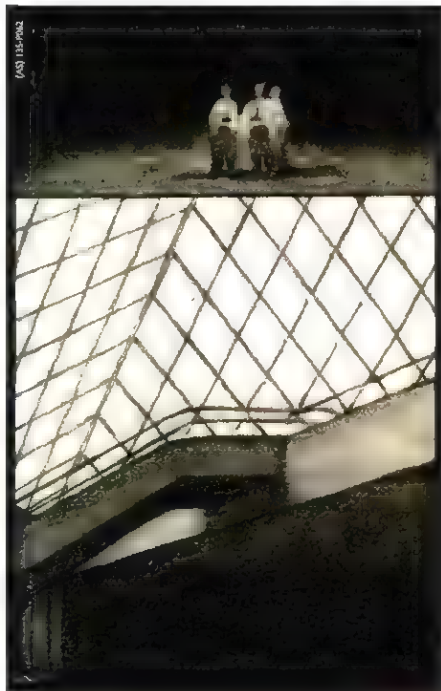
CINEMA 1989

- *Bunker Palace Hotel* premier film d'Enli Bial, avec Jean-Louis Trintignant, Carole Bouquet, Maria Schneider, Jean-Pierre Léaud.



Dans (À Suivre) 129, un portrait de Louis Ferdinand Céline en illustration d'un article sur Tardi. Les éditions Futuropoies viennent alors d'être reprises par Gallimard et s'approprient à publier le « grand œuvre » de Tardi *Voyage au bout de la nuit* illustré de 500 dessins

Dans le numéro 135 d'avril 1989, sous la signature de Miles Hyman, un fragment d'image mettant en scène la pyramide du Louvre dans le cadre d'un dossier rédactionnel sur les pyramides. Le bâtiment, alors relativement récent dans le paysage parisien, suscite encore la polémique.



Un extrait de la planche d'ouverture du récit de six pages « Les Égarés » que réalise Miles Hyman pour le « spécial pyramides » du numéro 135 d'« A Suivre ». Ce début prometteur restera malheureusement l'unique histoire réalisée par le dessinateur américain pour le magazine.

Coup de balai

Bref, il devient vite manifeste qu'« A Suivre » ne sera décidément jamais un vrai journal d'actualité, si tant est qu'il l'ait jamais été, et que les pages ne sont plus « tenues ». Jean-Paul Mouglin prend acte de la situation et en tire les conséquences : seize mois après son entrée en fonction, Richard Poisson est remercié. À compter du numéro 144 de janvier 1990, Mouglin reprend la barre seul, en direct. Il n'y aura plus dès lors, jusqu'à la disparition du magazine, de nouvelles tentatives pour déléguer en d'autres mains une partie du pouvoir éditorial.

Raté d'un point de vue journalistique, le bilan de la courte période Poisson n'est pas entièrement nul. On peut lui reconnaître d'avoir ouvert la porte d'« A Suivre » — même si elle s'est parfois refermée après son départ... — à des auteurs de qualité (disons de Miles Hyman à Muzo, pour balayer un spectre très large) ainsi qu'à quelques plumes qui resteront dès lors des fidèles du magazine, comme Jean-Paul Morel. Il est également l'instigateur de quelques rubriques dont le principe, sinon le traitement, sera durablement préservé — notamment confier aux dessinateurs le soin d'illustrer leurs coups de cœurs musicaux (« Musiques à suivre ») ou cinématographiques.

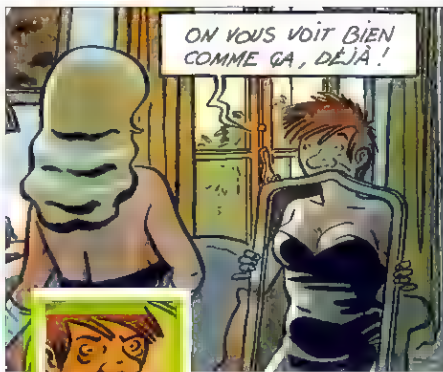
Quant au bilan de la période pour la production bande dessinée au sein du magazine, il est mitigé. Certes des noms apparaissent (le tandem Béja / Natael, O'Groj, Wintz et Delangle, Etienne Schreder), d'autres s'enracinent (Bacileri, Torrès, Anne Baltus) ou font un come-back (Chantal Montellier). Mais d'où vient alors qu'on ne sente pas réellement la machine « A Suivre » redémarrer ?

La seule innovation véritable, finalement, restera le lancement de ce format comics jusqu'alors inédit dans l'univers du journal, qui a permis de tester des idées, souvent avec bonheur : Moebius et son *Surfer* bien sûr, mais aussi Tardi dans un registre graphique un peu inhérent à son style crayonné, tout à l'énergie (*Une Gueule de bois en plomb*), ou encore le superbe *Opium* de Daniel Torrès.

Hélas, le prolongement commercial de ces comics, sous la forme d'albums au même format vendus en librairie, sera un échec — et la formule des fascicules agrafés au journal, coûteuse, bientôt abandonnée. Le dernier des « laboratoires » qu'ait imaginé « A Suivre » pour tâcher de renouveler son approche de la bande dessinée est déjà condamné. Le commencement de la fin.



• La vignette tirée du premier grand récit de Beja et Nazeï pour « A Suivre »
 • Griffes du hasard lancée en mai 1989 au numéro 36. Leur collaboration sera régulière au fil des années, jusqu'à la disparition du magazine



PROTRAIT

Luc Leroi

Un air de faux jumeau...

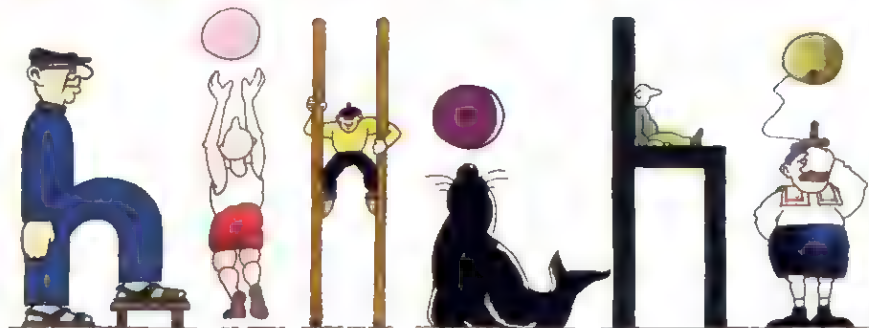
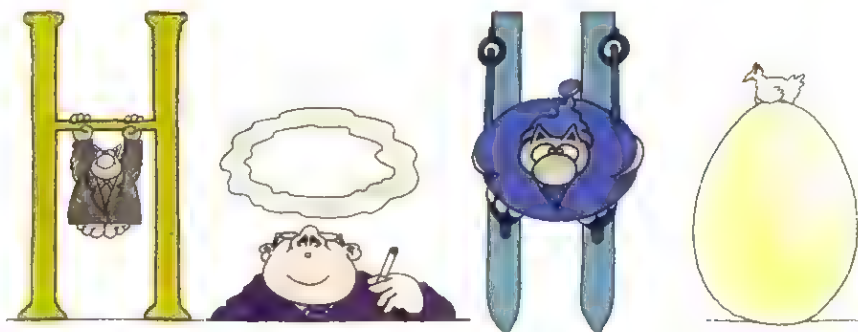
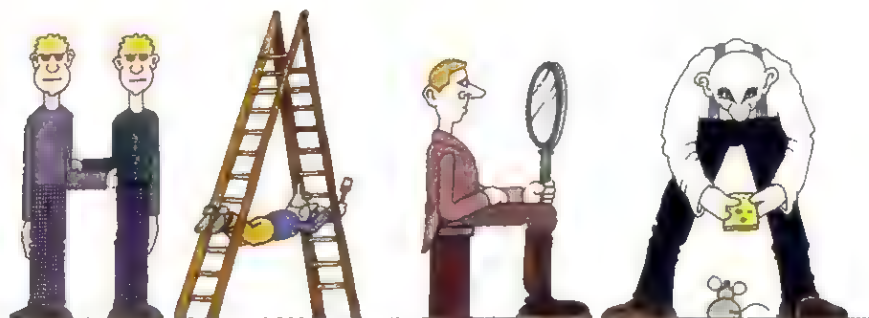
« Luc Denis et Jean-Claude Leroi, les décalés de la BD », annonçait en titre un article de deux pages de Claudine Legardiner, en accompagnement du chapitre inaugural de la première aventure au long cours du petit rouquin touchant, *Le Nan jaune*, publié dans (A Suivre) 87, en avril 1985. Un raccourci pertinent. Car c'est vrai que bien avant la partition de l'autofiction si prisée ces temps-ci, Luc Leroi et son créateur ont su nous jouer à leur manière, avec quelques autres pionniers (Cabanes et son Maxou, Chauzy et son alter ego de papier), une petite musique personnelle marquée au coin du quotidien, et piochée, à l'évidence, dans un authentique vécu. Au fil de récits réalistes où il est abondamment question de relations affectives (la vraie vie, quoi!), Luc Leroi sera donc avec constance, sous le regard distancié et souvent affectueux de Jean-Claude Denis, ce jeune homme gentiment à côté de ses pompes, éternellement sanglé dans un costume blanc presque aussi impossible que l'ineffable look de son copain Gilbert. Dieu sait que les terribles années 80 nous l'auront malmené, notre Luc. Mais il leur a survécu - en tout cas dans notre affection. Et Dieu sait aussi qu'ils ne sont pas nombreux, de cette époque-là, à pouvoir en dire autant.

Première apparition : (AS) 26, mars 1980.



Une des nombreuses images muettes de *Arbre-cœur* de Didier Comès qu'*À Suivre* commence à publier dans son numéro de novembre 1987. La nature occupe dans ce récit une place singulière et le dessinateur pour en restituer l'âme tend de plus en plus vers l'épure.





Cent quarante-cinquième numéro d'(*À Suivre*). Pour le magazine, c'est le « numéro de rentrée » de cette année 1990 qui commence. À Angoulême, le traditionnel Salon s'apprête à ouvrir ses portes, avec une pharaonique exposition Schuiten-Peeters consacré aux *Cités obscures*, « Le Musée des ombres ». Pour l'occasion – manière sans doute de tourner définitivement la page plutôt désastreuse de la période Richard Poisson –, Jean-Paul Mouglin signe en page sommaire un court éditorial : « (...) Un démarrage 1990 grand style, sur les chapeaux de roues, en pôle position ! (...) », annonce-t-il.

Et de fait, la programmation de ce numéro semble annoncer un regain d'énergie. Moebius et son *Monde d'Edéna* y sont en vedette, mais il y a aussi des valeurs sûres – Boucq, Geluck, le tandem néo-classique Warnauts-Raives en gage d'ouverture à de nouvelles sensibilités, de jeunes auteurs (Rebena, le talentueux Sylvain Victor), sans oublier un classique d'(*À Suivre*), F'Murrr, avec *Le Pauvre Chevalier* décliné au format *comics*. Bref, un contenu en forme d'apaisement, comme un redémarrage progressif.

Il y a pour la famille (*À Suivre*) deux nouvelles contrastées en ce début d'année. La mauvaise est la disparition de Claude Auclair, dont tous ses amis de la bande dessinée (Tardi, Mézières, Riondet, Moebius, parmi beaucoup d'autres) saluent la mémoire. La bonne est l'attribution du Grand Prix de la Ville d'Angoulême à Max Cabanes Plaisir de voir consacré, une fois de plus, un auteur « maison ».

Tandis que la rédaction du magazine quitte ses locaux « historiques » de la rue Madame à Paris, pour rejoindre les autres services de Casterman installés tout près de là dans le même arrondissement, ses Bonaparte, (*À Suivre*) adopte pour plusieurs mois cette montée en puissance graduée, plus conforme sans doute à ses habitudes - manière aussi de rompre avec les turbulences récentes.

À tel point d'ailleurs que Pratt lui-même, qui s'était fait si rare ces dernières années, revient au sommaire d'(*À Suivre*) avec *Cato Zoulou*, sous la forme d'un cahier écarté au centre du magazine. Il faut dire aussi que Casterman a (enfin) jeté l'éponge sur l'aventure *Corto* – ceci explique peut-être cela.

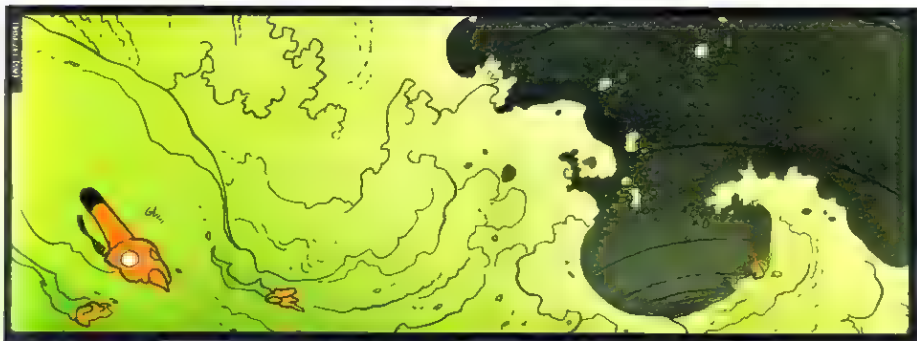
La renaissance de Jim Cutlass

Des nouveautés sont apparues, aussi. Sur le plan rédactionnel, une nouvelle rubrique de deux pages consacrée à l'actualité des expositions s'est solidement installée, sur le même « modèle » que la chronique des passions musicales des dessinateurs d'(*À Suivre*). D'abord animée par Claudine Legardinier et le journaliste Jérôme Saglio, elle sera plus tard reprise avec talent par Hervé Legros. On peut se dire aussi que c'est une manière pour Jean-Paul Mouglin, ancien chroniqueur de la vie des arts, de renouer par personne interposée avec sa spécialité d'origine.

Quant aux pages bande dessinée du magazine, elles accueillent aussi de nouveaux noms. Ceux de Sevrin et Dellisse, par exemple, avec un grand récit intitulé *La Carte de l'Afrique*, ou encore celui de Christian Rossi, qui fait son entrée au sommaire avec *L'Homme de la Nouvelle-Orléans*, première aventure d'un certain Jim Cutlass... Curieuse entrée en matière, d'ailleurs, car il s'agit en fait d'une résurrection. Le personnage de Jim Cutlass a été inventé bien longtemps auparavant dans les pages de *Pilote* par le tandem Giraud-Charlier, puis poursuivi plus tard dans *Métal hurlant* avant d'entrer à nouveau en sommeil. Il aura fallu l'arrivée de Giraud / Moebius à (*À Suivre*), avec Rossi et Charlier dans son sillage, pour que soit « réactivé » une fois de plus ce héros décidément increvable.

Au numéro 151 (août 1990), (*À Suivre*) accueille pour la première fois Lefred-Thouron. Deux pages façon dessin de presse, avec un titre en forme d'autodérision qui donne bien le ton de cette chronique désormais régulière : « Lefred-Thouron mange à sa faim ». Dans le même numéro, le scénariste Alain Riondet fait équipe avec un nouveau dessinateur, Stéphane Dubois, pour une histoire de marin, « Renè », appelée à devenir la première pierre d'un univers fort attachant, *Mérite maritime*.

Regardons-le de plus près, d'ailleurs, ce numéro 151. Au sommaire, outre Jim Cutlass déjà cité, Muñoz et Sampayo rendent hommage à Billie Holliday, l'écrivain Jérôme Charyn travaille désormais avec Loustal (*Les Frères Adamov*), et Moebius reprend la technique des images muettes à la manière d'*Arzach* pour « La Planète Encore », beau et lent récit écarté sous la forme d'un supplément d'une vingtaine de pages au centre du journal. Du western, de l'humour, de la science-fiction, de l'aventure, du noir et blanc



990. Moebius s'est installé pour de bon dans les pages d'À Suivre. C-dessus une vignette extraite de La Deesse un récit qui s'inscrit dans le cycle Le Monde d'Eden

AUCLAIR A PRIS LE LARGE

Claude Auclair est mort le 20 janvier 1990. Il avait 46 ans. Il avait été de toutes les aventures de (À suivre) depuis le premier numéro. Nous avons perdu un ami.

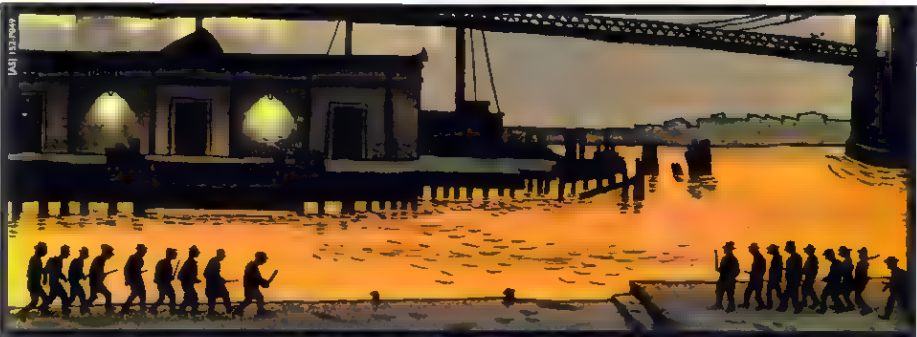
"Je dis que nous nous devons d'être la mémoire de ce qui firent qu'un jour nous décidâmes de marcher la tête haute sans honte de nos origines." **CLAUDE AUCLAIR 1946-1990**

SIMON DU FLEUVE

Simon du fleuve est un personnage de fiction qui apparaît dans les pages d'À Suivre. Il est décrit comme un homme à la tête haute, sans honte de ses origines. Il est le héros d'une série de récits qui s'inscrivent dans le cycle Le Monde d'Eden.

LE SANG DU FLAMBOYANT

extrait de l'une des doubles pages consacrées par (À Suivre) à la disparition du dessinateur Claude Auclair peu de temps après son décès dans le numéro de mars 1990



un des épisodes d'une guerre de gangs sur les bords de l'East River à New York, racontée par Loustal et l'écrivain Jérôme Charyn dans Les Frères Adamov, en septembre 1990



PROTRAIT

Solange

Une femme sur les fronts de l'Histoire

C'est vrai que Solange, en français, ne se donne pas à priori pour le plus *glamour* des prénoms. Mais souvenons-nous d'abord que les créateurs de cette Solange-là, Cinzia Ghigliano et Marco Tomatis – « un rare talent pour conjuguer Histoire et vie quotidienne », écrira (*À Suivre*) à leur propos en introduction à leur premier récit traduit en France –, sont italiens. Et soulignons ensuite que le *glamour* n'est pas exactement la première des préoccupations de leur héroïne. Elle a un commerce à tenir, Solange : le Martinica Café, ainsi baptisé en référence à ses origines (son père est un officier français, sa mère martiniquaise). Et bientôt tellement d'aventures à vivre, dans ce Venezuela du début du XX^e siècle soudain saisi de la fièvre révolutionnaire comme de celle du pétrole, l'or noir. On la retrouvera un peu plus tard en Europe (Italie, Irlande) puis aux États-Unis, souvent au voisinage des points de tension de l'actualité politique, toujours attentive aux individus et à leur humanité. L'estée du regard singulier que lui confère sa double culture créole et européenne, Solange connaîtra également les aléas de l'amour, bien sûr, puisque lui aussi participe de la complexité des êtres. En somme une femme moderne, à l'exact opposé des bimboes de papier qui pullulent dans la bande dessinée. Disons ni pute ni soumise, si on veut bien me passer l'expression.

Première apparition : (AS) 85, février 1985

flamboyant, du roman en bande dessinée... Il y aussi un dossier très réussi de Jean-Luc Cochet sur Andy Warhol, tiré à la manière d'un clin d'œil à Philip K. Dick : « Les androïdes rêvent-ils de soupe Campbell ? », et deux pages du grand Altan ! Quel festin !

Une énergie retrouvée

En octobre 1990, entrée en scène discrète d'une signature dont on reparlera : celle du scénariste argentin Jorge Zentner, ici pour un récit court mis en images par Clément, dessinateur qui ne passera guère à la postérité. Zentner, en revanche, deviendra non seulement un fidèle d'(*À Suivre*), mais aussi l'une des plumes les plus prolifiques de la bande dessinée d'aujourd'hui.

Un mois plus tard, Golo, qui entretient une relation presque fusionnelle avec Le Caire et l'Égypte, donne une interprétation littérale du slogan fondateur d'(*À Suivre*) – les romans en bande dessinée. C'est *Mendiant et Orgueilleux* : savoureuse adaptation d'un roman, précisément, de l'écrivain égyptien francophone Albert Cossery, auquel la capitale égyptienne sert de cadre.

Tandis que Ghigliano et Tomatis installent leur héroïne Solange à New York, (*À Suivre*) se fait en fin d'année l'écho d'une expérience : six dessinateurs confirmés (Baru, Boucq, Cabanes, Ferrandez, Juillard, Tripp), réunis l'espace de quelques jours de dessin *live* autour d'un thème commun – raconter le musée Ingres de Montauban. L'album issu de leur travail collectif sera bien sûr publié par Casterman en librairie (*Le Violon et l'Archer*), mais c'est aussi l'occasion de « prendre langue » plus sérieusement avec de nouveaux auteurs en phase avec l'esprit (*À Suivre*) et qui, pour certains – Juillard, Baru –, deviendront un peu plus tard des « réguliers » du journal.

Début 1991, alors que Schuiten et Peeters affichent en couverture leur nouvelle Cité obscure (*Brusel*), petit réaménagement de la Une : le logotype (*À Suivre*) est légèrement réduit de volume et désormais soutenu par un épais filet noir. La maquette intérieure, en revanche demeure inchangée. En écho à la réapparition de Schuiten et Peeters, c'est aussi le moment que choisissent plusieurs des auteurs « historiques » d'(*À Suivre*) première manière pour proposer leurs plus récentes créations : Sokal avec une nouvelle aventure de Conardo, Jean-Claude Servais avec un récit contemporain, *La Petite Reine des abeilles*, Ferrandez avec un nouveau volume de ses *Cornets d'Orient*.



• extrait de l'une des premières planches de *Anarchistes et faussaires*,
 la nouvelle aventure de l'héroïne de Ghigliano et Tomatis, Solange dont *A Survivre*
 débute la publication en décembre 1990. Un personnage féminin intense
 en tranche dans la production de l'époque



PROTRAIT

Alack Sinner

La vie n'est pas une bande dessinée, baby

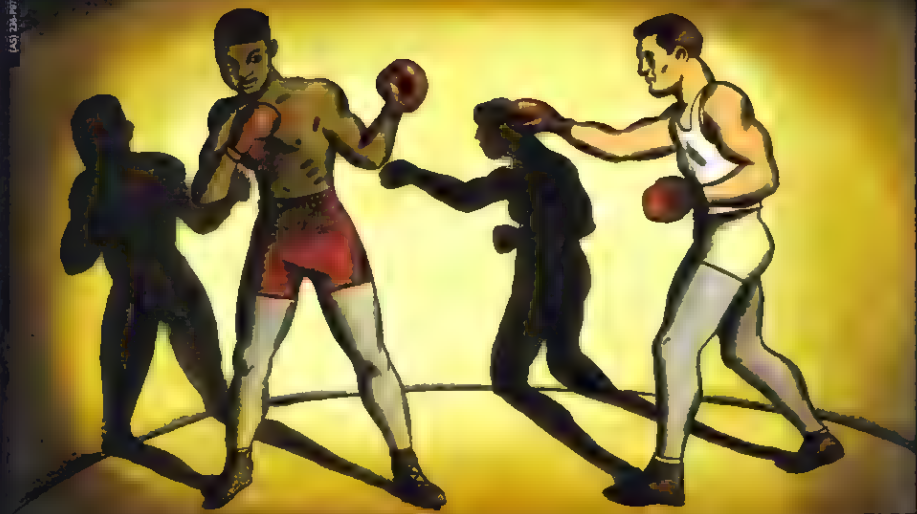
Alack Sinner. En bon *broken english*, cela pourrait donner « hélas, pécheur » – ce genre-là. Pécheur, oui. Lui comme les autres. Mais comment ne le serait-on pas, forcément, dans la Ville des Villes, cette cité terrible où chaque coin de rue vous offre, entre violence et impudeur, de palper à chaud la tripaille de la bête ? Alors, lesté d'un vieux fond de désespérance tenace, parce que c'est exactement comme ça dans la vraie vie, le voilà qui chemine le long des fissures du pavé new-yorkais dans une sorte d'éternel clair-obscur à la fois insondable et aveuglant, sûr de rien sauf de ne pas être un héros. On ne s'étonnera évidemment pas qu'*(A Survivre)* se soit pris très tôt d'une affection abrupte et fidèle pour ce personnage véritable entre tous, qui fait ce qu'il peut avec ce qu'il connaît ici-bas – et pour l'éternité on s'arrangera plus tard. Plus question de le quitter, dès lors, au fil d'histoires grandes ou petites mais toujours taillées à même le réel, avec la gueule qui vieillit et le corps qui s'épaissit, preuve que le quotidien peut aussi signifier quelque chose dans la bande dessinée. D'ailleurs, c'est bien simple : comme dans la chanson, le jour où Alack ne répondra plus, c'est qu'il sera mort.

Première apparition : (AS) 53, juin 1982

JACQUES DE LOUSTAL

« La seule revue à offrir une telle liberté »

(A5) 224 767



vous occupez une place un peu particulière dans l'histoire de la revue, puisque vous êtes l'un de ses rares auteurs à être passé en douceur de l'univers de *Métal hurlant* à celui d'*(À Suivre)*...

C'est vrai que mon univers d'origine, celui de mes premières publications, est ancré du côté de *Métal hurlant* et de tout ce qui était véhiculé par ce journal, en particulier la musique... Au début des années 80, lorsque je suis rentré du service militaire, effectué au Maroc au titre de la coopération comme architecte, s'est posée la question du projet vers lequel j'allais m'orienter, et de l'éditeur qui serait susceptible de le publier. Le scénariste Philippe Paringaux et moi avions déjà publié deux recueils d'histoires courtes aux Humanoïdes Associés, *New York Miami* et *Clichés d'amour*, et nous nous sentions prêts pour une histoire de plus longue haleine. La logique aurait voulu qu'on la publie dans *Métal hurlant*, puisque notre parcours nous rattachait à cette bande-là... Mais il se trouve que nous avions à l'époque un petit différent avec Les Humanoïdes Associés, juste au moment où (*À Suivre*), en la personne de Jean-Paul Mougin, nous faisait savoir qu'il appréciait notre travail et aurait souhaité travailler avec nous. Paringaux et moi sommes allés le voir et c'est à la suite de cette rencontre

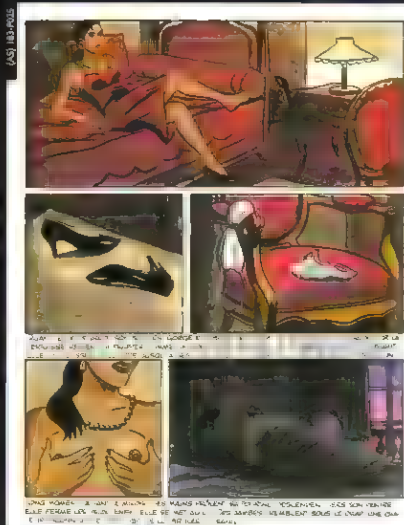
que s'est élaborée assez vite, pour (*À Suivre*), une longue histoire tragique qui aurait pour cadre le Maroc et pour époque les années 30. C'était *Cœurs de sable*.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans la formule d'*(À Suivre)* ? Le côté « grands romans ». Nous sentions, avec Paringaux, qu'on pouvait avec ce journal travailler sur des longueurs assez importantes sans pour autant tomber dans les impératifs de la série – ce qui nous aurait déçu. Pour nous, c'était un registre idéal.

Vous êtes-vous senti bien intégré à cette équipe, vous qui veniez d'une autre maison d'édition, d'une autre « bande » ? Disons que je me suis senti très vite en phase avec les intentions éditoriales de (*À Suivre*). Davantage peut-être qu'à *Métal*, où mon travail d'auteur était finalement un peu marginal. Et puis, nous sentions qu'on avait des attentions pour nous : au moment de la sortie de *Cœurs de sable* en album, Casterman a fait réaliser pour le Salon d'Angoulême de grandes affiches 120 par 160 qui avaient été installées partout dans la ville. Ce sont des choses auxquelles les auteurs sont sensibles. Sur le plan humain, j'y ai trouvé mon compte aussi. J'ai toujours apprécié la dimension



imaginaire de mes relations de travail, c'est une chose importante pour moi, une donnée qui compte dans mes rapports avec un éditeur. Et de ce point de vue, la qualité de mes relations avec l'équipe d'À Suivre, Jean-Paul Mougin notamment, a toujours été excellente.



© 1998 by The American Society of Human Genetics

Du cinéma au sommaire

En juillet, deux innovations liées au cinéma. La première est ponctuelle, puisqu'il s'agit des carnets de croquis de Boucq lors du 44^e Festival de Cannes (« Le Boucquannier de la Croisette »), dont (*À Suivre*) publie une sélection sur six pages. Manifestement titillé par l'approche dessin de presse, Boucq revient d'ailleurs un an plus tard dans le même esprit, épaulé par la journaliste Yolaine de la Bigne, avec une rubrique d'infos insolites illustrées (« Boucq-moi un mouton ») qui ne vivra que le temps de quelques numéros.

La seconde innovation éditoriale de cet été 91 est beaucoup plus durable : une rubrique « Cinéma (*À Suivre*) » déclinée sur le modèle de la rubrique déjà consacrée à la musique. Chacun sur une page, deux dessinateurs rendent compte d'un film de l'actualité du moment sous la forme d'une illustration assortie d'un court texte. F'Murr et André Juillard sont les deux premiers à tester l'exercice. Appréciée des auteurs, la rubrique se perpétuera plusieurs années.

En août, Dubois signe sa première couverture, preuve de l'ancrage au sein du magazine de l'univers de *Mérite maritime*, la série d'histoires qu'il anime avec Alain Riondet, tandis qu'en interne, une nouvelle arrivante s'installe après Catherine Alfonsi au poste ô combien stratégique du secrétariat de rédaction d'(*À Suivre*) : Laurence Madani. Elle sera désormais de l'aventure jusqu'à la disparition du titre.

Côté auteurs, la bonne nouvelle est qu'il y a, encore, pléthore de signatures inconnues. Tout au long d'une période qui va courir, *grosso modo*, de mi-1991 à fin 1992, (*À Suivre*) remplit de façon opiniâtre, et souvent avec beaucoup d'à-propos dans ses choix, sa fonction de découvreur ou de révélateur. C'est entre autres l'exemple de Marianne Duvivier, qui signe pour la première fois, en septembre 1991, l'une de ses cruelles histoires courtes ayant pour cadre l'univers des enfants. Elle est à nouveau au sommaire en avril, puis en août suivant. Nouveauté encore avec Chris Lamquet, qui publie à compter d'octobre un ambiteux récit, *L'Amour hologramme*, hélas sans lendemain, mais dont le style graphique n'est pas sans évoquer le Paul Gillon des *Naufragés du temps*.

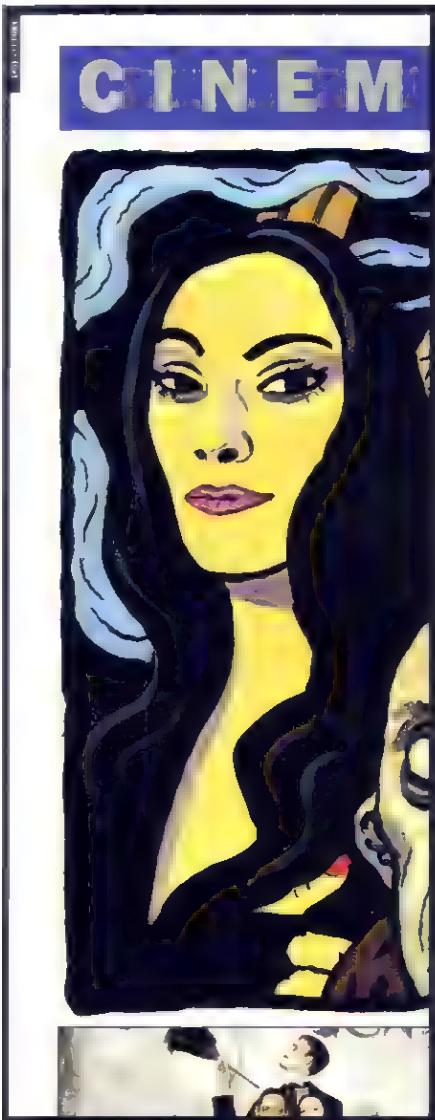
Retrouver le plaisir de la découverte

Toujours dans le registre des nouveaux venus, citons encore Luc Desportes, parrainé par Tardi – mais qui ne fera pas carrière dans la bande dessinée –, le tandem formé par Beuriot (aujourd'hui encore un auteur Casterman) et Gabrielle Borile, avec un premier récit court en décembre 1991 et puis, dans la foulée, des noms qui prendront vite un poids significatif.

Johan De Moor (fils de Bob De Moor) et Stephen Desberg d'abord, qui signent en janvier 1992 la toute première aventure de *La Vache*, sous la forme d'un supplément au format *comics*. Vraie révélation. C'est ensuite Jean-Christophe Chauzy, dessinateur jusqu'alors publié chez Futuropolis, qui entre en scène en mars 92, avec « Bad Luck Blues », le premier des récits à coloration musicale qui composeront ultérieurement, sur scénario de Matz, le recueil *Peines perdues*.

Il y a aussi, un peu à part, le cas Theureau – Dionnet. Lorsque commence à paraître dans (*À Suivre*) leur long récit *L'Âge de miséricorde*, Theureau s'affirme déjà comme un dessinateur intéressant, mais on le connaît encore peu. On ne peut pas en dire autant, évidemment, du célèbre Jean-Pierre Dionnet, qu'il est finalement amusant de voir signer dans (*À Suivre*) comme auteur, lui qui s'est montré si souvent, à l'époque où il éditait *Métal hurlant*, un compétiteur acharné (et inspiré) de Jean-Paul Mougins. Ajoutons – et ce n'est pas faire injure à Theureau – que c'est à l'évidence le riche scénario de Dionnet qui permet à *L'Âge de miséricorde* de déployer toute sa sombre brillance. Éditeur surdoué, Dionnet est aussi un scénariste de très grand talent.

Dans la même catégorie « recrutement de valeurs confirmées », on peut aussi citer l'entrée dans (*À Suivre*) fin 1991 d'Alexandro Jodorowsky, pour sa première collaboration avec Boucq, *Face de Lune*. Plus inattendu – et aussi beaucoup plus fugace –, signalons la publication d'un quatre pages d'Alex Barbier, auteur alors presque inconnu du grand public mais porté par une légende flatteuse dans le milieu des dessinateurs. Ces pages paraissent dans le cadre d'un dossier signé Philippe Muray sur *Le Festin nu* de William Burroughs (« un cut-up BD dans la pure tradition de l'écrivain américain », écrit le journal en présentation), publié à l'occasion de la brillante adaptation de ce livre au cinéma par le cinéaste canadien David Cronenberg.



an sur une page de la rubrique « Cinéma à suivre » du numéro 171
 1992. Le dessinateur Rebena chronique l'un des gros succès de cette
 mode : le film *La Famille Addams* de Barry Sonnenfeld, marqué
 amment par le personnage qu'interprète la comédienne Anjelica Huston

ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Janvier 1990

Le 20 décès du dessinateur Claude Auzier, l'un des acteurs « historiques » de la naissance d'*(A Suivre)*.

Changement de trophée au Salon d'Angoulême : l'*Alfred* de Saint-Omer s'efface au profit de l'*Alph-Art* d'Hergé.

Février 1990

Le 1^{er} libération du célèbre opposant sud-africain Nelson Mandela, alors le « plus vieux prisonnier politique du monde ». Il devendra président de son pays en 1994.

- Sept. eures auteurs insatisfaits du paysage éditorial. (David B., Killofer, Matt Kocure, Jean-Christophe Menou, Moklet, Stanislas, Lewis Trondheim) fondent ensemble un nouveau label de bande dessinée pas comme les autres : L'Association.

Au Japon naissance d'un nouveau modèle de juke-box permettant de chanter sur un air pré-enregistré : le karaoké.

Mai 1990

Reunification des deux Yemens.

Le 24 disparition du scénariste Jacques Lob à 58 ans.

Juin 1990

Création du premier Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, consacré au livre d'aventure et de voyage.

Juillet 1990

Naissance à Toulon d'un nouvel éditeur de bande dessinée : Soleil Productions.

Le même jour, le B. disparition de deux personnalités de la bande dessinée, Georges Dargaud, fondateur des éditions du même nom, et le dessinateur Yves Chaland, des suites d'un accident de voiture.

Octobre 1990

Reunification des deux Allemagnes, RFA et RDA.

Novembre 1990

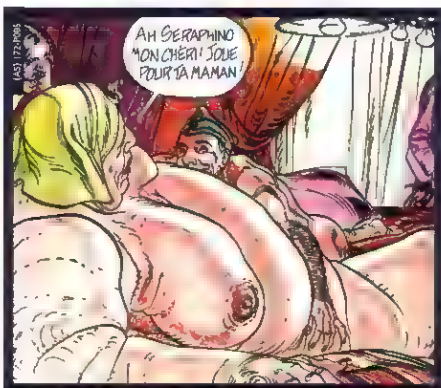
Disparition de l'auteur italien Ardito Michewazi, qui venait tout juste de faire paraître dans *(A Suivre)* sa dernière grande histoire, *Sibère*.

Décembre 1990

- En Pologne, Lech Wałęsa élu président de la République.

CINEMA 1990

• *Dick Tracy*, film de Warren Beatty d'après la bande dessinée de Chester Gould, avec Warren Beatty, Al Pacino, Madonna, James Caan, Dustin Hoffman.



Outrance et démesure pour l'univers d'Alexandro Jodorowsky mis en image par François Boucq, comme en témoigne ce fragment de vignette en mai 1992. C'est un extrait de *Face de Lune - La Cathédrale invisible*, première collaboration de ces deux auteurs de poids dans le cadre d'*(A Suivre)*.

En 1992 le scénariste Benoît Peeters, qui connaît bien les lecteurs d'*A Suivre*, pour son travail avec Schuiten, fait équipe avec un nouveau dessinateur Frédéric Boiret, pour un long récit en noir et blanc ayant pour cadre le Japon Love Hotel. La première étape d'une collaboration durable

(AS) 126-7139

もう
終わりです
けれども...

image de conclusion d'un cahier spécial contenant « La Troisième Vérité »,
 un des principaux épisodes de la série *Victrances fétides* du dessinateur italien
 Mario Giardino. Ce cahier, assorti d'une présentation par Claudine
 Agardier, a été publié en avril 1991 dans le numéro 159



PORTRAIT

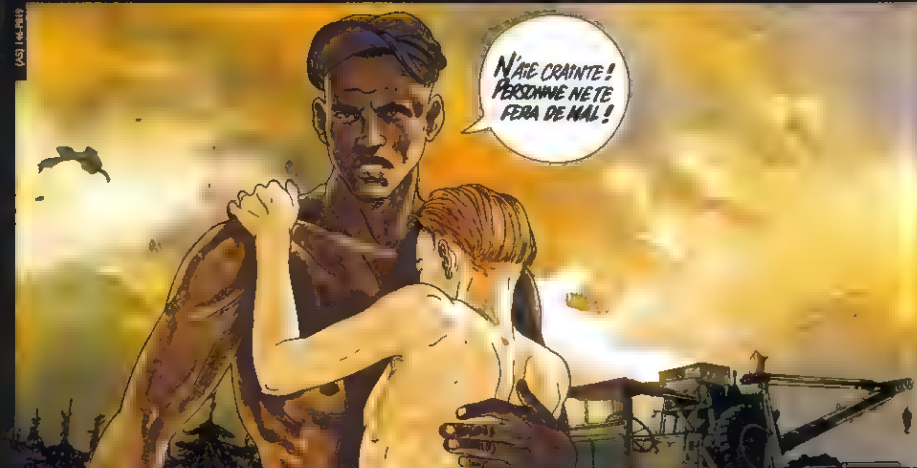
Barokko Privé d'Italie

Il a surgi un jour dans les pages d'À Suivre, après
 que son créateur transalpin (qui signait alors Baciliero
 et non pas Bacilieri, et n'espérez pas que je sache
 vous éclairer les motifs plutôt obscurs de ce pseudonyme
 minimaliste) se fut rodé dans les pages de *Corto*. Un
 privé encore, jeune, athlétique, propre sur lui. Disons
 le mâle italien portant beau, pour faire court, d'autant
 plus remarquable qu'apparaissait exactement dans le
 même numéro son homologue Manuel Montano
 imaginé par l'espagnol Prado – et ne comptez pas sur
 moi davantage pour en déduire quoi que ce soit de
 définitif quant aux mérites comparés de l'Espagne et
 de l'Italie. Donc, Mario Barokko, « détective à l'agence
 Grip », quelque chose de félin dans la démarche et un
 truc qui sourit dans les profondeurs de la prunelle. Ce
 sera, pour de bon, le signe distinctif du personnage :
 un vrai fond d'humanité (on n'ose pas dire de
 gentillesse, mais ce serait quand même un peu ça
 l'idée), y compris quand ça barde – et ça barde,
 évidemment. Tout le sel de l'affaire, dès lors, consiste à
 exploiter la confrontation de ces deux pôles
 antagonistes ; faire le privé sans déprimer, voilà bien
 un authentique tour de force.

Première apparition : (AS) 127, août 1988.

WARNAUTS & RAIVES

« On voulait en être ! »



Reniez-vous partie des premiers lecteurs d'À Suivre ?

Warnauts - Oui, je garde un souvenir très précis de cette année 1978. C'était pour moi le temps du pensionnat, de ma dernière année d'étude secondaire, mais surtout la découverte, grâce à un ami, du numéro zéro d'À Suivre. D'emblée, ce fut le choc, avec des auteurs fabuleux comme Tardi, Pratt - découvert quelques années plus tôt dans *Pif* et *Tintin* - Comès, Muñoz et Sampayo... Tous ont conforté en moi l'envie absolue de faire de la bande dessinée.

Raives - Je suis également un lecteur de la première heure. Comme tant d'autres, j'ai découvert À Suivre chez mon libraire de quartier. Pour moi aussi, cette découverte a été réellement magique. J'allais entrer aux Beaux-Arts sans savoir réellement vers quel domaine m'orienter. Le magazine a été pour moi un splendide révélateur. Il a déterminé mes choix.

Il l'est toujours chez les auteurs tels que Bernard Baudouin, qui fait partie de l'épopée...

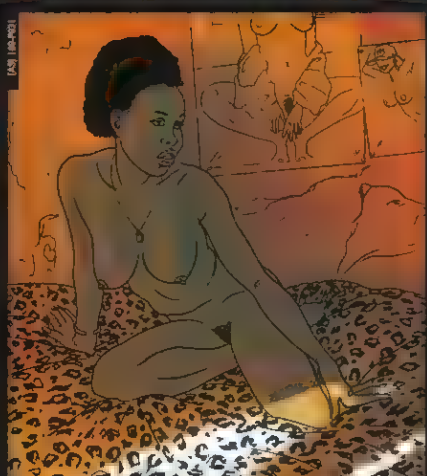
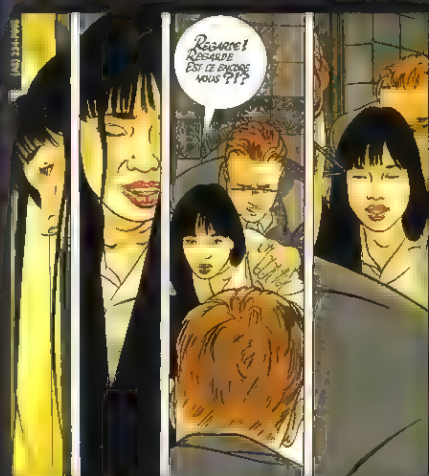
Raives - On voulait en être ! Publier dans À Suivre était notre but. Dans un premier temps, nous y avons vu nos projets refusés. Nous avons donc fait nos premières armes ailleurs. Mais notre objectif restait d'en faire partie.

Warnauts - À peine sorti de Saint-Luc, j'ai pris rendez-vous avec Jean-Paul Mougin pour lui présenter une histoire. Les bureaux de Casterman étant fermés, nous sommes allés dans un café où, devant moi, il a lu l'intégralité de l'album. Je vous assure que, par la suite, je n'ai plus jamais rencontré

un tel professionnalisme chez un éditeur. Après lecture, il a estimé que je n'étais pas encore suffisamment prêt et m'a conseillé de me présenter chez Futuropolis, où j'ai publié mon premier livre, *Passion Vinyl*.

Après deux années de travail pour d'autres éditeurs, Raives et moi avons recontacté Jean-Paul Mougin pour lui présenter *Congo 40*. Il nous a proposé le magazine *Corto*, qui venait de sortir, pour publier cette histoire. Nous étions ravis de cette décision... seulement nous voulions absolument être dans À Suivre, qui reflétait parfaitement notre besoin d'expression. Après un moment d'hésitation, j'ai fini par lui avouer. Je pense que cette démarche totalement sincère a dû lui faire plaisir.

Vous choisissez dès cette époque de travailler en couleur.
Raives - Oui, lorsque nous avons débuté dans À Suivre, la couleur commençait à apparaître. Il nous semblait évident que le noir et blanc n'était pas à la portée de tous. Tardi, Comès, Muñoz ou Pratt restent des exceptions. Si nos histoires avaient été illustrées en noir et blanc, je pense que les deux-tiers auraient été refusées. Cela dit, tout en privilégiant un traitement en couleur, nous tenions avant tout à préserver le fond de notre propos. Nous avions compris que la démarche d'À Suivre était de s'attacher aux auteurs davantage qu'à leurs séries. C'est cet état d'esprit qui nous a permis par la suite d'évoluer, en évitant que notre image ne colle à un genre bien défini.



Les sujets sont parfois difficiles. N'avez-vous jamais eu face à la censure, dans une maison catholique comme Casterman ?

Wamouts - Jean-Paul Mougins nous offrait une très grande liberté d'expression, tout en conservant un réel regard d'éditeur. Il pouvait, au terme de la lecture d'un scénario, attirer notre attention sur certains passages délicats. Il savait nous suggérer des solutions, sans jamais se montrer directif. Dans *L'Innocent* par exemple, face à une scène de viol, un soldat américain égorge un porc. Nous restions libres de dessiner cette page telle quelle, mais Mougins nous a assuré qu'il ne la défendrait pas. Finalement, nous l'avons modifiée. C'était un véritable conseiller littéraire.

Wamouts - *Wamouts* et *Raïves* révèlent une parfaite symbiose entre vous. Comment vous répartissez-vous les différentes étapes de la création d'une histoire ?

Wamouts - Raïves réalise par ses aquarelles la mise en page des pages, tandis que, sans écarter les discussions préalables, je m'occupe plutôt des mots. Pour le crayonné et l'encrage, nous nous répartissons le travail de manière quasi égale. Chaque album ressemble à un mille-feuilles : il naît de la superposition de couches différentes et successives.

Quel regard portez-vous, respectivement, sur l'état d'esprit des auteurs qui vivent la chance de participer à l'aventure (*À Suivre*) ?

Wamouts - (*À Suivre*) avait un réel pouvoir fédérateur. Jean-Paul Mougins et Didier Platteau avaient su établir un véritable esprit collectif. Quel que soit l'univers exploité, nous avions tous la même volonté de développer un certain type de travail, que Jean-Paul Mougins avait défini en s'appuyant sur la notion de bande dessinée d'auteur. Sa seule exigence était que les récits soient populaires et qu'on sorte des sentiers battus. Nous avions le sentiment que le magazine défendait notre personnalité et notre singularité.

Wamouts - Quel est votre meilleur souvenir de cette époque ?

Raïves - Le moment où, dans son bureau de la rue Bonaparte, Jean-Paul Mougins nous a donné son accord pour publier *Congo 40*.

Wamouts - Quel est votre meilleur souvenir de cette époque ?

Disparition définitive des suppléments

En juin 1992 paraît le dernier des suppléments d'(*À Suivre*) : un 32 pages d'Albert Lemant (parrainé par F.Murrr) intitulé « La Tapisserie de Bagneux » et présentant par la même occasion la technique très ancienne de la taille douce, appliquée à la bande dessinée. C'est la fin d'une expérience riche et originale qui, pendant un peu plus de trois ans, a permis de tester non seulement des formats différents (le format *comics* bien sûr, mais aussi de plus grands formats, tels que les choisissent par exemple Schuiten et Peeters pour leur vrai-faux périodique *L'Écho des cités*), mais peut-être surtout des modes alternatifs de narration en bande dessinée.

Décidé pour des raisons économiques, l'arrêt de ces suppléments marque aussi, symboliquement, la fin de la période d'embellie vécue par le magazine en ce tout début de décennie 90. Bien sûr, on essaiera encore de faire illusion grâce aux valeurs sûres : en juillet, Pratt et Prado (dont les lecteurs découvrent un versant plus « sérieux » avec le somptueux *Trait de craie*), Tardi à partir du mois d'août, pour quatre épisodes du très sombre *Jeux pour mourir*, ou encore, en octobre, Manara adaptant Federico Fellini (*Le Voyage de G. Mastarna*, dit *Ferné*).

À la rentrée, alors que s'affiche en couverture la nouvelle collaboration de Benoît Peeters avec Frédéric Boilet (*Love Hotel*), et pour faire « passer » la pilule d'une

nouvelle augmentation de prix, on s'efforce même de convaincre le lecteur d'un dynamisme retrouvé, avec une augmentation de pagination durable (148 pages au lieu de 100) et un nouveau sous-titre oecuménique en Une : « (*À Suivre*) le magazine de la bande dessinée ». Pour coller à cet universalisme, on crée d'ailleurs en octobre une extension en ce sens de la rubrique « Infos (*À Suivre*) » : « Les bandes dessinées du mois », suite de courtes notules qui désormais recenseront régulièrement la production des principaux éditeurs français.

Pourtant, en dépit de ces efforts, les jeux sont (presque) faits. La relance par le lectorat n'a pas réussi (*À Suivre*) continue à perdre ses lecteurs, inexorablement. Et la spectaculaire raréfaction des budgets publicitaires n'arrange évidemment rien. De ce point de vue, la première guerre du Golfe, déclenchée en janvier 1991, a eu des effets dévastateurs sur toute la presse écrite, et (*À Suivre*) n'y a pas échappé. Pratiquement plus rien, désormais, ne parviendra à distraire la lente glissade du magazine vers sa propre disparition.



Une image de *Jeux pour mourir*, un récit très noir de Tardi adapté d'un roman de Geo-Charles Veran. Découpé en quatre longs chapitres, ce « poir de banlieue » se déroulant dans ces années 50 rythmera les parutions du magazine tout au long de l'été 1992.



... que du style graphique très reconnaissable de Laurent Theureau.
 « vignette extraite de « Ange de miséricorde » numéro 168 de janvier 1992 ;
 cliente histoire scénarisée par Jean-Pierre Dionnes, qui tiendra
 aigle les lecteurs d'A Suivre pendant plus de six mois.

ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Janvier 1991

« Le 7, déclenchement de la première guerre du Golfe, puis déploiement progressif de l'opération Tempête du désert.

Mars 1991

« Le 2, décès de Serge Gainsbourg

Avril 1991

« Le 15, levée partielle des sanctions économiques de la CEE contre l'Afrique du Sud.

Mai 1991

« Le 15, Edith Cresson est nommée Premier Ministre en remplacement de Michel Rocard. C'est la première fois qu'une femme occupe ces fonctions.

« Le Festival de Cannes récompense une adaptation en court-métrage de *Gauche la main*, de Moebius. Le réalisateur s'appelle Matthieu Kassovitz.

« Début de la guerre civile en Yougoslavie.

« Jonction finale des deux tronçons du tunnel sous la Manche.

Juin 1991

« Le 12, Boris Eltsine est élu à la tête de la Fédération de Russie.

Juillet 1991

« Auto-dissolution du Pacte de Varsovie, ex-alliance des régimes communistes sous obédience soviétique.

Avril 1991

« Le 24, Gorbatchev démissionne du Secrétariat général du Parti, et le Comité central se dissout. Déclaration d'indépendance de l'Ukraine et de la Biélorussie. L'indépendance des États baltes est reconnue. L'U.R.S.S. a vécu.

Octobre 1991

« L'opposante birmane Aung San Suu Kyi Prix Nobel de la Paix.

Novembre 1991

« Le 4, au Cambodge, retour du prince Sihanouk à Phnom Penh après treize ans d'exil.

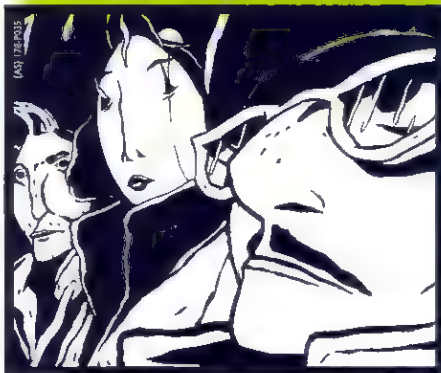
« Le 24, disparition du chanteur du groupe Queen Freddy Mercury. Il deviendra l'un des symboles de la lutte contre le sida.

CINÉMA 1991

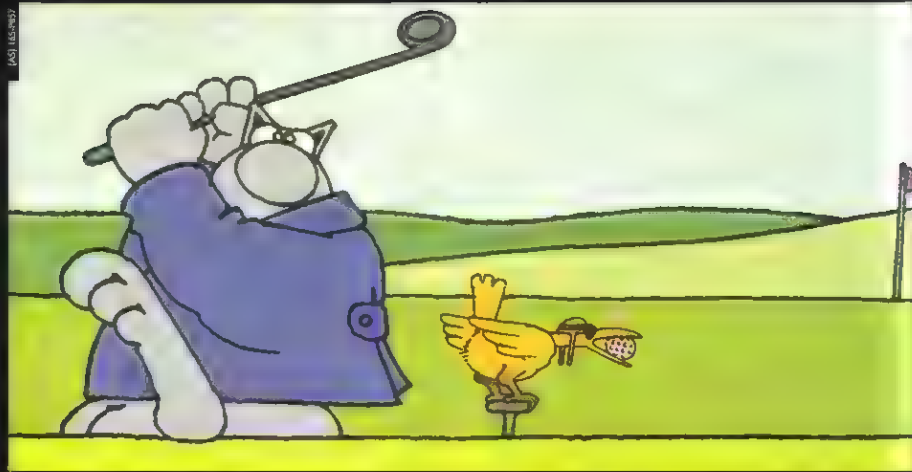
« *Mauvaise fille*, premier long-métrage du dessinateur Régis Franc, avec Florence Pernel et Daniel Gelin.

« *Akira*, film d'animation de Katsuhiro Otomo.

« *Jesuit Joe*, d'après l'œuvre de Hugo Pratt, un film de Olivier Auster avec Peter Farter, John Walsh, Laurence Treil.



Une image issue d'une histoire courte de quinze pages du talentueux Sylvain Victor : « Le Devin de faques d'eau », publiée en novembre 1992 dans le numéro 78 d'A Suivre. Souvent présent au sommaire du magazine le dessinateur restera cantonné à des récits courts.



Êtes-vous familier d'À Suivre, journal d'été, auquel vous avez collaboré ?

Je ne peux pas dire que j'étais un vrai passionné de bande dessinée, au sens pointu du terme, mais j'avais bien sûr déjà côtoyé (À Suivre), comme beaucoup d'autres lecteurs. Le journal m'avait impressionné par son côté « classieux », de bon goût, et bien sûr je me délectais de Tardi, dont j'étais déjà très fan. Cela dit, le type de bande dessinée que cherchait à promouvoir le magazine ne faisait pas spontanément partie de ma culture personnelle. Mes racines se trouvaient davantage du côté du dessin de presse, de Charlie hebdo ou Hara-Kiri.

Comment êtes-vous entré en contact avec le magazine ?

Si mes souvenirs sont exacts, c'était en Belgique et je devais être en studio, afin d'enregistrer une voix pour un disque 33 tours inspiré des aventures de Yakari, qui paraissait chez Casterman. À l'époque, j'animais à la télévision une émission pour les enfants assez connue, Lollipop, et c'est parce qu'on me connaissait dans ce contexte qu'on m'avait proposé ce travail vocal. Didier Platteau, l'un des principaux responsables de Casterman, est passé sur place pendant l'enregistrement et m'a présenté le personnage un peu timide qui l'accompagnait : c'était Jean-Paul Mougin, rédacteur en chef d'À Suivre.

À ce moment, vous avez déjà inauguré la « carrière » du Chat ? Oui, j'ai publié Le Chat pour la première fois dans À Suivre en septembre 1985, mais je l'avais créé dans le quotidien Le Soir en Belgique plus de deux ans auparavant, en 1983.

Lorsque j'ai fait la connaissance de Jean-Paul Mougin, je venais de réaliser des planches du Chat pour une revue gratuite, éditée à très grand tirage par la Compagnie belge d'électricité.

— l'équivalent local d'EDF —, et j'en avais avec moi quelques exemplaires. Jean-Paul a regardé, ça l'a fait rire et il m'a proposé de décliner le même genre de choses pour À Suivre. « Préparez-moi cinq planches du Chat », j'étais à la fois impressionné — il y avait là une responsabilité, un enjeu — séduit ; jusqu'alors, j'avais animé Le Chat principalement sous forme de strips, et passer régulièrement au format de la planche était pour moi une démarche nouvelle, stimulante.

Vous avez tout de suite trouvé le registre voulu ?

Apparemment oui. Lorsque nous nous sommes revus un peu plus tard Jean-Paul et moi pour le rendu des fameuses cinq planches, elles ont été acceptées tout de suite, mais il m'a demandé une mise en couleurs. C'était un peu inattendu et je me suis tourné vers une coloriste, Françoise Procureur pour assurer ce travail. Lorsque cette première livraison a finalement paru dans À Suivre, j'étais vachement impressionné ! Dans les activités que je mène, je trouve toujours les premières fois très impressionnantes.



« Pour vivre Le Chat au sein de plusieurs supports simultanément n'a pas soulevé de difficultés ?
 Aucune. C'était une période où j'avais encore le temps de fournir cet effort-là, je développais donc des créations spécifiques pour chacun des supports qui publiaient Le Chat. Par ailleurs, mon accord avec Le Soir réservait à ce support une exclusivité pour le secteur de la presse quotidienne francophone, mais pas davantage, il n'y avait donc aucun problème pour travailler simultanément avec (À Suivre). Par la suite, avec l'accord de Jean-Paul Mouglin, il m'est arrivé d'utiliser pour (À Suivre) des images initialement parues dans Le Soir.

« Avec-vous senti venir la fin du magazine (À Suivre) ?
 Faire partie d'une équipe ?

En ce qui me concerne, et cela doit sans doute être le cas d'autres auteurs résidant en Belgique, le fait de travailler avec une rédaction installée à Paris créait tout de même une distance. Mais je me suis néanmoins senti suffisamment impliqué dans (À Suivre) pour avoir participé, avec d'autres dessinateurs, à plusieurs réunions de relance du journal, lorsque sa santé était vacillante. J'entretenais également une excellente relation humaine avec Jean-Paul Mouglin. Il y avait un respect entre nous. Il terrorisait, par ailleurs, une partie de la profession. Mais dès qu'on le connaissait, on savait que c'était un tendre.

« Avec-vous senti venir la fin du magazine ?
 Non, je ne me suis pas réellement rendu compte de ce qui se passait. Voir (À Suivre) cesser de paraître était une mauvaise nouvelle. Mais je suis assez fier des planches du Chat réalisées pour le dernier numéro : la seule histoire à épisodes dans laquelle je me sois jamais lancé débute dans cet ultime numéro du journal, avec en bas de la dernière planche les mots « à suivre ». Il y a, bien entendu, des gens qui m'ont dit : « T'es con, ou quoi ? T'as jamais fait d'histoire longue et c'est maintenant que tu s'y mets ! ». Oui, justement.

ET PENDANT CE TEMPS À

LANDERNEAU...

Janvier 1992

- Interruption du processus électoral par l'armée en Algérie pour contraindre le FIS arrivé largement en tête au premier tour des élections législatives. L'Algérie entre dans une guerre civile qui fera des centaines de milliers de morts.

Avril 1992

- Le 29 à Los Angeles, suite à l'acquiescement de quatre policiers blancs accusés d'avoir matraqué un automobiliste noir, début d'une vague d'émeutes raciales qui secouent les États-Unis. Elles feront près de 60 morts.

Mai 1992

- Le 5, effondrement du stade de Furiani en Corse. 15 morts, plus de 1 600 blessés.

Juin 1992

- Le 3, Sommet de la Terre à Rio de Janeiro. 172 États et organismes internationaux participent à cette réunion, alors la plus grande rencontre internationale qui ait jamais été organisée.

- Le 29, assassinat en Algérie du président Mohamed Boudiaf.

AOÛT 1992

- Le 1^{er}, disparition du créateur de Superman, Joe Schuster, à l'âge de 78 ans.

- Le 5, Marie-Josée Pérec est médaillée d'or du 400 mètres féminin aux Jeux olympiques de Barcelone. C'est alors la deuxième médaille d'or de l'histoire de l'athlétisme français.

- Le 26, disparition de Bob De Moor.

Septembre 1992

- Le 22, inondations dévastatrices à Vaison-la-Romaine, dans le Vaucluse. Elles provoquent 28 morts.

Novembre 1992

- Le 3, élection à la présidence américaine du candidat démocrate Bill Clinton, après douze années de pouvoir républicain. Il accomplira deux mandats.

Décembre 1992

- Le 24, disparition de Peyo (de son vrai nom Pierre Culiford) créateur notamment des Schtroumpfs, de Johan et Benoît Brisefer.

- Le 31, partition de la Tchécoslovaquie en deux États indépendants et souverains, la République tchèque et la Slovaquie.

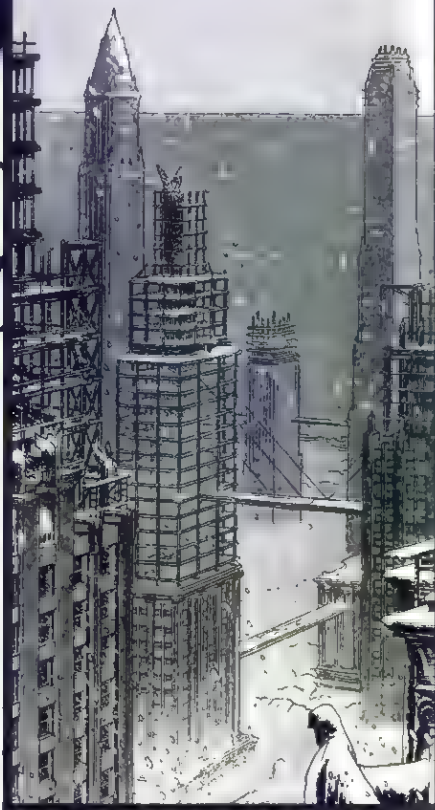
CINÉMA 1992

- *Batman, Le Défi* de Tim Burton, seconde adaptation au cinéma du héros de Bob Kane, avec Michael Keaton, Michelle Pfeiffer, Danny DeVito, Christopher Walken.



L'une des pages finales de « Usagers », une histoire courte en neuf planches signée Pinel et Hamon, publiée en octobre 1991 dans le numéro 85 d'« A Suivre ». Le magazine doit aussi beaucoup à ces récits courts qui viennent ponctuer les « grands romans » en bande dessinée.

Bonjour, Monsieur Abeels!



Un extrait de l'une des planches d'annonce de Brusefer, alors dernière-née des Gtès obscures, dont Schuiten et Peeters entreprennent de narrer l'histoire dans « A Suivre » à partir du numéro 17 d'août 1992. Leur univers inspiré des utopistes du XIX^e siècle restera l'un des piliers du magazine au fil des années.



À l'été 1990 (A Suivre) commence la publication en épisodes
d'un nouveau grand récit de José Muñoz et Carlos Sampayo. Bille Houdry
et son vibrant portrait de la grande chanteuse noire, mené comme
une enquête, est une fois encore un grand moment de bande dessinée



PROTRAIT

Maxou

Je me souviens

« Mon quartier, c'était le monde », écrit Max Cabanes en ouverture du supplément que lui consacre (A Suivre) dans son numéro 157 de février 1991, afin de fêter dignement le dessinateur alors qu'il assure la présidence du 18^e Salon d'Angoulême. Voilà, il dit « je », il dit « moi », pour parler de son travail. Comme Flaubert avec son Emma, et comme tant d'autres depuis, il accomplit ce qui est pourtant peu courant dans la bande dessinée d'aujourd'hui : assumer qu'il y a si peu de différences – c'est-à-dire tant en commun – entre le jeune Maxou des histoires signées Cabanes et le Max un peu plus mûr qui les raconte. Tout est là, donc, ou presque. Dire l'enchantement d'une mémoire d'enfance et d'adolescence – ou au contraire ses effrois. Et puis cette époque très spéciale de la vie des jeunes garçons où sans en avoir tout à fait conscience, juste parce qu'une fille est passée, là, tout près, ils basculent un peu, beaucoup dans un vécu d'homme. Alors on l'accompagne au plus près du temps qui passe, Maxou, dans ses rites, ses amours et ses fantasmes de jeune mâle des années 60. Et qu'importe l'époque puisqu'à travers le particulier, c'est bien d'universel dont il est question. Tout le propos d'un artiste, précisément.

Première apparition : (AS) 107, décembre 1986

BENOÎT PEETERS

« Un rapère fondamental »



Illustration de Benoît Peeters pour le magazine de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 1998. Le thème de la gare destinée à des enfants. Dessin de Benoît Peeters.

« Jeune trajectoire d'auteur, lorsqu'elle s'amorce au tournant des années 70 et 80, est celle d'un jeune écrivain, pas du tout d'un scénariste de bande dessinée... »

C'est vrai, j'avais été lecteur de bandes dessinées dans mon enfance et un peu dans mon adolescence, mais ensuite je m'étais tourné vers la littérature, la philosophie, les sciences humaines... Contrairement à beaucoup de jeunes gens d'alors, j'avais peu lu Pilote et pas du tout Métal hurlant, ni aucune des autres revues qui s'efforçaient à l'époque de rendre adulte la bande dessinée et ses lecteurs. En fait, c'est (À Suivre) qui m'a conduit à redécouvrir cette forme d'expression.

De quelle manière ?

Tout simplement par son contenu. Je me souviens parfaitement avoir acheté le premier numéro à la gare du Nord à Paris, alors que je partais pour Bruxelles. Quelque chose m'avait accroché dans sa couverture et sa présentation. La lecture m'a emballé : j'y trouvais des choses à lire, une rédactionnelle pas idiot, une empreinte littéraire forte, du noir et blanc et des signatures qui pour moi faisaient sens, comme celle de François Rivière, que je suivais depuis un moment déjà. Bref j'étais le type même du lecteur-cible, ce journal me semblait fait pour moi. C'est ce qui m'a permis de « accrocher » avec la bande dessinée, ce que n'aurait sans doute pas réussi un titre comme Métal hurlant, qui faisait dans la pure virtuosité graphique sans toujours avoir beaucoup de contenu narratif.

C'est aussi à cette époque que j'ai rencontré François Schuiten, un ami d'enfance...

Oui, il y a eu une conjonction de plusieurs facteurs m'encourageant à découvrir la « nouvelle bande dessinée » de l'époque, et François y a évidemment joué un rôle

important. Du coup, nous nous sommes retrouvés assez vite à réfléchir ensemble à un projet commun, dont les axes seraient assez sensiblement divergents de l'univers Métal hurlant auquel François collaborait déjà par ailleurs – l'Amérique, le rock, toutes ces influences qui ne faisaient spontanément partie de ma « famille »... Assez logiquement, c'était (À Suivre) qui devenait dès lors notre objectif, d'autant que François, pour y avoir déjà brièvement publié, y disposait assez facilement d'un débouché potentiel.

De quelle manière avez-vous abordé votre « cible » ?

Tout à fait normalement, en prenant rendez-vous, pour soumettre le projet d'histoire qui allait devenir un peu plus tard Les Muraillures de Samaris. J'ai un souvenir assez précis de la petite salle d'attente où nous avons patienté en juin 1990, avant de rencontrer pour la première fois – assez solennellement, d'ailleurs – le comité de quatre personnes qui nous attendait : Jean-Paul Mougin, Didier Platteau, Louis Gérard Étienne Pollet. Cette petite salle d'attente, nous l'avons plus tard transposée dans une scène de La Fièvre d'Urbicande, en guise de clin d'œil... C'est devenu le vestibule de « la commission des hautes instances ». Pour cette première rencontre, nous avons présenté une dizaine de planches dont deux en couleurs, et un synopsis. Réponse : « Revenez nous voir à l'automne... » Nous sommes revenus avec les crayonnés du second chapitre, et le comité nous a signifié collégialement son accord. Dans l'esprit de ses membres, nous étions « les petits jeunes expérimentaux ».

Vous étiez-vous tout de suite senté à l'aise au sein de la revue ? Oui, il y avait dans (À Suivre) une rigueur que j'aimais bien. Je me suis également très vite trouvé des affinités avec Jean-Paul Mougin, qui de son côté a commencé à me passer

LA 101

D'abord, je fus horriblement déçu. Rien, dans cette triste carcasse, ne ressemblait à mon rêve : ce n'était qu'un entrecroisement de poutrelles se répétant à l'infini.

Un brusque craquement m'a fait me retourner. Un oiseau, ai-je pensé, il se sera pris dans la toile. Ou peut-être un rat, et dans ce cas il faut s'en débarrasser avant qu'il ne cause des dégâts.

J'ai tiré quelques ballots et soulevé la lourde voile. Comme la chose tentait de s'échapper, je l'ai attrapée d'une main ferme.

J'ai découvert une petite fille, les yeux exorbités par la terreur

LA 101

IL N'EST PAS QUESTION DE RECONSTRUCTION! CE RÉSEAU, THOMAS, IL N'A JAMAIS ÉTÉ CONSTRUIT. IL EST APPARU. IL A GRANDI PARMİ NOUS. IL TRAVERSE MAINTENANT D'AUTRES SPHERES...

Basé sur le texte de *La Route d'Arncliffe*, publié en avril 1988.

des commandes de textes en marge de mon travail de scénariste. Ma première grosse mission a été le hors-série réalisé en quelques jours à la mort d'Hergé, où j'ai dû, pour résumer, de réconcilier à travers (*À Suivre*) l'héritage d'Hergé et toute cette génération de nouveaux auteurs. Là, j'avais vraiment le sentiment de faire partie de la famille. À cette époque, François Schuiten et moi étions soucieux de chaque parution dans le magazine, nous nous efforcions aussi souvent que possible de proposer des compléments, articles, illustrations, dossiers... À la limite, nous nous sentait presque responsables des ventes du numéro. Lorsque nous réalisions la couverture, il y avait également beaucoup d'échanges à propos du journal avec les autres auteurs (*À Suivre*), on le lisait de bout en bout et on le commentait — bref, on se sentait concernées. Lorsque j'ai commencé à travailler comme scénariste avec Anne Balon et Frédéric Boilet, c'est évidemment et naturellement vers (*À Suivre*) que nous nous sommes tournés pour publier ces projets.

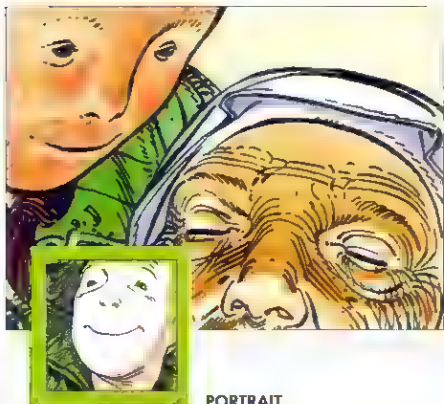
Ça n'a pas duré :

ce état d'esprit s'est perpétué, en gros, jusqu'au début des années 90. Le premier coup de semonce a été l'expérience malheureuse du mensuel *Corto* édité par Casterman, qui a échoué (*À Suivre*). Et puis est arrivé un moment où nous nous sommes tous rendus compte d'un fort besoin de renouveau. On s'est rendu compte que les nouvelles révélations en bande dessinée commençaient à les voir apparaître ailleurs. Ce n'était plus (*À Suivre*) que les lecteurs allaient chercher des couvertures. Je me souviens avoir eu une sorte de dispute avec Jean-Paul Moughin à propos de Lewis Trondheim. Il y était très favorable, lui pas du tout — qui était assez mécontent de ce vieillissement. Je me suis aperçu qu'il

commençais à lire le journal distraitement. J'ai aussi appelé qu'à Tournai, là où il était fabriqué, on ne se l'arrachait plus comme auparavant. Le déclin était déjà devenu presque irréversible.

Quel regard portez-vous sur cette aventure aujourd'hui ? (*À Suivre*) demeure un moment essentiel de l'histoire récente de la bande dessinée en Europe. Avec *Pilote*, c'est un repère fondamental, un passage de témoin. (*À Suivre*) a su ancrer avec beaucoup de force une tendance aujourd'hui constitutive du genre, mais qui était loin d'être acquise à ses débuts : la bande dessinée peut être elle aussi une expression riche, complexe et sophistiquée, à l'égal de la littérature.

(UN SECOND SOUFFLE)



PROTRAIT

Face de Lune

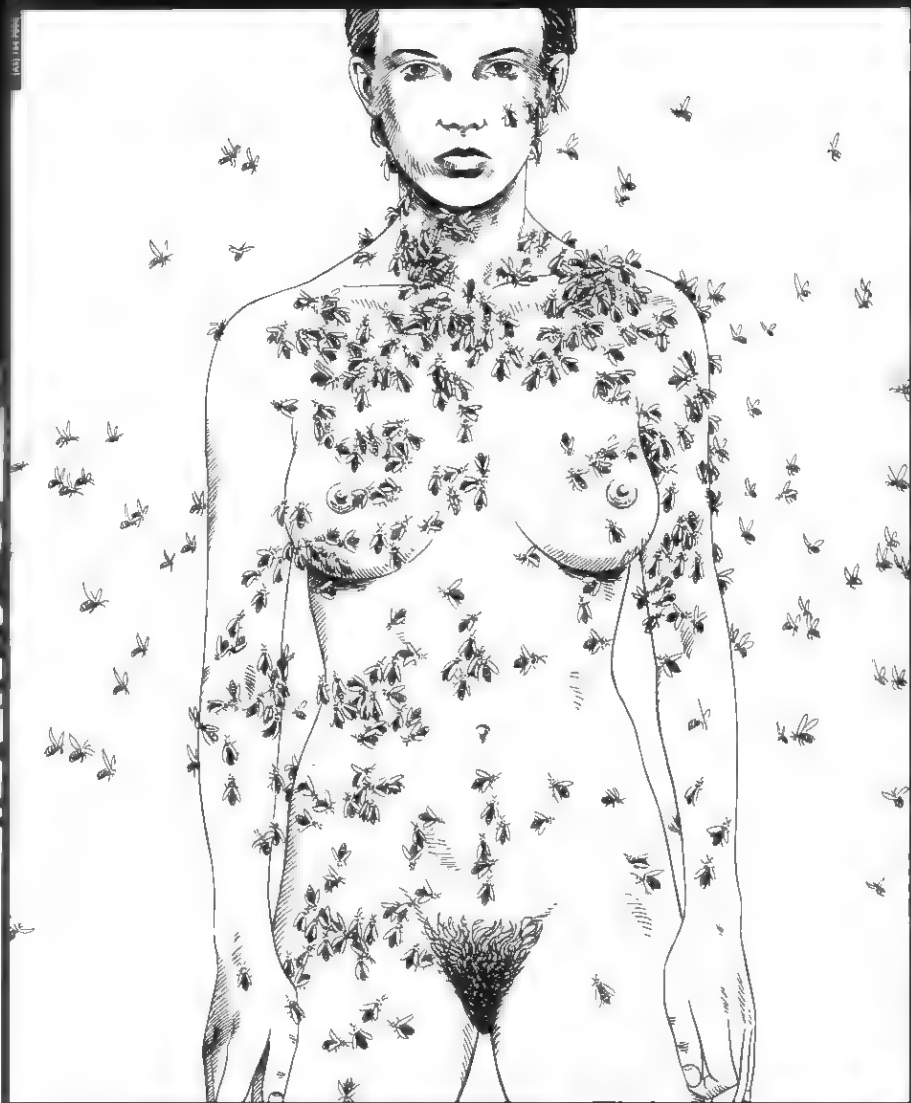
Son nom est personne

À travers ce personnage, François Boucq et Alexandro Jodorowsky ont su « frotter l'un contre l'autre le lard de (leurs) inconscients », ainsi que l'écrit le scénariste lui-même en introduction au premier chapitre de sa vaste saga. Comment faut-il l'appeler, d'ailleurs, cet être singulier né un jour de leur confrontation amicale et créatrice ? Face de Lune, Face de Con, Face de Cul (et là c'est encore Jodorowsky en personne qui souligne) ? Il est vrai que le physique du bonhomme déroute – pour ne pas parler du reste. Absence de visage, de langage articulé, ou encore de sexe franchement défini... À vrai dire, on ne serait pas loin de songer aussi à une possible absence de cerveau – ce qui nous donnerait un imbécile heureux en guise de héros, ce ne serait après tout pas le premier Initié dans ce cas-là. Car le gaillard en est effectivement Un – d'Initié, j'entends –, n'entretenons aucun doute à ce propos, avec des Pouvoirs parfaitement en rapport. Dans la Tradition du Tarot, nous enseigne encore Jodorowsky, la lame 18, la Lune, symbolise la réceptivité. Bon. Reste à savoir Qui les lui a donnés, ces Pouvoirs, ce qui nous aiderait aussi à déterminer dans quel sens conclure le débat relatif à son identité réelle, l'Ange ou la Bête. Lorsqu'(*À Suivre*) a cessé de paraître, la réponse était toujours dans les limbes

Première apparition : (AS) 166, novembre 1991



Une scène de *l'Ange de miséricorde* de Theureau et Dionnet, non loin de son dénouement. (*À Suivre*) s'est comporté en concurrent de Jean-Pierre Dionnet, orque celui-ci était l'éditeur et l'âme de *Métal hurlant*, mais saura ensuite accueillir sans réserve tout le talent de Dionnet scénariste



Dans (A Suivre) numéro 164. Image finale de *La Petite Reine*, récit de Jean-Claude Servas publié en chapitres au fil de l'année 1991. Ce sera l'une de ses dernières contributions au magazine, au sein duquel il s'était invariablement imposé avec le personnage de *Tendre Violette*, créé avec Gérard Dewamne.

Dès le numéro 0 de (À SUIVRE),
Etienn Robail ouvre la parenthèse,
et trouve le ton juste.

ELEGANCE,
SOBRIÉTÉ...

LA SUIVRE OCT 77

Jean-Paul Mougins signe un édito visionnaire en forme
de manifeste. Ouvrez les guillemets : "(À suivre)" sera
l'irruption sauvage de la bande dessinée dans la littérature.

À L'ABORDAGE ! ET PAS DE COMPLEXES !

FERMEZ LES GUILLEMETS !!!

Tardi et Forest montrent la marche à suivre
et donnent une magistrale leçon d'équilibre.

INIMITABLE,
COMME STYLE

F'murr, leur emboîte le pas en toute
légèreté, à dos de mammoth.

ET DÙ ALLONS-NOUS, COMME ÇA ?

ON NE FAIT QUE PASSER

Quand Hugo Pratt referme provisoirement
la parenthèse 98 pages plus loin, tout est
dit : la bande dessinée est devenue adulte.

QUELLE MATURITE !

Personne ne connaît encore la bonne nouvelle.
Le numéro 1 ne sortira qu'en février 78.

QUANT À MOI, MÊME SI
JE NE SUIS PAS ENCORE
NÉ, J'AI DÉJÀ UN BON
EXEMPLE... À SUIVRE

(À SUIVRE) 0

MENSUEL

109

Jean C. Mougins

LE N ROU E REI

di Renzo Piano e Paolo Portoghesi

Il libro che vi presentiamo è un'opera di grande valore
e di grande interesse. È un'opera di
architettura e di urbanistica, ma è anche
un'opera di storia e di cultura. È un'opera
che ci fa conoscere il passato e ci aiuta a
comprendere il presente. È un'opera che
ci fa capire il ruolo dell'architettura e
dell'urbanistica nella società. È un'opera
che ci fa capire il ruolo dell'architettura
e dell'urbanistica nella cultura. È un'opera
che ci fa capire il ruolo dell'architettura
e dell'urbanistica nella storia. È un'opera
che ci fa capire il ruolo dell'architettura
e dell'urbanistica nella vita.



Gros plan sur une des vignettes d'un récit en six planches d'Aïan Garrigue
 « Le Journal du corbeau » publié en octobre 1994 dans le numéro 20 d'À Suivre.
 Le magazine, alors, a augmenté sa pagination d'un tiers (148 pages) mais
 ce surcroît de pages ne suffira pas à enrayer la chute

Fin 1992, alors qu'(*À Suivre*) publie son numéro 179, le magazine a encore cinq ans à vivre. De l'extérieur, si l'on regarde rapidement, on peut encore considérer que le journal porte beau. Le tandem Manara-Pratt, à l'efficacité déjà largement éprouvée dans feu le magazine *Corto* avec *Un été indien*, revient en couverture avec le début d'un grand récit d'aventures historiques tel que l'un et l'autre savent parfaitement les tricoter, *El Gaucho*.

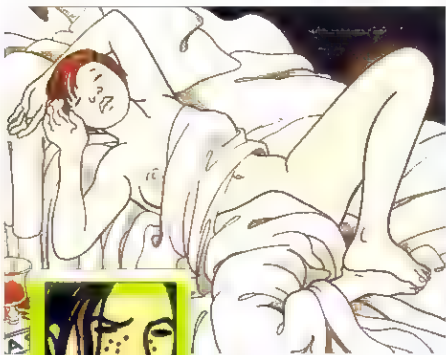
A la Une, petit aménagement de maquette, pas innocent, un cartouche énumère, sans commentaire, le nom des auteurs présents au numéro. Rossi / Giraud, Muñoz / Sempayo, Wintz / Delangle, Chauzy / Matz, De Moor / Desberg, Prado, Geluck, Régis Franc. Tant de belles signatures dans un même numéro, pas de doute, ça fait riche.

Mais lorsqu'on referme le magazine subsiste comme un doute. Pratiquement pour la première fois, il n'y a pas d'annonceur en quatrième de couverture. Enfin, pas d'annonceur payant, comme pouvait encore l'être a marque de cigarettes *Lucky Strike*, présente jusqu'au numéro précédent. C'est désormais Casterman qui utilise l'espace de la quatrième de couverture pour communiquer sur les albums de la maison. Mauvais signe. Que même cet espace-là ne parvienne pas à trouver preneur donne une idée de l'ampleur de la disette publicitaire. Un ou deux annonceurs classiques, ici et là, réapparaîtront ponctuellement et nettement plus tard en quatrième de couverture, mais jamais plus de façon durable.

Derniers beaux restes

Pour un lecteur d'(*À Suivre*), il y a pourtant encore matière à se faire plaisir à la lecture du magazine, et sans se forcer Rossi et Giraud se montrent sur-efficaces avec la nouvelle aventure de Cutlass, *L'Alligator blanc*, et l'équipe Pratt-Manara effectivement à la hauteur de sa réputation avec *El Gaucho*.

Venu de l'univers *Métal hurlant*, le dessinateur Arno fait ses débuts dans (*À Suivre*) avec une histoire en quatre épisodes réalisée seul, *Augustin*. Tardi livre quelques chapitres de son grand œuvre sur 14-18, *C'était la guerre des tranchées*. On note aussi la réapparition de quelques têtes d'affiche qui s'étaient faites rares : Bourgeon, de retour avec *La Source* et la *Sonde*, grand récit de science-fiction réalisé avec Claude Lacroix, ou encore Loustal et Paringaux, qui



PROTRAIT

Adèle Blanc-Sec Qui l'aime la suive

Assez curieusement, elle n'apparaît pas tout à fait comme une « vraie » héroïne (*À Suivre*). Paie-t-elle la sa filiation feuilletonesque, et le fait que sa naissance soit effectivement antérieure à celle du magazine ? En tout cas elle restera, jusqu'à la fin ou presque, quelque chose comme cette cousine par alliance qu'on fréquente de loin en loin parce qu'on la connaît mal – à moins que ce ne soit l'inverse. Pas mauvaise fille, notez, mais on n'a pas tout à fait les mêmes racines, pour ne rien dire des fréquentations. Mademoiselle Blanc-Sec, de son côté, ne se formalisera jamais de cette petite distance finalement pas méchante, elle-même étant par ailleurs d'une nature peu lante. Il faut dire aussi qu'au fil de sa tumultueuse carrière, elle en aura tellement vu, des fondus, des frappés, des agités, des malfaisants, que forcément son degré de tolérance à l'humaine bêtise est un peu usagé. Dans le tout dernier recueil de ses aventures, elle ne lâche d'ailleurs pas un seul sourire et son texte, à de rares exceptions près, est en forme de phrases quasi-monosyllabiques : « Vous êtes un monstre ! » ; « Une andouille de Vire » ; « Pour vous emmerder » ; « Au point où j'en suis... » ; « On ferait mieux de rentrer chacun chez soi »... Toujours répéter les mêmes choses. À la fin, ça lasse, c'est obligé.

Première apparition : (AS) 29, juin 1980.

proposent leur jeune Homme romantique. Il y a même quelques authentiques « nouvelles têtes » à découvrir : Philippe Drumel, Jeff Pourquié, Philippe Biard, Philippe Livache, Jean-Marc Mathis, le talentueux Alain Garrigue, ou encore le scénariste Laurent-Frédéric Bollée, associé à la dessinatrice Jeanne Puchol, pour n'en citer que quelques-uns.

Il peut même encore arriver de voir surgir un nouveau personnage d'aventurier impeccable – complexe, humain, sophistiqué, exactement dans la tradition qu'(À Suivre) a su magnifier au fil des années. C'est l'exemple de l'entrée en scène de Dieter Lumpen, au numéro 187 (août 1993). On le dirait naturellement fait pour évoluer dans ce magazine-là, bien que ce ne soit pas le cas : les aventures de Dieter Lumpen ont paru directement en albums édités par Magic-Strip, avant que ses auteurs Jorge Zentner et Ruben Pellejero ne bifurquent vers (À Suivre) et Casterman.



L'association magique Hugo Pratt / Milo Manara à l'œuvre, à travers cette vignette extraite du grand récit *El Gaucho*, tel qu'(À Suivre) le publie en mars 1993 dans son numéro 182. La complicité des deux auteurs avant déjà fait merveille auparavant dans *Un été indien*.

vague d'ouverture de « L'Affiche », une histoire courte en dix-sept planches
 Pour qué et Matz parue fin 1993 dans le numéro 91 d'« A Suivre »
 Les deux auteurs font partie de la dernière vague de signatures révélées
 Le magazine et ont, par la suite, continué à publier



ET PENDANT CE TEMPS À **LANDERNEAU...**

Janvier 1993

Le 7, entrée en vigueur du « grand marché européen » organisé par le traité de Maastricht

Le Festival de la bande dessinée d'Angoulême fête son vingtième anniversaire avec en vedette Frank Margerin.

Mars 1993

Le 5, disparition du cinéaste et comédien Cyril Collard.

Le 21 Renault lance la Twingo.

En France, la droite gagne les élections législatives. C'est la seconde cohabitation, avec Édouard Balladur comme Premier ministre.

Avril 1993

Le 19 à Waco aux États-Unis, assaut des forces spéciales contre la ferme retranchée de la secte des Davidiens de David Koresh. Il n'y aura que 8 survivants sur les 96 membres de la secte.

Mai 1993

Le 7, Pierre Bérégovoy se suicide à Nîmes avec le revolver de son chauffeur.
 Le 15, dramatique conclusion de deux jours de prise d'otages dans une école maternelle de Neuilly-sur-Seine. Le preneur d'otages, « Human Bomb », est tué par les policiers du Raid.

Juillet 1993

Le 18, disparition de Léo Ferré.

Septembre 1993

Le 3 à Washington aux États-Unis, poignée de main historique entre le leader palestinien Yasser Arafat et le Premier ministre israélien Yitzhak Rabin. Elle scelle les accords de paix entre Israël et l'OLP.

Octobre 1993

Le 4, à Moscou, assaut de l'armée régulière contre le Parlement et fin de la tentative de coup de force armé contre Boris Eltsine déclenchée quinze jours auparavant.

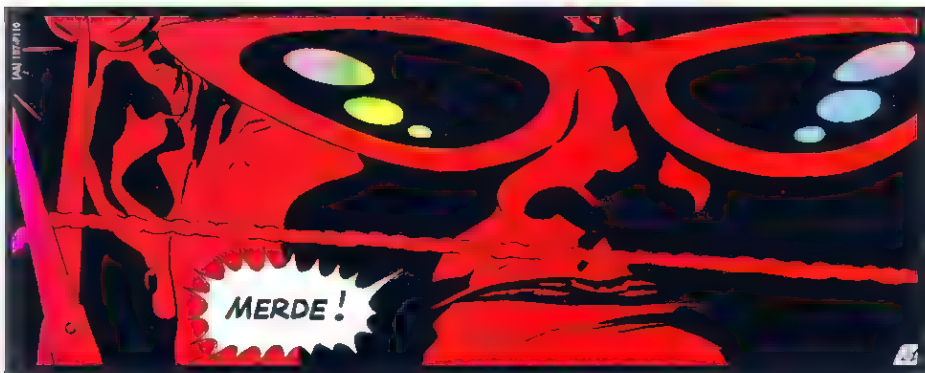
Le 3, disparition du cinéaste Federico Fellini. « A Suivre » lui rend hommage dans son numéro 91 de décembre.

Novembre 1993

Le 11, disparition à Buenos Aires, en Argentine, du dessinateur Alberto Breccia, maître du noir et blanc et inspirateur de très nombreux auteurs.

Décembre 1993

Le 15, Nelson Mandela et le président sud-africain Frederik De Klerk reçoivent ensemble le Prix Nobel de la Paix.



des trois Parques, telles que les croise Dieter Luppen dans l'une de ses aventures les plus
 smatiques. Le Prix du Choron. Cette grande histoire de Ruben Pellejero et Jorge Zentner est publiée
 « A Suivre » en deux épisodes seulement, en août et septembre 1993.

CHRISTIAN ROSSI

« Des le début, (À Suivre) a incarné le haut de gamme de la bande dessinée »

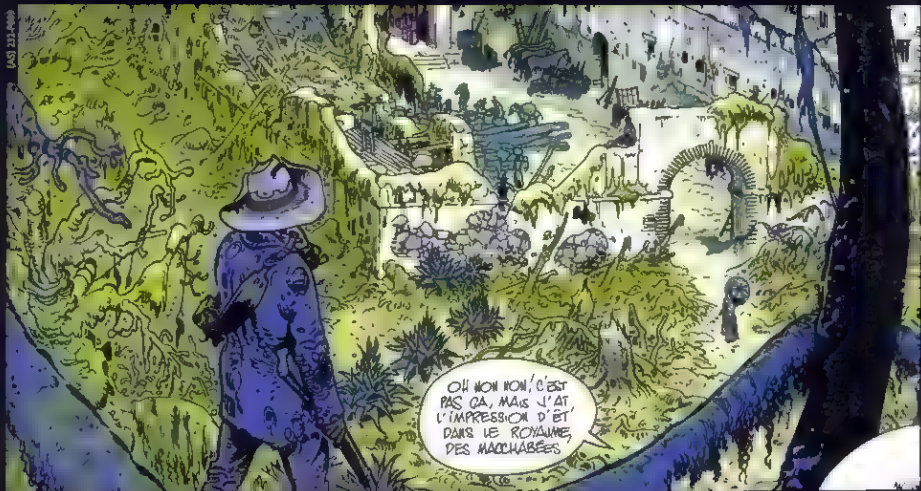


Illustration de Jean-Claude Mézières pour le numéro 1 de (À Suivre), en 1980. Le dessin est une œuvre de Jean-Claude Mézières, réalisée pour le numéro 1 de (À Suivre) à partir du scénario de Christian Rossi.

À l'instar d'un Barz, ce n'est pas sous la bannière d'(À Suivre) que vous avez débuté votre parcours professionnel...

Non, j'ai d'abord posé mes bagages chez Glénat, à partir du tout début des années 80, notamment avec *Le Chariot de Thespis*, une série réalisée avec Philippe Bonifay. Mais je crois que pour nous tous dessinateurs, quelles qu'aient été les maisons qui nous publiaient alors, (À Suivre) constituait un repère.

Quelle image en aviez-vous, de l'extérieur ?

Dès le début, (À Suivre) a incarné le haut de gamme de la bande dessinée. Il y avait d'emblée une ambition, une qualité éditoriale qui représentait une alternative à ce qui existait dans ce domaine jusqu'alors. Je me souviens m'être dit qu'enfin une revue prenait les auteurs au sérieux. Ce qui s'est confirmé ensuite lorsqu'on s'est mis à parler de Casterman comme du Gallimard de la bande dessinée. Alors bien sûr, dans un tel contexte, être publié dans (À Suivre) était inévitablement perçu par les dessinateurs comme une consécration.

Comment s'est déroulée votre rencontre personnelle avec le magazine ?

En deux temps successifs. La première rencontre, c'était celle de Jean-Paul Moughin, que je suis allé voir avec le scénario

Patrick Cochais pour lui présenter un projet noir et blanc élaboré en commun. Fin de non-recevoir – je ne me suis d'ailleurs pas obstiné dans cette voie, et le projet a finalement été dessiné chez Glénat par Griffo. Je ne pensais pas que nous serions appelés à nous revoir, mais plus tard, (À Suivre) et Casterman ont récupéré ce qui pouvait l'être d'une petite maison d'édition en difficulté, Aedena. Au sein de cet ensemble éditorial, il y avait Moebius, bien sûr, principal attrait du catalogue, mais aussi un projet de relance d'un personnage autrefois créé dans *Pilote* puis *Métal hurlant* par Jean Giraud, et Jean-Michel Charlier, Jim Cutlass, dont j'étais partie prenante en tant que dessinateur. Et voilà comment, adossé par Giraud, je me suis retrouvé à travailler pour le journal où j'avais espéré publier, mais dans un contexte radicalement différent de ce que j'avais pu imaginer.

Vous voulez dire que c'était une déception ?

Mes sentiments étaient mitigés, car mon attente vis-à-vis d'(À Suivre) portait sur la bande dessinée d'auteur, ce que n'était pas Jim Cutlass. En même temps, je pouvais constater que la ligne graphique générale du magazine n'était pas aussi « sévère » que je me l'étais représentée, et c'était une bonne nouvelle : (À Suivre) s'ouvrait à de nouvelles expressions, évoluait avec le temps, un mouvement que je trouvais prometteur pour la suite de mon parcours. Quel



Illustration de Jean-Paul Mougins pour la revue *Le Glorieux* de Jean Giraud.

Il en soit, j'ai tout de même trouvé beaucoup de plaisir à cette forme d'apprentissage au sein de la revue. Cela a été aussi une occasion de nouer une relation de bonne qualité avec Jean-Paul Mougins.

Vous parlez, par la suite, parallèlement à *Jimi Gifford* que vous poursuivez sur des scénarios de Jean Giraud après le décès de Jean-Michel Charlier, de développer *La Gloire d'Héra* avec Serge La Tendre...

J'avais travaillé déjà avec Serge sur une autre série chez Albert Michel, *Les Errances de Julius Antoine*. *La Gloire d'Héra*, qu'il avait alors en projet, en équipe avec moi pour le dessin, me paraissait très bien convenir pour Casterman. Mougins s'est montré un peu méfiant au début vis-à-vis de ce nouveau projet, comme il le faisait souvent en pareil cas, et a gardé le projet sous le coude quelque temps. Mais dès le moment où des concurrents ont également manifesté leur intérêt pour cette histoire, la situation s'est débloquée. C'était assez typique de la « méthode Mougins ».

Mais souvenirs d'années passées de façon merveilleuse au sein d'À Suivre ?

Je ressens de la tristesse à la fin de cette aventure, peut-être même un peu de colère envers le laisser-aller qui a conduit au naufrage final... Mais au-delà de cette petite



Illustration de Jean-Paul Mougins pour la revue *Le Glorieux* de Jean Giraud.

nostalgie, cela reste pour moi une période formidable. Personnellement, je n'ai jamais appréhendé (À Suivre) en termes de public et de nombre de lecteurs, mais de contenu. Et de ce point de vue, c'était un incroyable plaisir – parfois même une grande claque – de voir mon travail publié au milieu du travail des autres. Lorsqu'on allait au journal, on avait vraiment l'impression de vivre quelque chose. À travers (À Suivre), j'ai vraiment pu mesurer à quel point le registre de la presse est différent de celui du livre et de l'édition.



PORTRAIT

Jim Cutlass

Un remède à la mélancolie

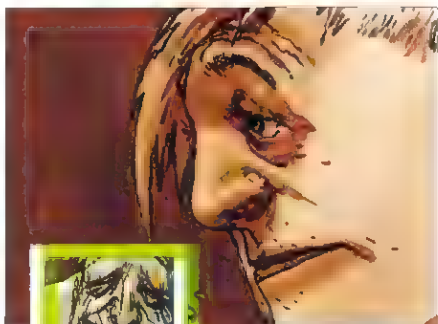
C'est ce qui s'appelle avoir de la ressource. Laisse de côté par ses géniteurs tout juste après être sorti des limbes, puis brièvement remis en selle, le temps d'une cavalcade, et abandonné de nouveau : exhumé pour de bon, enfin, au terme d'une longue parenthèse, et cette fois plus question de raccrocher. Comme les chats possèdent neuf vies, peut-être bien que le grand Jim est vraiment increvable. Un solide principe vital chevillé dans les tréfonds de la carcasse et un profil suffisamment cabochard (l'une des spécialités maison de son scénariste, Jean-Michel Charlier) pour s'y cramponner mordicus. Observez-le donc, le rouquin, au fil de sa trépidante existence de héros de western. Sous la pluie, dans la boue (car il faut bien reconnaître que le climat du vieux Sud est un peu chargé), il ne tient pas en place, jamais, et qu'il se voie rossé, malmené, cabossé, pressuré, harassé ne change rien à l'affaire. Plus speed, on voit mal, sauf à diagnostiquer une pathologie hyperactive. Et du mordant, avec ça ; pour tout dire un sens de la répartie limite grande gueule. Davantage que le physique, « c'est le ton qui fait Cutlass : sa distance, son ironie, sa décontraction », expliquait Christian Rossi à Claudine Legardinier dans (*À Suivre*), en prélude à la publication de la première de ses aventures dans le magazine, *L'Homme de la Nouvelle-Orléans*. C'est ce qui s'appelle avoir un tempérament.

Première apparition : (A5) 150, juillet 1990.



L'une des images de « Chacun son heure », un récit en quinze planches de Chou et Matz publié en décembre 1992, dans le numéro 179 d'(*À Suivre*).

Jne fois rodé avec ces histoires courtes à dominante musicienne, Chauzy travaillera par la suite en solo, d'avantage tourné vers l'autobiographie.



PROTRAIT

Léon la Came Sa Majesté Léonce

Enorme succès à l'applaudimètre. Et succès amplement justifié. Car de tous les profils de fouteurs de merde attachants recensés parmi les personnages de fiction – et il n'en manque évidemment pas –, Léon la Came est assurément l'un des plus réussis. Il s'appelle Léonce, en vrai. Léonce Houx-Wardiougue, fondateur dans les années 1920 de la célèbre entreprise cosmétique familiale du même nom. Et ressurgi de l'hospice à la veille de son centenaire pour porter au cœur de sa propre famille le bras vengeur de la justice Haro sur les pourris, les tricheurs, les faux culs, les gueules de raie – et l'airnable parentèle est abondamment pourvue de ce genre de malfaisants, sans oublier les peigne-culs de son agence conseil en communication. Revenu de tout sauf de son affection pour son petit-fils Géraldo-Georges (Gégé, donc), Pepe sèmera la déroute et l'indignité parmi les siens avec une épataante vitalité, jusque dans un final éblouissant où sa propre mort revivifie la lutte des classes l'espace d'une *Internationale* mémorable. Il est vrai qu'une fois exécutée la mission de nettoyeur de convenances de ce chieur impayable, il ne reste plus grand monde à aimer dans ce paysage désolé. Mais cela aussi, Léon la Came l'avait annoncé, dans l'un de ses admirables raccourcis d'une mauvaise foi extralucide. « L'amour, c'est une affaire de cancrs »

Première apparition : (AS) 191, décembre 1993.

- Fragment d'image issu de « Enfers des rêves de Warnauts et Raives »
und récit dont (À Suivre) débute la publication à compter de mars 1994.
- Au son numéro 194 L'histoire a pour cadre le milieu du cinéma à
- Hollywood, à l'époque de la splendeur des studios tout-puissants





œuvre de la grande boucherie de 14. Il narrait avec une effrayante efficacité par Tardi dans un épisode de *C'était la guerre des tranchées*, publié (A Suivre) numéro 81 en février 1993. Le personnage qui parle maintient ses tripes dans un casque pressé sur son ventre.



signa ro forsonnant de François Boucq, lâché en roue libre dans l'une des planches de la nouvelle grande aventure de Jérôme Moucherot, que publie (A Suivre) à partir de novembre 1993. Les Dents du recon... faut bien reconnaître que *Le Grand Bleu*, à côté, c'est une limite gnotogotte.

L'une des dernières pages de Stel quatrième volet de la grande série *Le Monde d'Edena* de Moebius dans le numéro 90 d'AS (A Suivre) en novembre 1993. Le dessinateur semble y évoluer parfois en écriture automatique à l'instinct, comme il avait fait autrefois avec *Major Fétol*.

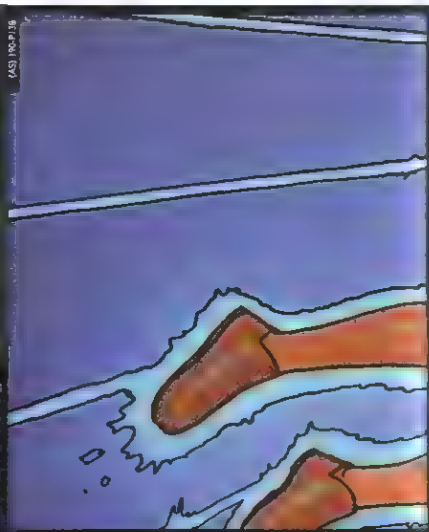
Tangage

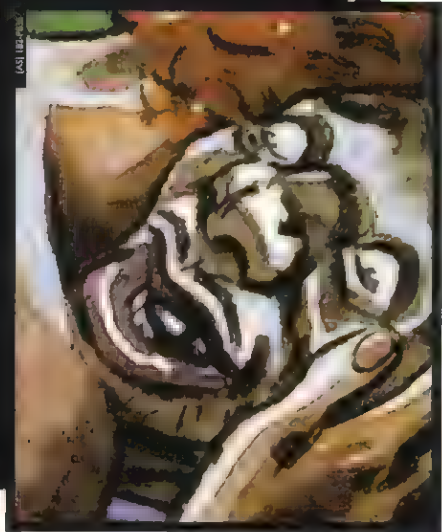
Désormais, le magazine va ainsi osciller entre les moments inspirés et ceux qui le seront nettement moins, mais sans que l'on puisse réellement y discerner un schéma, une intention. Comme privé de dynamique interne, livré à lui-même, au gré des auteurs et des œuvres qui passent à sa portée.

La réussite, c'est par exemple Moebius, qui de toute évidence continue à se régaler avec *Stel*, nouveau volet de son *Monde d'Edena*, ainsi que le tandem De Moor-Desberg, dont l'imaginaire s'épanouit visiblement sans réserves à travers les formidables aventures de *La Vache*. C'est aussi Boucq, qui lâche son Jérôme Mouchérot dans la 5^e dimension avec *Les Dents du recoin*, ou encore Chauzy, en fin d'année 1993, qui se risque en solo avec la première des histoires qui composeront plus tard les albums *Parano* puis *Béton armé*, prélude à cette veine de l'autobiographie en bande dessinée dont on se délecte tant aujourd'hui.

Hugo Pratt en revanche ne paraît plus que l'ombre de lui-même lorsqu'il signe (visiblement à la hâte) *Brise de mer*, le nouvel épisode de sa série *Les Scorpions du désert*. Prado, quoique irréprochable d'un strict point de vue graphique, n'est pas au meilleur de son inspiration quand il livre les histoires courtes de sa série *Drôle de monde*. Et Tardi lui-même a un peu de mal à convaincre en publiant, un peu plus tard, *Tous des monstres !*, la moins réussie des aventures d'Adele Blanc-Sec.

Le traitement rédactionnel du magazine, un peu erratique également, paraît obéir à la même logique d'improvisation. Certains numéros ne proposent que le minimum syndical : les classiques rubriques livres, cinéma, musique et infos, sans davantage d'efforts. D'autres en revanche, sans que le lecteur puisse en percevoir très nettement les raisons, se montrent plus généreux, semblant même retrouver ici et là un peu de la flamme journalistique d'autrefois : un entretien exclusif avec Umberto Eco en novembre 1993, en décembre quatre pages d'entretiens sur la collaboration de Lorenzo Mattotti et Jean-Jacques Goldman pour le disque *Rouge*, une intéressante enquête sur le monde des villes en février 1994, et quelques mois plus tard, en mai, un copieux dossier très réussi sur Robert-Louis Stevenson, coordonné par Jean-Luc Fromental.





Le vieux Jim en pleine bonheur dans «Big Fat Mama» de Chauzy et Matz dans le numéro 182 de mars 1993. Ces récits courts souvent inspirés par le blues sont commandés par «A Suivre» aux deux auteurs à la suite de la parution chez Futuropolis d'un album de la même veine, Bayou Joey

NICOLAS DE CRÉCY

« (À Suivre), c'était tout simplement l'idée que je me faisais de la bande dessinée »

1403 194 1987



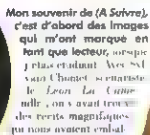
vous vous souvenez de votre premier contact avec (À Suivre) ?
Oui, ça ne s'est d'ailleurs pas très bien passé. Ce devait être en 1987 ou 1988, j'étais en train de terminer mes études à l'atelier de bande dessinée de l'école des Beaux-Arts d'Angoulême et avec plusieurs autres élèves, nous avions mis au point un projet d'album collectif en noir et blanc, d'inspiration assez littéraire, sur le thème du cirque. Comme nous ne doutions de rien, nous étions bien sûr persuadés que ce projet ne pouvait paraître que dans (À Suivre)... Alors nous avons pris rendez-vous avec Jean-Paul Mougin, qui comme il avait à cette époque la réputation de pouvoir se montrer assez dur avec les auteurs qu'il recevait, nous sommes arrivés à six dans son bureau, assez remontés, avec un discours offensif et radical. Du coup, notre démarche a été un échec — ce projet commun n'a d'ailleurs jamais vu le jour —, mais j'ai tout de même su, après coup, que parmi les différentes relations de ce collectif, Mougin avait apprécié mon travail

De quelle manière ce premier « ras » a-t-il été suivi ?
J'ai publié mon premier album, Foliozzo, chez Les Humanoïdes Associés en 1991, puis commencé

à travailler sur Le Bibendum céleste chez le même éditeur. Mais je souhaitais ne pas me limiter à ce style de bande dessinée très picturale, et (À Suivre) continuait de m'attirer : sa dimension littéraire était séduisante et cela restait tout de même, de loin, la meilleure revue de bande dessinée. Alors, j'ai mis au point les premiers éléments d'une bande dessinée rapide en noir et blanc, appuyée sur un scénario de facture plutôt classique de Sylvain Choux. C'était Léon la Came. J'en ai réalisé une quinzaine de planches, que nous n'avons soumises qu'à (À Suivre) puis c'est à ce magazine que nous destinions le projet. Cette seconde tentative a été la bonne. Mais Jean-Paul Mougin a demandé de traiter cette histoire en couleur, contrairement à ce que j'avais initialement prévu.

Comment avez-vous ressenti cette première publication dans la revue ?

De façon très heureuse. La parution en chapitres succédant était très bien adaptée au projet puisque c'est un peu de cette manière que nous avions pensé le récit. Il s'agissait pour moi de trouver une forme d'écriture par le dessin



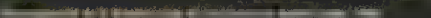
Tardi, Muñoz et
que l'on ne trouvait nulle
part assez littéraire de sa
nouveau. « Mais les seules
choses intéressantes
sont, à notre tour, et y
ont à fait particulier
un rédacteur
dans le bu
on avec ce
à l'issue de
sion, égale

et évidemment, qu'on
revenu quelque fois à
cela à l'issue de la *Le Com*
que cette histoire ne
que dans la *Nat*
thorité du tout
sive le magazine
sion publie, du x
sible
paire de cette
sion et de la
toute et de la



proche du croquis, qui permette d'appréhender au premier coup d'oeil la vitesse de lecture de la bande dessinée. Je découvrais ainsi même les développements de l'histoire au fil des livraisons du scénario, et je pouvais dessiner, alors, jusqu'à cinq ou six planches par jour. L'avantage de ce travail de longue haleine, aussi, c'était de pouvoir rester présent dans le magazine de façon continue pendant pratiquement un an. Tout cela était très agréable, quoique j'aie parfois un peu regretté au vu du résultat final, car certaines planches ne parvenaient, a posteriori, un peu trop hâtivement.

du magazine...
 Ça a tout de même eu le temps, avant sa disparition, de faire paraître l'intégralité de *Loid*, pauvre et malade. Personnellement, je n'avais pas anticipé cet événement. Mais moi, le journal faisait intimement, naturellement partie du paysage de la bande dessinée. Sa fin ne me paraissait même pas envisageable.



du magazine ?

(A suivre). C'était tout simplement l'idée que je me faisais de la bande dessinée. C'est en partie à cause de ce que j'ai vu paraître que je me suis senti encouragé à faire moi-même de la bande dessinée. Je pense que le magazine laissera une trace, tant pour sa qualité générale que pour sa dimension littéraire. Sur un plan plus personnel, j'ai également ressenti un grand plaisir à travailler avec l'équipe du journal, notamment Jean-Paul Mouglin. Je lui trouvais quelque chose d'un personnage romanesque, un peu exotique. La relation qu'il avait nouée avec ses auteurs, à l'un des moments où nous étions notre motivation



PROTRAIT

Mérite maritime Môles de mer

C'est une photo de groupe, davantage que l'image d'un seul individu. Parce que ce qui fait sens ici, comme le diraient les sportifs, c'est le collectif, la communauté. Alors ils se serrent un peu pour pouvoir tenir tous sur la photo, les marins du cargo *Amiral Benbow* dont la série *Mérite maritime* nous narre les voyages. Une fraternité pour de vrai, par-delà les différences ou les divergences, celle qui lie les humains lorsqu'ils sont loin de leurs racines. Ils ont les épaules larges, le cuir épais et leurs sourires, parfois fracassés, disent leur naturel un peu vif et leur sens plutôt viril de la camaraderie des gens de mer. Il est néanmoins possible de sentir tout ce que le portrait de cette collectivité de caractères on ne peut plus hétéroclite recèle de sensibilité mal dissimulée. Car ce que raconte aussi le quotidien de ces baroudeurs forts en gueule, mécréants, superstitieux et portés sur la gnôle, c'est bien sûr une suite d'histoires d'amour, petites et grandes, éternelles et fugaces. Mais n'allez pas leur dire que vous avez compris ça – en tout cas pas devant les autres. Comme tous les cœurs d'artichaut, les marins de *Mérite maritime* ont de ces pudeurs qui ne s'épanouissent que dans l'intimité avec soi-même.

Première apparition : (AS) 151, août 1990

Les héros sont fatigués

Force est de constater, aussi, que le magazine fait preuve de vraies qualités rédactionnelles lorsqu'il s'agit de célébrer les disparitions. Les pages consacrées successivement aux décès de Fellini (décembre 1993), d'Alberto Breccia (janvier 1994) puis de Jack Kirby (avril 1994) en témoignent. Bien sûr, ce n'est pas un défaut. Mais cela suggère une réactivité davantage tournée vers la commémoration que vers l'innovation.

En janvier 1994, à nouveau une petite retouche de maquette en Une : le logotype d'(*À Suivre*) s'inscrit désormais dans un cartouche sur fond noir, souligné par son sous-titre sur fond rouge. Une présentation qui sera conservée telle quelle jusqu'à la mise en place d'une nouvelle formule, un peu plus d'un an plus tard.

Ne noircissons pas trop le tableau toutefois. Lorsque le magazine traverse une période de forme ou d'inspiration (et il y en a encore), alors on retrouve un peu de l'esprit et du souffle traditionnel d'(*À Suivre*), à travers de vraies belles surprises. Ce seront par exemple *Le Cahier bleu* d'André Juillard, l'exceptionnel *Léon la Came* de Nicolas de Crécy et Sylvain Chomet ou encore, un peu plus tard, la première et unique apparition de Lorenzo Mattotti dans (*À Suivre*) en tant qu'auteur, avec les 21 planches splendides de « Lettre d'une époque éloignée ».

À la rentrée 1994, alors que quelques-uns des « classiques » d'(*À Suivre*) ont à nouveau apporté, dans le courant de l'année, leur contribution au magazine (Schuiten et Peeters avec *L'Enfant penchée*, Warnauts et Raives avec *L'Envers des rêves*, Rossi et Giraud avec *Tonnerre au Sud*, la nouvelle aventure de Jim Cutlass), le magazine fête son 200^e numéro.



Un plan sur une image de chute de l'une des rares histoires courtes écrites par André Juillard au magazine « Le Dernier Sémion », quatre planches un brillant scénario de Steven Desberg à l'appui d'un dossier les vampires dans (À Suivre) 181 de février 1993.

ET PENDANT CE TEMPS À

LANDERNEAU...

Janvier 1994

- Au Mexique, début d'une rébellion armée d'inspiration zapatiste dans l'État du Chiapas, répression sanglante du pouvoir central.

Février 1994

- Étienne Robail met un terme à l'existence des éditions Futuropolis, qui il avait fondées dans les années 70 avec Florence Cestas. L'aventure aura duré vingt-deux ans.

- Le 6, disparition de Jack Kirby, créateur de plusieurs figures majeures du monde des comics américains, comme *Captain America* ou les *Fantastic Four*.

Avril 1994

- Début du génocide rwandais.

- Le 8, suicide de Kurt Cobain, leader du groupe de rock américain Nirvana, un mythe est né.

- Le 27 avril, Nelson Mandela est élu président d'Afrique du Sud.

Juin 1994

- Le 25, disparition de Louis-Robert Casterman, président-directeur général des éditions Casterman.

Juillet 1994

- Le 1 arrivée de Yasser Arafat à Gaza, dans les territoires autonomes concédés par Israël aux Palestiniens.

Août 1994

- Du 12 au 14 aux États-Unis, Festival de Woodstock II, 25 ans après l'événement d'origine.

- Le 14, arrestation à Khartoum, au Soudan, du terroriste Illich Ramires Sanchez, dit Carlos II, est escadé en France où, en décembre 1997, sera condamné à perpétuité.

- Le 23, disparition du dessinateur Jean Claude Gal.

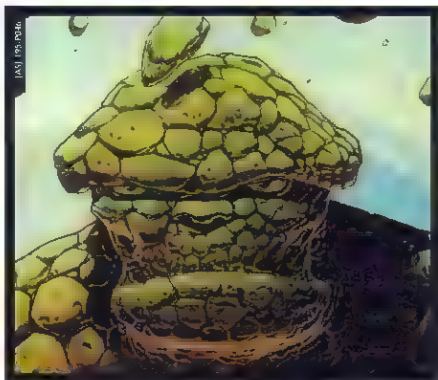
Novembre 1994

- À Paris, François Schuiten signe le nouvel habillage de la station de métro Arts et Métiers.

- Suicide du fondateur de l'Internationale Situationniste et auteur de *La Société du spectacle*, Guy Debord.

Décembre 1994

- Le 18, découverte dans le département de l'Ardèche d'un site préhistorique majeur baptisé « grotte Chauvet », contenant les peintures les plus anciennes actuellement connues au monde, vieilles de plus de 30 000 ans.



Le mythique créateur de nombre de héros de l'écurie Marvel Jack Kirby disparaît le 6 février 1994 (À Suivre) consacre une double page à sa mémoire quelques semaines plus tard, dans son numéro 195 d'avril, assortie de cette magnifique illustration-hommage signée Moebius.

FRANÇOIS BOUCQ

«Une convivialité entre lecteurs, auteurs et personnages»



Lorsque débute l'histoire d'«À Suivre», vous êtes plongés dans d'autres rails – ceux des magazines d'humour...

Ma première histoire est parue dans le magazine *Mormon*, puis j'ai collaboré à *Fluide glacial*, où j'ai notamment réalisé «Les Leçons du Professeur Bourremou» avec Pierre Christin, et à *Pilote*, pour des histoires courtes avec Delany. C'est vrai que lorsque «À Suivre» a commencé à paraître, je m'y suis tout de suite intéressé en tant que lecteur, pour le bricolage du noir et blanc, sa dimension romanesque et ces longs chapitres de vingt pages et plus qu'on n'avait encore jamais vus dans aucun journal de bande dessinée, mais je ne m'imaginais pas du tout y collaborer. Il y avait une telle densité que je trouvais que ça manquait beaucoup de fantaisie.

Ce que vous vous êtes chargé d'apporter...

L'approche s'est faite de façon très progressive. En fait, j'ai rencontré Jean-Paul Mougin assez tôt dans l'histoire du journal. Il m'a signifié que la porte m'était ouverte, notamment en me proposant d'intervenir au sein des numéros spéciaux du magazine, d'abord le hors série «John Lennon» puis le spécial «Hergé». Je lui ai proposé pour «À Suivre» le personnage que je développais à l'époque, Rock Mustard, mais en vain. Je sentais qu'il attendait autre chose.

C'est-à-dire ?

Justement, identifier cette attente était une partie du travail. Jean-Paul Mougin, sans doute à dessein, ne formulait pas de demande précise, c'était sa manière de m'amener à choisir l'expression qui me conviendrait. Ce n'était pas toujours confortable : je me souviens m'être laissé emmener à décevoir lui-même en parlant de tout sauf de mes projets et moi-même disant : «Mais qu'est-ce que je fous là ?» Alors, j'ai procédé par décantation. Je lui ai fait au moins quatre propositions différentes avant d'emporter son accord. Au fil de ses refus successifs, j'ai progressivement compris qu'il souhaitait me voir travailler seul et en couleur. Il y a finalement eu une première histoire publiée et dès lors la collaboration n'a plus cessé.

Une vraie ténacité...

Pour moi, cela correspondait à un moment de transition. Je m'éloignais à la fois de *Pilote* et de *Fluide glacial*. «À Suivre» représentait un relais possible, mais surtout l'opportunité de changer vraiment de registre. Je m'étais assigné à moi-même plusieurs gageures, pour démarrer : changer totalement de décor, de personnages et de thème à chaque histoire, et surtout pas développer de série. C'était alors une idée assez fortement ancrée dans l'air du temps, et je la partageais. Dessiner Lucky Luke toute sa vie – ou tout autre personnage récurrent du même type – me paraissait



...ement aberrant. J'ai donc tenu au sein d'(À Suivre) le programme que je m'étais fixé, avec énormément de plaisir. D'ailleurs, tandis que Jean-Paul Mougin, progressivement, m'encourageait à passer du format court au long

...ore premier long, ce sera *Le Nomme du médien*, sur un scénario de l'écrivain américain Jerome Charyn. Cette rencontre s'est-elle faite ?

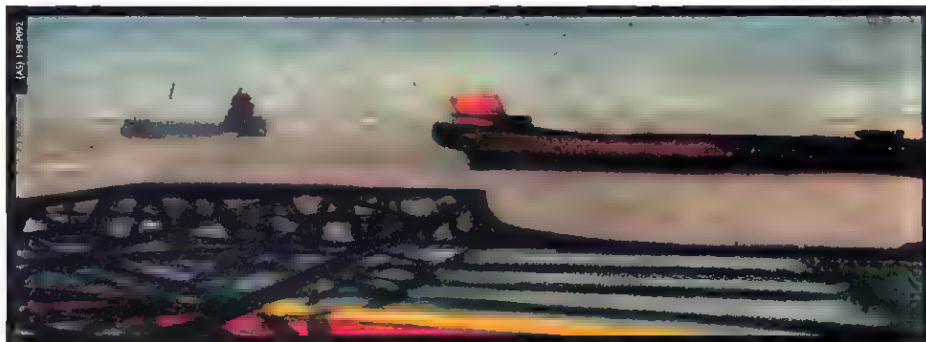
...est Mougin, encore, qui en a été l'initiateur. Il m'a progressivement « préparé » à cette initiative pendant plusieurs mois, en me répétant régulièrement, avec mystérieux : « Je pense à un truc pour toi... ». En fait, il y avait au supravant dans (À Suivre) un rédacteur en chef, Charyn et celui-ci, très amateur de bande dessinée, avait depuis les États-Unis fait savoir tout le bien qu'il pensait du magazine, en suggérant l'idée qu'il ne serait pas opposé à une collaboration. Mougin a saisi la balle au bond, organisé le contact avec Charyn pour finalement nous présenter l'un à l'autre. Mener ce projet à bien n'a vraiment pas été une mince affaire, nous avons éprouvé des difficultés à communiquer à un point que Charyn m'a finalement laissé libre d'interpréter assez sensiblement son histoire d'origine.

Disposer d'un journal comme *Le Médien*... C'était important ?

C'était essentiel ! J'ai toujours travaillé avec des journaux, et toujours adoré ça. Je regrette qu'il n'en existe plus, en tout cas sous cette forme. C'est une vraie perte, profonde, dans la mesure où la bande dessinée, à mes yeux, est un événement journalistique, plus ou moins en résonance avec des éléments d'actualité. Les journaux créent une convivialité entre lecteurs, auteurs et personnages. Créer ses planches, les voir paraître le mois suivant et en avoir un retour presque aussitôt est extrêmement stimulant. Il est même possible de modifier la progression de l'histoire en cours en fonction des réactions de son auditoire : c'est exactement l'art du conteur.

Une signature est-elle présente dans le magazine ?

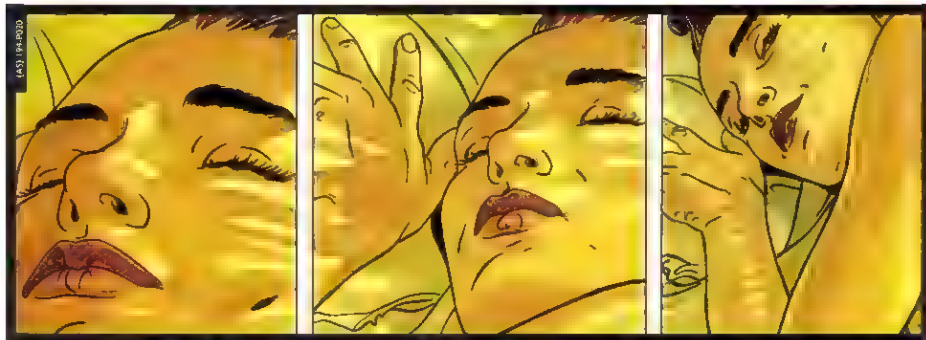
J'ai essayé de contredire cet événement, vraiment — sans doute à la mesure de mon implication dans le journal, qui a toujours été très forte. Mais au cours de la dernière période, Jean-Paul Mougin avait si peu envie que le magazine puisse évoluer sans lui que je me suis finalement rangé au sentiment général : ça ne pouvait plus continuer comme ça. Effectivement, j'ai ressenti cette disparition comme une envie-cœur, avec l'impression d'un grand glissement.



L'une des images de « Lettre d'une époque éloignée » première contribution au magazine du dessinateur italien Lorenzo Mattotti, en vingt et une planches publiées dans le numéro 198 de juillet 1994. Cette rencontre réussie entre (À Suivre) et Mattotti paraissait écrite, pourtant elle restera sans lendemain.



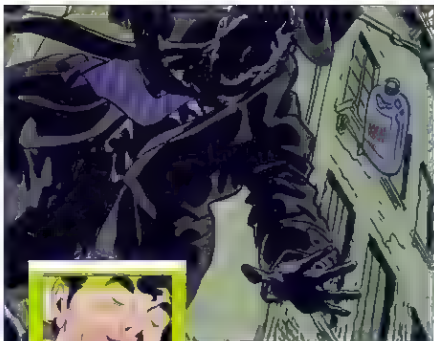
Une vignette issue de « Reality Show », histoire en six planches très colorées signée Virginie Broquet, publiée en mars 1994 dans le numéro 194 d'À Suivre. Les auteurs femmes resteront minoritaires dans la production du magazine tout au long de son histoire, comme dans l'ensemble de la bande dessinée.



Un strip intimiste comme les autres, le talent de Vannata Raves, sûre du premier chapitre de « Évers des rêves », publiée dans le numéro de mars 1994. Les deux auteurs, séduits par (À Suivre) depuis les origines, resteront présents au sein des pages du magazine jusqu'à la fin.



« Image de Catsby, une histoire dessinée par Anne Balthus sur un scénario de Benoît Peeters, publiée en trois chapitres entre avril et juin 1994 (numéro 177). Balthus était initialement apparue au sommaire du magazine « Dolores, sur un scénario signé Schuiten-Peeters »

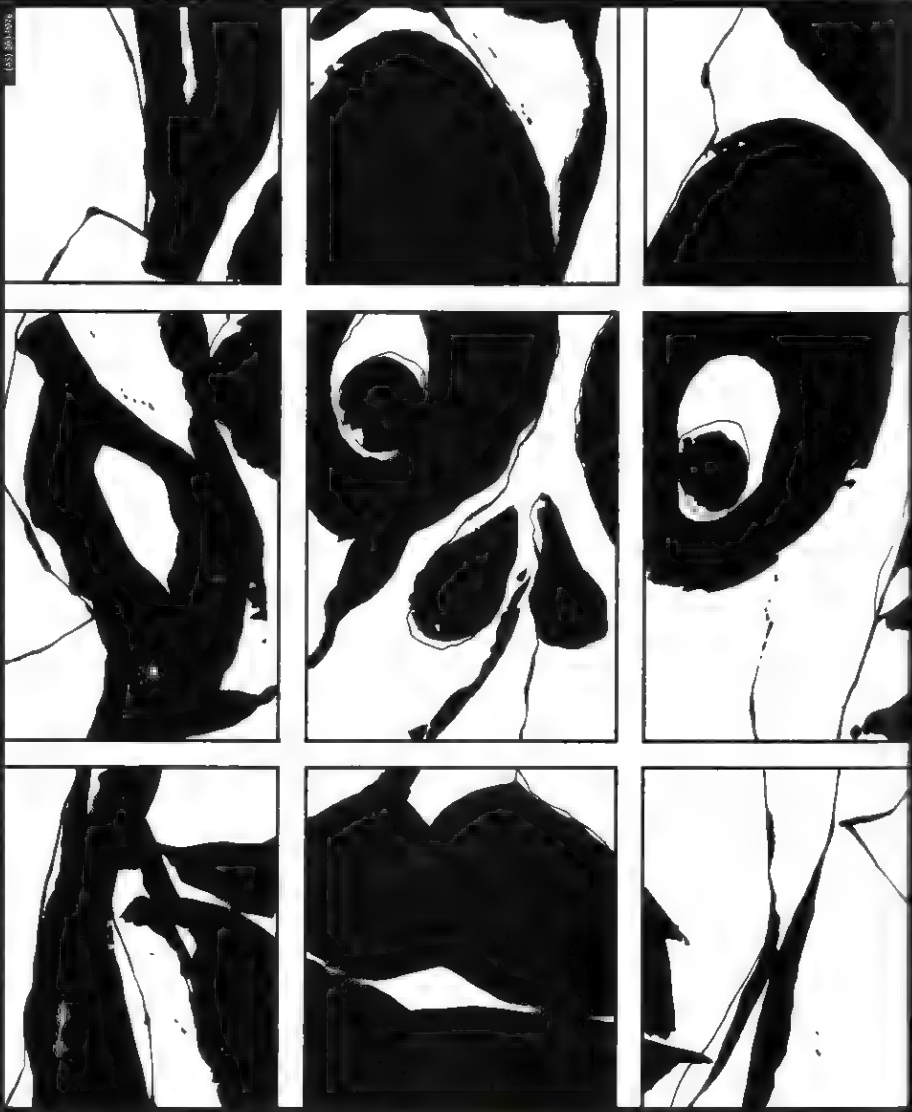


PORTAIT

Dieter Lumpen Arpenteur du monde

« Cherchant à oublier les dés, les roulettes russes, les tricheries et les dettes, je me suis embarqué comme matelot sur un cargo qui partait du Pirée (. .) » Dieter Lumpen dans le texte. Et, au passage, quelque chose comme un programme de vie : partir, sans hésiter, sans se retourner, et adienne que pourra. Avec la cigarette aux lèvres, sa haute silhouette un peu dégingandée, son air de flotter à la surface des choses et un don avéré pour provoquer le hasard, il pourrait être, sur fond des années 40/50, une manière de croisement entre Bogart, Corto et Indiana Jones. Probablement un peu moins spontanément baroudeur que ces trois-là et, sans doute, un peu plus désabusé. Quoi qu'il en soit, il partage avec eux un vocabulaire aventureux très soigneusement entretenu et une fibre nomade plus qu'appuyée : de la Chine à l'Europe en passant par Manaus, l'Inde ou le Moyen-Orient, pas un des éternels théâtres de l'évasion qui ne l'ait vu déambuler, taciturne et réceptif à tous les vents du monde. Ajoutons-y un vieux fond d'élégance naturelle (essayez donc, vous, de porter ce genre de chapeau avec autant de détachement) et on ne s'étonnera évidemment pas, avec tout cela, que le gaillard ait aussi un certain talent pour éveiller l'intérêt des dames. Héros un jour...

Première apparition . (AS) 187, août 1993



Une formule usée

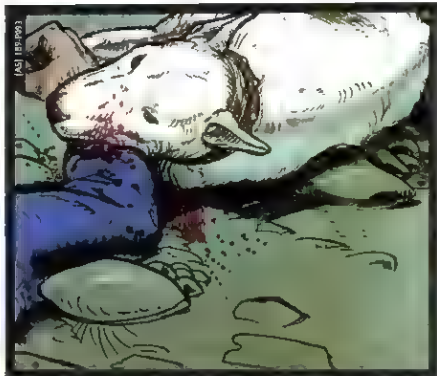
Pour l'occasion, et parce qu'il faut bien entretenir l'image d'une équipe et d'un journal « qui y croient », on a mobilisé toutes les énergies. Hugo Pratt signe la couverture et ouvre le numéro avec le premier chapitre d'une nouvelle histoire, consacrée au dernier vol d'Antoine de Saint-Exupéry. Vendu 40 francs (contre 32 d'ordinaire), ce numéro spécial anniversaire fait 200 pages, et pour la première fois se présente avec un dos carré.

« (...) Aujourd'hui une nouvelle génération se prépare à bousculer nos habitudes, à nous surprendre... L'enthousiasme n'a pas quitté l'ensemble de ceux qui font votre magazine : dans huit ans, nous en avons la certitude, nous fêterons le numéro 300 de (À Suivre)... à l'aube du XXI^e siècle ! (...) », écrit Jean-Paul Mouglin dans son éditorial, avec un curieux mélange de dénégation et de méthode Coué.

Nombre des auteurs « poids lourds » de l'équipe (À Suivre) sont présents dans ce numéro « historique ». Pratt, Tardi, Boucq, Schuiten et Peeters en équipe avec la photographe Marie-Françoise Plissart pour un nouveau chapitre de *L'Enfant penchée*, Geluck, Rossi – Giraud, ou encore Comès, qui fait son retour avec un nouveau récit, *La Maison où rêvent les arbres*. Pourtant, cette 200^e livraison d'(À Suivre) laisse un goût d'inachevé : Pratt est décevant, Comès ressasse une formule fatiguée, il y a très peu de rédactionnel et le cahier central, proposant une douzaine d'illustrations inédites célébrant l'histoire du journal et pompeusement titré « Le portfolio de la légende », est franchement raté.

Dans les mois qui suivent, et qui séparent (À Suivre) de l'une de ses toutes dernières tentatives de relance, il y aura encore ici et là quelques surprises heureuses. Jean-Marc Rochette notamment, qui parallèlement à son excellente chronique humoristique des *Aventures psychotiques de Napoléon* et Bonaparte, démarre en décembre 1994 un extraordinaire récit de science-fiction sur un scénario de Benjamin Legrand, *Le Tribut*. Du côté des jeunes auteurs, on peut également citer, sur des formats plus courts, Christian Scheurer, Alain Garrigou ou Bernard Vranken. Mais l'énergie fait visiblement défaut. C'est un journal fatigué et une équipe usée qui s'appâtent, sans plus guère y croire, à engager leur dernier tour de piste.

Une vignette extraite du numéro 202 de novembre 1994, alors qu'(À Suivre) publie le troisième volet de *La maison où rêvent les arbres* de Comès. Comme il l'avait esquissé dans ses précédentes créations, le dessinateur porté par le noir et blanc tend de plus en plus vers l'épure



L'une des vignettes de « Buit Joe », surprenant récit réalisé en vingt planches par Laurent Thuereau et publiée par (À Suivre) dans son numéro 89 d'octobre 1993. Cette histoire de vol et de poursuite a pour cadre une réserve indienne hopi aux États-Unis, dans les années 40

NOTRE PREMIÈRE RENCONTRE, OCTOBRE 1977...

Ce type de BD ne m'intéresse pas du tout, c'est même exactement le contraire de ce qu'on veut faire... Mais, par contre, on a besoin de nouveaux auteurs, pour des histoires courtes. Vous pouvez nous faire une histoire complète entre B et 12 pages?



1980. ARRIÈRE-PAYS...

Ce serait une histoire avec des gens ordinaires, des paysans, une sorte de chronique rurale...



LES ANNÉES CARNETS D'ORIENT...

Une histoire en plusieurs albums, centrée sur la Conquête et la Colonisation en Algérie...



MAIS, JEAN-PAUL, C'EST AUSSI SON PASSÉ À LA TÉLÉ, LES SURREALISTES...



SON PASSÉ À PIF LE CHIEN...



SON ENTHOUSIASME, SOUVENT...



SON MANQUE D'ENTHUSIASME, PARFOIS...



...LA DIFFICULTÉ DE PARLER CONTRAITS...



...SON AMITIÉ POUR HUGO PRATT...



SES PHRASES RÉCURRENTES ET ENERVANTES...



... SES MOMENTS DE BLUES ...



... LES RETROUVAILLES À BRUXELLES, EN 2002



(LA DER NIERE DAN SE)

(À Suivre) du numéro 205 (février 1995)
au numéro 239 (décembre 1997).

Deux « nouvelles formules » en moins de deux ans. C'est dire l'état de déréliction de la revue en ce milieu des années 90. Autrefois pionnier, défricheur, référence, (À Suivre), déserté par la plupart de ses lecteurs, n'est plus que l'ombre de lui-même. Fin de partie, la messe est dite. Les derniers moments d'existence du magazine laisseront la pénible sensation d'un bateau ivre, sans but ni inspiration. À l'exception notable d'une sortie avec les honneurs au tout dernier moment, (À Suivre) saura rappeler à tous qu'il a été l'un des titres de presse les plus influents de la bande dessinée contemporaine.

« (À Suivre) a dû atteindre ses records de diffusion historiques vers 1983-1984, raconte aujourd'hui Didier Platteau, et connaître une situation d'équilibre pendant quelques années au cours de cette période-là. Mais par la suite, l'érosion progressive du lectorat n'a plus jamais cessé, le phénomène était très lent, mais irréversible malgré tous nos efforts. »

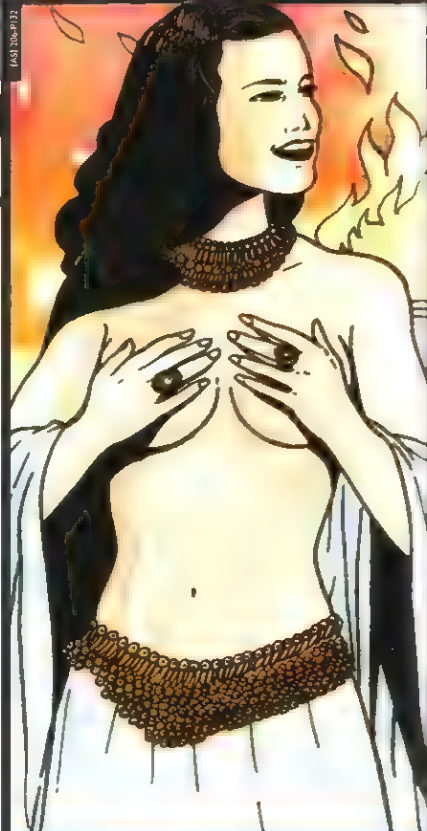
Début 1995 déjà, le magazine n'est plus que l'ombre de lui-même. Mais Casterman, une fois encore et presque sans y croire, va tenter une relance. À nouveau, c'est le moment du Salon d'Angoulême rebaptisé Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, institution avec laquelle le journal entretient une complicité ancienne, que choisit (À Suivre) pour tenter de donner un peu de retentissement à sa nouvelle formule.

Comment se présente-t-il, cet (À Suivre) « relooké » à partir du numéro 205 de février 1995 ?

Physiquement, une transformation notable : il adopte désormais un dos carré. Format et pagination ne changent pas (148 pages), mais le logotype fait l'objet d'un réaménagement : il est recentré et placé dans un cartouche qui n'est pas sans rappeler l'espace réservé que lui avait assigné Etienne Robial dans sa conception graphique d'origine. La maquette bénéficie également d'un toilettage complet. Et la disette publicitaire est toujours aussi totale...

Côté rédactionnel, outre un dossier de circonstance sur la bande dessinée italienne (l'Italie est alors l'invitée d'honneur du Festival d'Angoulême, et le journal ne manque pas de rendre hommage aux grands auteurs transalpins, qui ont joué un rôle si important dans son histoire), les principales innovations sont une rubrique Multimédia (quatre pages pour marquer la première livraison, trois par la suite) et une extension de la rubrique Cinéma, avec une double page réalisée par Tardi et le entique Michel Boujot.

Pas de grands bouleversements non plus sur le versant bande dessinée. Les grands récits en cours se poursuivent (*Le Tribut de Rochette* et *Le Grand*, *L'Enfant penchée* de Schuiten et Peeters, *La Maison où rêvent les arbres* de Comès), Giardino apporte un nouveau volet à l'histoire attachante de *Jonas Fink*, et l'espace consacré aux récits courts permet de publier quelques nouveaux venus, comme Gorski ou Koller.



Vignette issue d'un récit de douze pages de Vrancken et Desberg, « Le Nageur de Larsen », publié en mars 1995 dans le numéro 206 d' (À Suivre). Une histoire d'êtres croisés sur fond de cinéma hollywoodien, dans l'Amérique de l'après-guerre.



une des planches finales de *L'Enfant penché* de Schuiten et Peeters.
 un étonnant va-et-vient iconographique. l'album met également à contribution
 photographies, par l'entremise de l'objectif de Marie-Françoise Plissart

Ciao Hugo !

Il faudra en fait attendre avril pour que le magazine semble retrouver quelques réflexes innovants. La signature de Nicolas Dumontheuil apparaît ce mois-là en couverture du numéro 207 avec *Qui a tué l'idiot ?*, un grand récit qui obtiendra un peu plus tard à Angoulême, en 1997, le Prix du Meilleur Album. Puis le magazine enchaîne avec un Sokal réaliste tout à fait inattendu (*Le Vieil homme qui n'écrivait plus*) et, en juin, avec un beau numéro pour commencer l'été puisque s'y côtoient la toute première apparition de Baru dans (*À Suivre*), avec le premier volet de *Sur la route* encore, et la nouvelle grande histoire de Jorge Zentner et Ruben Pellejero, *Le Silence de Malka*.

La rentrée qui suit n'est pas moins intéressante. Le numéro d'août est d'excellente tenue, notamment grâce à Gorski (« *Frago* »), à Sylvain Victor (« *La Petite souris* ») et surtout Rochette et Legrand, qui donnent une somptueuse suite au *Tribut* ; hélas cette œuvre atypique est un tel échec commercial en librairie que ce nouveau volet publié dans (*À Suivre*), *L'Aigle de Lofcadro*, ne verra jamais le jour en album. Les mois suivants ne démentent pas, avec en septembre le premier chapitre de *La Gloire d'Héra*, grand récit de Le Tendre et Rossi qui revisite la mythologie grecque antique avec beaucoup d'intelligence et d'efficacité et, en novembre, *La Pierre de fête* de Boucq et Jodorowsky, suite de l'épopée de *Face de Lune* débutée avec *La Cathédrale invisible*.

Entre-temps est survenu un triste événement, symboliquement pesant pour le destin d'(*À Suivre*) : la disparition d'Hugo Pratt. Mobilisée de façon massive, la rédaction du magazine rend au créateur de Corto un vibrant hommage dans son numéro 213 d'octobre 1995, exceptionnellement « élargi » sur 196 pages. « (...) Il est notre ami pour toujours. Ses mythes ne cesseront de hanter nos rêves (...) », écrit (*À Suivre*) dans un court éditorial plein d'émotion, tout en pudeur et en retenue.

En pages intérieures, un rédactionnel copieux retrace les grands thèmes de son œuvre (Venise, le rêve africain, le monde celtique, l'Amérique latine...) et de nombreux dessinateurs témoignent de leur tristesse en images : Moebius, Tardi, Boucq, Giardino, Baru, Manara, Prado, Comès, Schuiten, Fred, Gillon. Enfin, pour boucler dignement l'hommage, (*À Suivre*) publie l'intégralité d'un inédit de Pratt, *Dans un ciel lointain*.



PROTRAIT

Jérôme Mouchérot

Héros un jour, héros toujours

Dès sa première sortie – bien évidemment titrée « Le Tigre du Bengale » –, on a senti qu'on tenait un premier rôle. De l'envergure, de l'étoffe, du caractère et dans l'allure générale, un je ne sais quoi (une autorité naturelle pour placer des polices d'assurance, une certaine façon de porter le léopard, allez savoir...) qui trahit le grand fauve, l'aventurier des espaces infinis. « Autodidacte et fier de l'être », comme nous l'apprend son créateur François Boucq lui-même, Jérôme Mouchérot s'est formé au contact de Prince Vaillant puis de Blake et Mortimer, avant de doubler le lieutenant Laverdure et enfin de se lancer en solo dans la grande jungle de la bande dessinée. Pour autant, le souci d'une implication totale dans chacune de ses aventures, typique de son profond besoin d'engagement dans le travail, n'a jamais distraît Jérôme de son sens des responsabilités familiales. Époux irréprochable (et pourtant Dieu sait que les créatures envahissantes ne manquent pas dans l'aventure graphique...), père modèle, notre héros au mental d'acier a toujours privilégié un absolu dévouement aux siens, comme il le démontre notamment dans *Les Dents du requin*. Sous cette rude écorce, c'est bien connu, bat le cœur d'un tendre

Première apparition : (AS) 63, avril 1983.

Dossiers et bande dessinée

En fin d'année, alors que reviennent les aventures de *Pi, la Vache*, (À Suivre) teste la formule d'un dossier thématique. Développé en direction des auteurs de bande dessinée sur un thème *a priori* fédérateur, l'humour (« De quoi riez-vous ? »), il permet non seulement de garder le contact avec des dessinateurs familiers du journal (Moebius, Mathis, Boucq, Avoine, Solé), mais également de créer une relation avec des auteurs jusqu'alors peu ou pas présents dans le magazine, comme c'est le cas par exemple de Jean-Luc Cornette, Alph. Blutch ou Dupuy et Berbérian.

Le principe du dossier sera repris dans les deux numéros suivants. En janvier 1996, tandis que Jean-Christophe Chauzy s'annonce en couverture avec *Béton armé*, nouveau volet de son travail d'inspiration autobiographique, l'approche est un peu différente puisque le thème choisi, « Les armes du manga », est surtout un moyen pour Casterman de présenter les principaux auteurs de sa nouvelle collection « Manga » (les japonais Jirô Taniguchi et Masahi Tanaka, notamment)

On retrouve un dossier plus « authentique » en février : « La fête à la fête foraine », comme l'annonce l'accroche de Une, le « prétexte » à cette actualité étant fourni par la publication de la nouvelle aventure de Nestor Burma, *Casse-pipe à la Nation*, dont l'action débute à la Foire du Trône à Paris. Là encore, c'est l'occasion d'ouvrir le sommaire du journal à des auteurs qui ne s'y manifestent pas forcément souvent : Frank Margerin, Koller, O'Groj, Fabrice ou encore le tandem Cromwell-Eric Gratien.

Hélas, cette atmosphère plutôt positive est assombrie par une nouvelle disparition, celle justement de l'auteur initial de *Casse-pipe à la Nation*, Léo Malet. Avec une couverture de Tardi fouettée par la pluie, (À Suivre) rend un hommage appuyé au romancier en avril 1996, avec de nombreux témoignages d'auteurs de polars. Du coup, l'ambiance s'assombrit à nouveau dans les pages rédactionnelles. Et il faut se reporter aux récits en bande dessinée pour retrouver des raisons de s'intéresser à la lecture d'(À Suivre)



Un fragment d'une planche de Gorskï, tiré d'une histoire de dix pages intitulée « Le Sang travesti » publiée en mai 1995. Gorskï fait partie des auteurs qui réussiront à animer encore les pages du magazine au cours de cette ultime période de son existence, la moins féconde.

JEAN-CHRISTOPHE CHAUZY

La sensation d'être porté par un élan



... (À suivre) à continuer...

encore auteur professionnel...

loin de là ! Comme beaucoup d'entre nous, j'ai d'abord découvert le magazine en tant que lecteur. J'étais déjà très accroché à la bande dessinée grâce à *Métal hurlant* et à son cocktail de musique et de science-fiction. Avec *(À Suivre)*, c'était autre chose qui surgissait : un magazine de bandes dessinées vraiment adulte, assez impressionnant. Évidemment, l'idée même d'y publier mes dessins était pour moi absolument inimaginable.

... de quel espoir, car je n'étais pas...

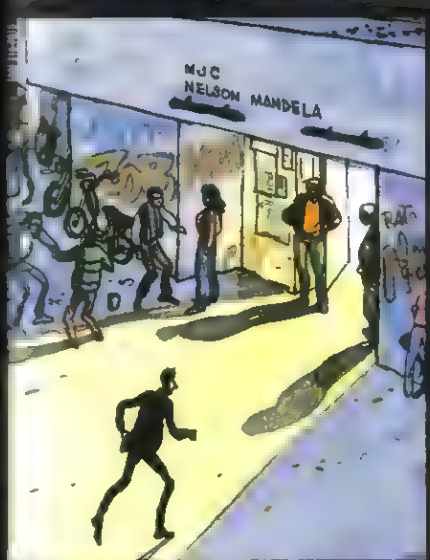
vous apprendre un peu moins irréaliste ?

Beaucoup plus tard, j'ai commencé à publier professionnellement chez Futuropolis, à partir de 1988. D'abord dans la collection X que dirigeait Jean-Marc Thévenet, orientée vers les jeunes auteurs, puis avec *Bayou Joey*, un album réalisé sur un scénario de Matz, mettant en scène un bluesman. C'est apparemment cet album qui a déclenché l'appel téléphonique que j'ai reçu un jour de Bernard Ciccolini, le directeur artistique d'*(À Suivre)* : le journal développait

alors une rubrique musicale illustrée par des dessinateurs, et il me proposait de chroniquer un album de mon choix.

Comment avez-vous réagi ?

C'était le magazine qui venait vers moi, et non le contraire. Je n'en revenais pas ! Après avoir rendu mon premier dessin, j'en ai frémé pendant dix jours. C'est là aussi que j'ai compris ce que c'était qu'un journal. Cette sensation d'être porté par un élan, de prendre l'ascenseur vers les sommets... Et l'ascenseur vous dépose au milieu de la foule. Tardi, Pratt, Muñoz – qui sont directement la cause de votre envie initiale de faire de la bande dessinée ! C'était radicalement différent de mon expérience avec Futuropolis, où les auteurs, malgré une réelle satisfaction artistique, évoluaient dans l'anonymat. À la suite de ce tout premier travail, la rédaction d'*(À Suivre)* m'a clairement signifié que la porte était ouverte si je souhaitais proposer autre chose. Il ne fallait pas me le dire deux fois ! C'est de cette manière que peu de temps après, Matz et moi avons soumis la première des histoires courtes qui allaient composer plus tard le recueil *Palmes perdues*, mon premier album chez Casterman.



Une certaine idée de la bande dessinée, enracinée ici et maintenant.



Un extrait de « L'âge ingrat », quatre planches en avril 1997.

Travailler régulièrement au journal était un plaisir sûr. Le magazine avait un peu une fonction de galop d'essai avant le livre, il permettait de mieux sentir et corriger les défauts. Et puis, surtout, c'était incroyablement enthousiasmant pour moi d'entraîner vers le magazine une proximité graphique et narrative avec des auteurs que j'admirais. De temps en temps – c'est arrivé trois fois –, on me proposait de faire la couverture... Quel luxe !

Et aussi dans (A Sivre) que, comme Max Cabré, j'ai développé un travail d'inspiration autobiographique avant que cela ne devienne un genre très fréquent de la bande dessinée...

Une base, assez évidente mais effectivement encore pratiquée à ce moment, consistait à travailler sur des thèmes et des matériaux que je connaissais vraiment : la petite aventure du quotidien, de préférence à des trolls ou des fées... (A Sivre) m'a accompagné dans ce projet en offrant un très grand espace de liberté, comme il a accompagné bien d'autres auteurs dans les directions qui étaient propres. C'était l'une de ses richesses.

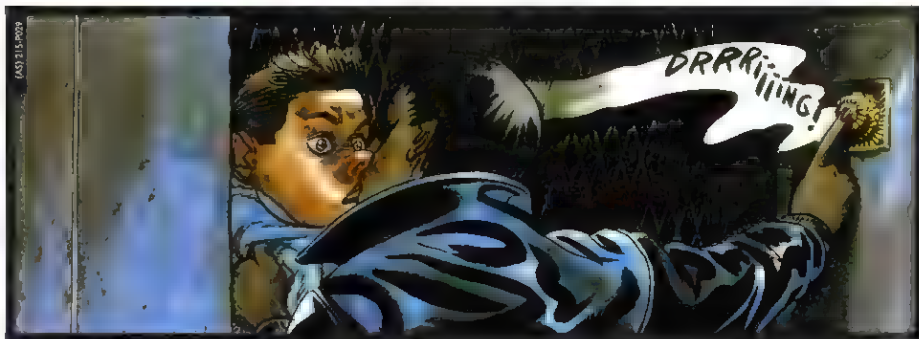
Vous regrettez ce magazine aujourd'hui ? Les tout derniers temps d'(A Sivre) n'ont pas été plaisants à traverser, on percevait beaucoup de tensions. Mon regret, c'est que le magazine soit passé à côté de la dernière génération d'auteurs – Blutch, David B., Lewis Trondheim, pour n'en citer que quelques-uns – qui à l'évidence y ont toute sa place.



Leo Malet vient de mourir il y a quelques semaines lorsqu'il paraît dans (À Suivre) 220 le quatrième épisode de *Casse-pipe* de *La Nation*, dont cette vignette est extraite.



Déroutement pour *Le vieil homme qui n'écrivait plus*, ici l'une des images de la scène finale dans (À Suivre) numéro 24 Sokal y développe un traitement réaliste inhabituel.



L'une des vignettes de « La Leçon de musique », une histoire courte de huit pages de Max Cabanes, publiée en décembre 1995 dans le numéro 215 d' (À Suivre).



L'image finale des deux planches de Warrnauts et Raives dans l'ultime numéro d'À Suivre. Ces planches constituent un épilogue inattendu à l'un de leurs meilleurs récits, L'innocente



PORTAIT

Jonas Fink

Une histoire d'homme

C'est un personnage d'un autre monde. Un monde presque disparu – enfin, sous cette forme-là. Car si la Tchécoslovaquie soviétique du temps du rideau de fer, qui sert de cadre à la trajectoire de Jonas Fink, a bel et bien disparu dans le fracas de l'Histoire, les sociétés totalitaires, elles, conservent de toute évidence de beaux jours devant elles. Et c'est bien évidemment tout le propos de Vittorio Giardino, par l'entremise de ce portrait sensible d'un très jeune homme, publié dans (À Suivre) : mettre en évidence le mécanisme broyeur d'humanité des mondes totalitaires, quelle que soit leur couleur, tout en soulignant de quelle manière le facteur humain justement, si fragile, peut parfois distraire leur logique réductrice. Né dans un environnement dont presque toutes les structures et les institutions lui sont hostiles, Jonas Fink sera cet humain-là, imprévisible, amoureux bientôt, débordant de la vie exubérante des « presque adultes ». Car son histoire, telle que nous la raconte son créateur, est aussi la chronique au quotidien de cet événement majeur : le passage de l'enfance à l'âge d'homme. Un classique éternellement recommencé et pourtant parfaitement singulier, toujours, à toutes les époques et sous tous les régimes politiques. C'est également le talent de Jonas : nous inviter sans réserve au partage intime de ces moments uniques.

Première apparition : (AS) 193, février 1994.

Dernière transformation

Du côté des histoires courtes, quelques noms parviennent à attirer l'attention : dans le numéro 218 du mois de mars, Saint-Blancat (« Double Je »), Jeff Pourquié sur un scénario de Matz ou encore Larue et Gabrielle Borile (qui publieront ensemble un autre récit trois mois plus tard), puis en avril Bertrand Guillou, qui fait cette fois son retour en équipe avec Bigiani.

Pour ce qui est des longs formats, il faut évidemment signaler en mai, au numéro 220, le premier récit de longue haleine de Blutch dans (*À Suivre*). *Peplum*, comme son titre l'indique, signe en noir et blanc le retour dans le magazine d'un genre hollywoodien pas si courant en bande dessinée. Située à la fin de la période historique de la République à Rome, l'intrigue s'inspire du *Satyricon* de Pétrone.

Parallèlement à cette nouveauté intéressante, il y a certes encore d'autres récits de qualité au sommaire du journal : par exemple *Laid, pauvre et malade* de Chomet et de Crécy, suite de l'ébouriffant *Léon la Came*, ou encore « Shanghaïes », nouveau volet de la série *Merite maritime* de Stéphane Dubois et Alain Riondet. Mais, à nouveau, le magazine paraît manquer de souffle, d'énergie, d'enthousiasme.

Alors, dix-sept numéros seulement après sa plus récente mue, (*À Suivre*) tente encore une transformation. L'ultime intervention cette fois, celle de la dernière chance. La « nouvelle nouvelle formule » débute au numéro 222, en juillet 1996. En page sommaire, un court éditorial non signé annonce la couleur : « (...) À l'aube de ses vingt ans, (*À Suivre*) s'offre, encore une fois, une nouvelle jeunesse pour mieux vous contenter, vous étonner, vous séduire et vous garder pendant encore de longues années (...) ».

Qui n'a pas son « nouveau (*À Suivre*) » ?

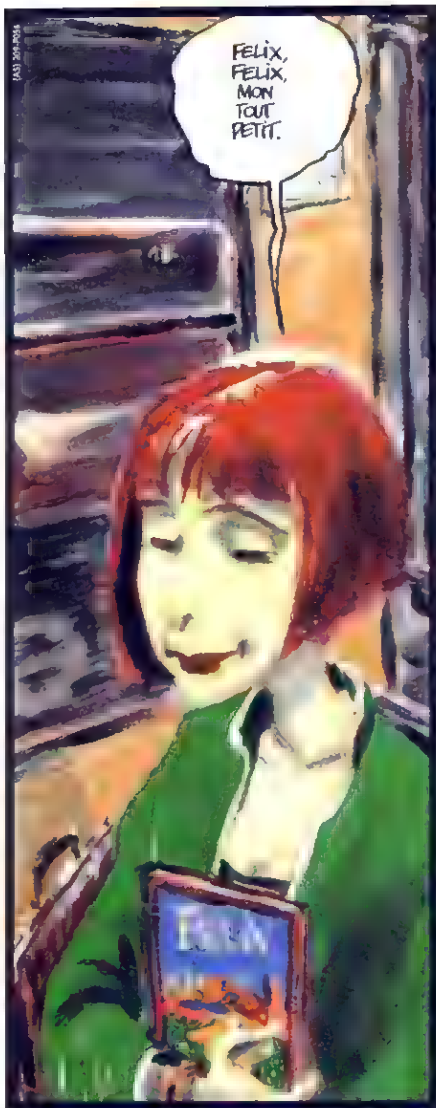
Pour le coup, même si la pagination, le format et le dos carré demeurent, les changements sont partout visibles. En couverture d'abord : un nouveau logotype, énorme, barre tout le haut de la Une, et le sur-titre « Le magazine de la bande dessinée » disparaît au profit d'une nouvelle appellation, « Le nouveau (*À Suivre*) ». Inhabituel aussi, le choix d'une illustration de couverture (ici un visuel plutôt surprenant signé André Juillard) qui n'est pas extraite

d'un grand récit, mais renvoie au thème du grand dossier développé en pages intérieures, « L'amour en vacances ».

Le dossier, justement, constitue la principale innovation de la nouvelle formule. Il consiste, autour d'un thème magazine, à « mixer » des pages rédactionnelles et de courts récits en bande dessinée, pouvant aller jusqu'à une dizaine de pages. Ce sont les « paradis perdus » des amours de vacances qui servent de fil rouge à la première livraison, sur une quarantaine de pages, avec entre autres des contributions de Juillard et Tronchet, d'Alph et Edith, de Boucq, Ferrandez, Warnauts et Raives, De Moor et Desberg ou Gabrion.

Les rubriques habituelles du magazine sont elles aussi profondément réaménagées. Le traitement de l'actualité de la musique et du cinéma redevient purement rédactionnel, exception faite de la chronique du tandem Boujut / Tardi, développée sur une page, et l'ancienne rubrique « Livres » est éclatée en de multiples entités thématiques (bandes dessinées, polar, science-fiction, romans, essais, etc.), à raison d'une à deux pages par « genre ».

Une nouvelle rubrique traitée sur le mode du dessin de presse, « Humeurs (*À Suivre*) », est créée sur deux pages en ouverture du journal : « Tous les mois, dessinateurs et scénaristes réunis à la rédaction apportent un regard d'humour et d'humeur sur l'actualité », promet-elle en accroche. Ferrandez, Chauzy, O'Groj, Mathis, Boucq, Tardi, Jean-Claude Denis et le tandem Baraou-Puchol participent à la première livraison. Enfin, la présentation des grands récits à épisodes est modifiée, avec en ouverture de chapitres de courtes notes bio-bibliographiques, comme c'est le cas par exemple avec le nouveau venu de ce numéro, André Taymans, qui lance dans un récit intitulé *Moon River* les aventures d'un personnage qu'on apprendra par la suite à connaître, Caroline Baldwin.



Une des images de chute de «Madame Dayde», récit court de Jeff Pourquié publié dans (À Suivre) en juin 1995 - numéro 209. Sur fond de couleurs vives et de quotidiens banlieusards, la surprenante histoire d'une femme mystérieuse et de son secret : un fils qui n'existe pas.

ET PENDANT CE TEMPS À LANDERNEAU...

Janvier 1995

- Le 17, tremblement de terre de Kôbe au Japon, plus de 6 500 morts, 35 000 blessés

Mars 1995

- Au Japon attentats au gaz sarin dans les metros de Yokohama puis Tokyo, à l'inspiration de la secte Aum

Mai 1995

- Le 7, en France, deuxième tour de l'élection présidentielle, Jacques Chirac est élu. C. était sa troisième candidature à ce poste

Juin 1995

- Le 3, disparition de l'écrivain Jean-Patrick Manchette, qui avait notamment écrit le scénario de Griffu, dessiné par Tardi.

Juillet 1995

- Un peu partout dans le monde : manifestations contre la reprise des essais nucléaires français dans le Pacifique
- Le 25, à Paris, attentat à la bombe à la station RER Saint-Michel : 7 morts, 60 blessés

Août 1995

- Disparition de Hugo Pratt

Novembre 1995

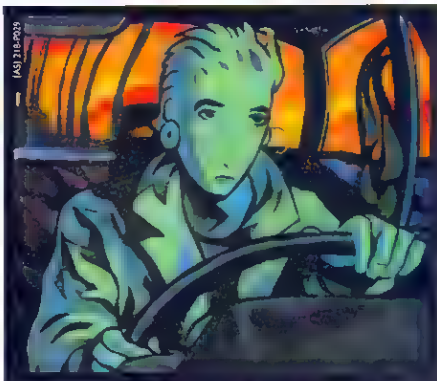
- Accords dits de Dayton sur le règlement du conflit yougoslave

Décembre 1995

- Grèves massives dans le secteur public : paralysie des transports et grandes manifestations
- Le 23, découverte du suicide collectif de la secte de l'Ordre du Temple Solitaire

CINEMA 1995

- Wallace et Gromit, film d'animation de Nick Park
- Little Nemo, film d'animation de Masami Hata et William T. Hurtz d'après Winsor McCay
- Porco Rosso, film d'animation de Hayao Miyazaki
- Judge Dredd de Danny Cannon, avec Sylvester Stallone, Armand Assante, Diane Lane, d'après la bande dessinée du même nom



L'ouverture d'«Avoir retourné» une histoire courte de huit pages signée Larue et Borie, dans le numéro 218 d'«À Suivre», en mars 1996.

Un homme et une femme se recroisent, les années ont passé : ils auraient pu être amants. Reste la saveur douce-amère des occasions perdues



« Je n'apparaîtrai pour la première fois au sommaire

(À Suivre) qu'en juin 1995, et pourtant, entre ce magazine et vous, c'est une longue histoire...

Effectivement, ce rendez-vous tardif est un paradoxe.

Je n'ai fini par publier dans le journal auquel je me sentais naturellement destiné qu'au moment où il était presque à l'agonie. Alors que je peux vraiment dire, sans exagérer, que c'est (À Suivre) qui m'a mis au travail, en tant qu'auteur de bande dessinée.

Je mérite quelques explications...

J'ai commencé à envisager sérieusement de m'investir dans la bande dessinée assez tardivement, au cours de la seconde moitié des années 70. Je publiais alors mes premiers dessins, très influencés par Reiser, dans un périodique militant, *Le Téméraire*, que nous avions fondé avec des amis à Nanterre. Parallèlement, j'aspirais à ce moment, confusément, à pratiquer une sorte de bande dessinée « au long cours », alors qu'il n'existait aucun périodique qui en publiait. Aussi, quand parait (À Suivre) en 1978, c'est le choc ! Parce que je trouve soudain dans ce journal des œuvres et des distances narratives entièrement nouvelles – je pense en particulier à *Le Môme de Tardi* et *Forest* – me correspondant exactement

à ce que je ruminais de façon plus ou moins consciente. La naissance d'(À Suivre) a réellement provoqué un déclic en moi et, la même année, je me suis attelé au projet qui allait devenir *Quéquette Blues*. Dans mon esprit, c'était forcément à (À Suivre) que je destinais cette bande dessinée, tout étant tout de même suffisamment lucide pour savoir qu'évidemment personne ne m'attendait... Je n'aurais pas eu à qui d'autre proposer mon travail. C'était d'ailleurs tellement clair pour moi que pour réaliser mes premières planches, ne sachant pas comment on s'y prenait pour présenter une bande dessinée, je me suis servi du format d'(À Suivre) comme gabarit et je l'ai reproduit à l'identique.

Notre ambition initiale a même failli se concrétiser...

Le premier interlocuteur à qui j'ai soumis ce travail était évidemment Jean-Paul Moughin. Lorsque je me suis rendu en rédaction d'(À Suivre) pour le premier rendez-vous, j'ai rencontré avec deux types qui venaient livrer leur travail. Benoit Sokal et Max Cabanes. Moi, j'étais arrivé avec une trentaine de planches de *Quéquette Blues* mises en couleur directes par Daniel Ledran, qui demeure aujourd'hui le coloriste de tous mes albums. Moughin s'est immédiatement déclaré intéressé... mais en noir et blanc ! C'était un

P I 3 14 16



PORTRAIT

La Vache

La beauté cachée du lait,
du lait...

Bien longtemps après Benjamin Rabier et sa vache neuse, Johan De Moor, Stephen Desberg et (À Suivre) eurent un jour l'idée d'inventer, irrésistible et conquérante, une nouvelle incarnation de l'éternel bovin, un nouvel objet pour nos transports laitiers. Pi évidemment, glapirent derechef tous les animaux de la ferme, enthousiastes, puisque la fonction crée l'organe et réciproquement (et laissons les spécialistes débattre de la quantité de décimales à placer après la virgule). Plutôt culotté, effectivement, de placer un aussi placide animal dans la posture du justicier-enquêteur aux nerfs d'acier. Et plus encore d'interpréter ses incroyables aventures dans un registre loufoque parfaitement réjouissant, où partout affleurent, qu'il s'agisse des mots ou des images, des accents surréalistes du plus bel effet. Après tout, La Vache est bien née en Belgique, et ceci explique sans doute en partie cela. Impeccable trouvaille en tout cas, qui allait dès lors rythmer nos ruminations avec un talent pour l'absurde soigneusement cultivé. Autant dire que notre intérêt pour La Vache est à la mesure de l'affection qu'on lui porte : une fois pour toutes, il est entier.

Première apparition : (AS) 168, janvier 1992.



Cette image extraite du cinquième et dernier chapitre de *Peplum* de Butch, publiée en septembre 1996 dans le numéro 224 d'(*À Suivre*). L'intrigue de ce grand récit en noir et blanc, unique contribution d'envergure de Butch au magazine, s'inspire du *Satyricon* de Petrone.



Plan serré de l'illustration réalisée par Jean-Claude Denis pour la chronique du film *Usur suspects*, dans le numéro 211 d'août 1995. À cette époque les rubriques « Cinéma » et « Musique » sont augmentées chaque mois par les dessinateurs eux-mêmes, sous la forme de textes et d'images



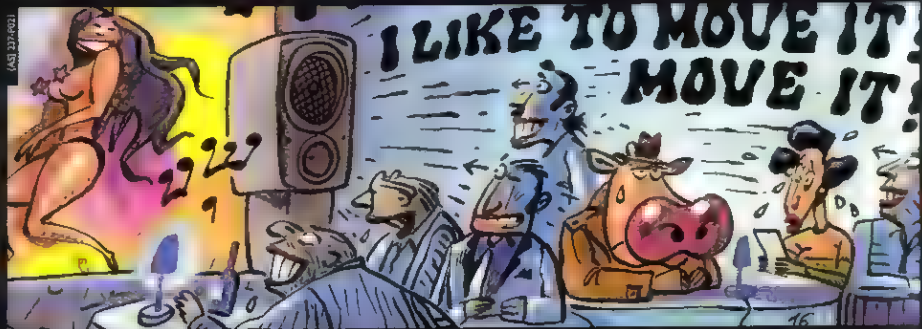
POTRAIT
Le grand qui
ressemble à Chauzy
 Si ce n'est toi...

Tout le temps qu'ont duré ses aventures dans (*À Suivre*), on n'a jamais vraiment su son nom, au juste Jean-Christophe Chauzy, sûrement, mais allez savoir, avec les artistes... Alors disons le grand, là, qui ressemble tellement à Chauzy, qu'on pourrait presque faire semblant de se demander où il veut en venir exactement, l'auteur, avec une ressemblance pareille. Évidemment, on sait. Avec son alter ego de papier, confronté jour après jour aux menus événements du temps qui passe, Jean-Christophe Chauzy a débroussaillé en pionnier le territoire de l'autofiction, si copieusement parcouru depuis par les auteurs de bande dessinée de toutes obédiences. Alors forcément, même sans état civil franchement avéré, on s'y est attaché, à ce grand échelas maladroit, qui maîtrise avec un naturel si confondant l'art de tant nous ressembler. De grandes affections, des emportements, des emmerdes, des factures en retard et des matins difficiles, bref tous ces riens envahissants et indispensables qui font la trame d'une existence. Ce dont il parvient à nous convaincre, le grand, là, c'est que nos vies aussi sont des romans. Un rappel utile, pour les jours où l'on en douterait quand même un peu...

Première apparition : (AS) 190, novembre 1993

JOHAN DE MOOR

« La ligne narrative d'« À Suivre » était avant tout anti-con ! »



Quelles sont les circonstances de votre départ ?

collaborer à « À Suivre » ?

Je dessinais « Gaspard de la Nuit » chez Castorman et je croisais régulièrement Jean-Paul Mougin dans les bureaux. Il avait pris l'habitude de me taquiner à propos de ma série et de me traiter de flamand-breughellen-boschien, ce qui m'était pas pour me déplaire. Et puis, un jour, il m'a demandé ce que je souhaiterais faire d'autre... « À Suivre » affichait déjà une décennie d'existence, le besoin de renouvellement se faisait sentir. J'ai d'abord commis une première histoire sur un scénario de Theys, puis imaginé un récit de pirates des Caraïbes que j'ai laissé tomber. Finalement, inspirés par l'exemple de Philippe Geluck, Stephen Desberg et moi avons voulu créer des histoires humoristiques et j'ai présenté un personnage beaucoup plus déjanté, La Vache. Et ce fut in the casoque...

Quel lien à l'origine du personnage ?

La Vache est vraiment née d'une envie commune. Stephen Desberg avait en tête une bande dessinée animalière, moi je trouvais cette idée rigolante... Dans mon esprit, je dessine des humains. Je pense que Benoît Sokal a le même réflexe : il est probable qu'il n'a pas plus dessiné de canard que je n'ai dessiné de vache... Beaucoup de lecteurs m'envoient – très gentiment – des cartes postales ou des objets représentant ce doux herbivore. Ils pensent me faire plaisir et je les en remercie, mais je m'en contente-à-faire. En fait, La Vache n'est qu'un prétexte, on l'aura compris.

La vache apparaît dans l'album « La Vache » de la collection du magazine...

La mode de l'époque était aux comics américains et Castorman avait décidé de donner aux lecteurs d'« À Suivre »

des suppléments dans ce format. Le principe était de réaliser une histoire très rapidement, ce qui m'arrangeait. Je dessinais deux à trois cases par planche dans un style « jeté ». Cela m'a également conduit à travailler en couleur directe. J'ai réalisé un album de quatre-vingt-dix pages en un an. C'était très amusant.

Quelles ont été les réactions du public ?

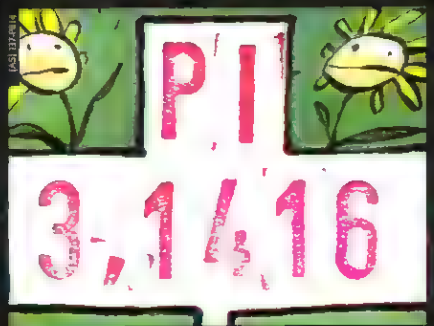
Le public s'est montré assez enthousiaste. Les ventes de l'album ont été encourageantes. Malheureusement, nous avons été contraints par la suite de nous aliéner sur une certaine uniformité de format et de pagination. Nous avons tous regretté, y compris Jean-Paul Mougin, de ne pas pouvoir continuer à œuvrer dans ce magnifique laboratoire. Imaginez la chance que nous avions de pouvoir choisir le look de nos livres ! Je voulais que le mien soit semblable au Mous de Art Spiegelman, avec la même texture de couverture. Schuïtan, lui, a préféré des formats beaucoup plus grands. Bref, tout cela était passionnant. Invendable, mais passionnant ! Cette expérience éditoriale a conduit à ma libération professionnelle.

Quel regard votre père portait-il sur « À Suivre » ?

Mon père avait sympathisé avec Jean-Paul Mougin. Il avait décidé de reprendre Balthazar, un personnage créé vers le milieu des années soixante pour le journal *Tinam*. Ce personnage avait eu une vie assez courte, on l'avait jugé trop adulte pour son époque. Il en a réalisé deux ou trois planches en se défoulant totalement, mais le projet n'a jamais vu le jour. Il est certain qu'il était attiré par ce magazine où l'on pouvait créer librement. Malheureusement, la vie ne lui a pas donné cette occasion. Quelques jours avant son décès, j'ai cependant



La Vache, dessin de Jean-Paul Mougins, paru dans le magazine La Vache.



La Vache, dessin de Jean-Paul Mougins, paru dans le magazine La Vache.

la chance de pouvoir lui faire découvrir le premier album de La Vache au format comics, qui lui a beaucoup plu.

Quelle représentation pour vous de ce que ça peut donner (À Suivre) ?

Mais ou moins la concrétisation d'un rêve d'enfant. Il y avait une certaine fierté à faire partie de cette « élite » que constituait l'équipe du magazine. Certains auteurs confirmés et même prestigieux n'ont jamais pu en faire partie, ils en éprouvent aujourd'hui encore une grande frustration.

Jean-Paul Mougins pouvait se montrer dur vis-à-vis de certains scénaristes. Mais c'était un très bon éditeur.

Peut-on parler d'une école (À Suivre) ?

Plus sur le plan graphique, mais je crois qu'on peut parler d'école sur le plan narratif. Stephen Desberg n'aurait peut-être jamais fait de bande dessinée adulte s'il n'était passé d'abord par (À Suivre). En fait, la ligne narrative (À Suivre) était avant tout anti-con ! Jean-Paul Mougins aimait que lire une bande dessinée était davantage qu'un simple moment de détente. La lecture tenait un rôle important dans son métier d'éditeur. Et il demandait également à ses auteurs d'être de vigilants lecteurs de romans, des cinéphiles assidus. Beaucoup de discussions en compagnie tournaient autour de romans importants et d'idées philosophiques. Il attendait des personnages qu'ils aient de la profondeur et détestait le travail bâclé.

Avait-il de près le travail de ses auteurs ?

Oui, surtout au début car il attachait beaucoup d'importance aux synopsis. C'est sans doute ce qui explique la cohérence des lignes narratives propres au magazine. Pour la première

fois, on trouve des personnages qui parlent d'eux-mêmes, des héros plus introspectifs ; ce sont les événements qui viennent à eux et non le contraire. Nous réfléchissons à des personnages qui se posaient des questions existentialistes ; Stephen Desberg a créé La Vache dans cette façon, et ce n'est pas un hasard.

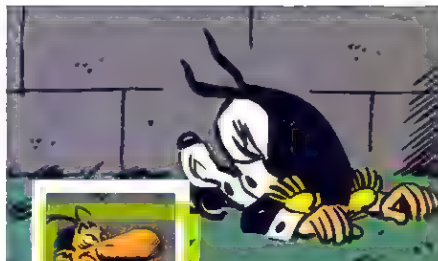
Comment avez-vous vécu le fin d'À Suivre ?

Je n'ai aucun regret. Nous sentions tous que cela ne durait pas. Tout le monde pétait un peu les plombs, y compris les auteurs. Il y a bien eu des réunions avec Geluck, Boulet et d'autres pour essayer de sauver les meubles, mais je n'y croyais pas. Il était trop tard.

Quel est votre meilleur souvenir de cette époque ?

La couverture du numéro de Noël avec « Gérard le crapaud » — ma première. Mougins m'avait promis une surprise pour mon anniversaire. Durant des semaines, j'ai attendu vainement, jusqu'au jour où il m'a téléphoné pour me dire : « Alors, tu as vu ta couverture ? » J'étais très heureux de faire la une d'À Suivre, mais plus encore qu'il m'ait proposé cela comme un cadeau.

Quel souvenir par rapport à Mougins ?



PROTRAIT **Napoléon** **et Bonaparte** La raison du plus fou

On ne sait pas si c'est observé d'après nature. Mais si ce n'est pas le cas, alors Jean-Marc Rochette a bien mérité de la psychiatrie, tant ces deux-là arborent au fond de la prune, comme partout à même leurs corps et leurs attitudes, les stigmates avérés de l'égarement profond. Et que le propos soit ici d'en rire ou sourire ne change évidemment rien à l'affaire. Napoléon donc, auquel il ne manque pratiquement rien de la panoplie du grand agité, exception faite justement de l'accessoire le plus attendu, le célèbre entonnoir. Et Bonaparte, comparse frénétique, basketteur invétéré, probablement rencontré au détour d'une cellule capitonnée ou de la distribution matinale de chimie lourde. La cour de l'institution (l'hôpital ? la prison ? le bon vieil asile d'aliénés ?) leur sert d'univers. Ou plutôt de point d'appui : l'un des ressorts de leurs « aventures psychotiques » consiste précisément à montrer à quel point il ne tient à presque rien (l'épaisseur dérisoire d'une maladie mentale, par exemple) que l'esprit puisse s'affranchir des contraintes apparentes de la matière. Et avec quelle aisance, quelle puissance ! Dans ce très juste, très remarquable exercice, on n'est bien sûr jamais très loin d'un parallèle et d'un questionnement manifestes vis-à-vis de la création artistique. Et au détour d'une scène ou d'une image, on frémit parfois, comme au contact d'un grand vent au cœur d'un grand vide. Alors oui, effectivement, mieux vaut en rire. Tant que cela nous est encore possible.

Première apparition : (AS) 196, mai 1994.

Fin de partie

Vrai coup de jeune ? On en a la sensation avec le numéro suivant, charpenté par un dossier attractif (« Sur la route ») qui permet de croiser des auteurs habituellement peu présents dans les pages du magazine, comme Jano ou P'tiluc, voire avec le dossier manga du numéro 225 d'octobre 1996, plaisamment illustré par Boucq en couverture (« Le coup qui tue du manga jutsu »).

Mais le dossier disparaît bientôt (en même temps que la mention « Le nouveau (À Suivre) » en Une), et c'est évidemment tout le magazine qui en pâtit, même si par ailleurs les bandes dessinées qu'il publie peuvent rester attractives (*Six saisons sur 110*, nouveau volet du *Cycle de Cyann* de Bourgeon et Lacroix, ou *Le Croc du serpent*, coopération inédite et superbe de José Muñoz et Jérôme Charyn). De la même manière la nouvelle rubrique « Humeurs (À Suivre) », maintenue toute l'année 1996, a disparu sans crier gare, dès le numéro 228 de janvier 1997.

Ponctuellement, le principe d'un dossier illustré par un collectif de dessinateurs sera encore réactivé en quelques occasions : un spécial « Fantôme du Bengale » assez réussi à l'occasion de l'adaptation au cinéma de la bande dessinée de Lee Falk et Ray Moore, une enquête de Laurence Harlé sur la bande dessinée et l'informatique, ou encore un excellent tour d'horizon des « Ports d'attache du roman noir américain », conçu et réalisé par la journaliste Christine Ferniot.

Mais c'est déjà (presque) la fin. Tout au long de cette année 1997, (À Suivre) tourne pratiquement en pilote automatique, sans plus guère s'efforcer de faire illusion ou d'entretenir la fiction de son propre avenir. Longtemps différée, la décision d'arrêter le magazine a été prise. Reste à organiser le calendrier de cette mort programmée, c'est-à-dire ne plus engager de nouvelles commandes, tout en honorant les engagements déjà pris et en conservant suffisamment de matériel pour « remplir » le journal jusqu'au terme qu'on lui assigne.

« tra et d'une femme par José Muñoz dans Le Croc du serpent.
 « Les pages de la fin du récit L'histoire est signée Jérôme Charyn
 « Les François Bouca a également travaillé avec Coustal. L'écrivain
 « en Muñoz un interprète graphique d'une qualité exceptionnelle



ET PENDANT CE TEMPS À **LANDERNEAU...**

Janvier 1996

Le 8 décès de l'ancien président de la République François Mitterrand, à 79 ans. Il est inhumé le 11 au terme de funérailles nationales auxquelles assistent plus de 60 chefs d'État et de gouvernement.

Les éditions Gallimard rééditent *La Bête est morte* de Calvo, chef-d'œuvre de la bande dessinée française.

Le 29, après une sixième explosion, annonce de l'arrêt définitif des essais nucléaires français.

Mars 1996

Disparition de Léo Malet.

Le 27, dans le cadre des mesures sanitaires contre la maladie de la vache folle, embargo français sur les viandes d'origine britannique.

Juillet 1996

Le 7, disparition du dessinateur Arno, à l'âge de 35 ans.

Avril 1996

Le 17, la première Française dans l'espace, Claudie André-Deshays.

Le 23, à Paris, prise d'assaut par les forces de l'ordre de l'église Saint-Bernard, abritant près de 300 Africains sans papiers.

Septembre 1996

Le 22, à Reims, quinzième centenaire du baptême de Clovis.

Octobre 1996

Pour la première fois depuis la disparition d'Edgar P. Jacobs, un nouvel album des aventures de Blake et Mortimer est publié. Signé par Ted Benoit et Jean Van Hamme. Il s'intitule *L'affaire Francis Blake* (éditions Dargaud).

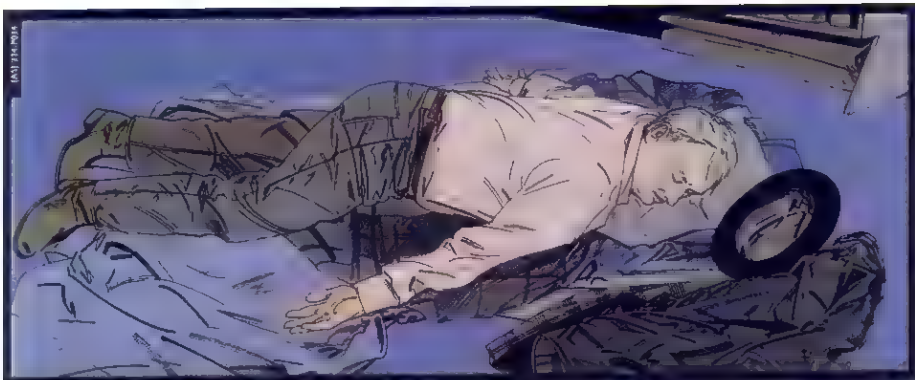
Décembre 1996

Le 3, à Paris, attentat à la bombe à la station RER de Port-Royal.

CINEMA 1996

• *Taxandria*: film d'animation de Raoul Servais, conception graphique de François Schuiten.

• *Le Fantôme du Bengale*, de Simon Wincer, avec Billy Zane, Treat Williams, Kristy Swanson, Catherine Zeta-Jones, d'après la bande dessinée de Lee Falk et Ray Moore.



« vignette issue du dernier chapitre de *L'ou meurent les anges* de Marc Renier
 et Warnauts, paru en juillet 1997 dans le numéro 234 d'À Suivre).

« Le magazine n'a plus, alors, que quelques mois à vivre, et la rédaction
 « coule » vaillamment que vaillent les récits encore en stock.

LANDERNEAU...

Janvier 1997

- Le 3, après avoir été déchu successivement de tous ses mandats électifs, l'ancien ministre et homme d'affaires Bernard Tapie est incarcéré à la prison de la Santé à Paris

- Le 5, disparition du dessinateur André Franquin, l'un des rares vrais génies de la bande dessinée

Mars 1997

- Conflit social aigu, en réaction à la fermeture de l'usine Renault de Vilvorde, en Belgique

Avril 1997

- Le 21 Jacques Chirac annonce la dissolution de l'Assemblée nationale et provoque des élections législatives

Mai 1997

- Le 2 Tony Blair devient Premier ministre en Grande-Bretagne. C'est le retour au pouvoir du parti travailliste

Juin 1997

- En France, la gauche remporte les élections législatives. Démission d'Alain Juppé et nomination de Lionel Jospin au poste de Premier ministre. Une nouvelle cohabitation commence

Juillet 1997

- Le 1^{er}, rétrocession pacifique par la Grande-Bretagne du territoire de Hong Kong à la Chine

Septembre 1997

- Le 1^{er}, mort à Paris, dans un accident de voiture toujours controversé de Lady Diana, épouse de l'héritier de la couronne britannique, le prince Charles

Octobre 1997

- Le 8 à Bordeaux, ouverture du procès de l'ancien ministre Maurice Papon, poursuivi pour son rôle dans la haute administration du régime de Vichy lors de l'Occupation

Novembre 1997

- Le 16, disparition de l'ancien Secrétaire général du Parti communiste français, Georges Marchais

CINEMA 1996

• *Tycho Moon*, second film de Enki Bilal, avec Julie Delpy, Johan Leyser, Michel Piccoli, Marie Laforêt, Richard Bohringer, Jean-Louis Trintignant.

Merde alors...

C'est ainsi, paradoxalement, qu'il paraîtra encore quelques belles choses au cours de cette dizaine de mois de sursis. Par exemple, le dessinateur Séra, déjà remarqué pour une brillante chronique de la chute de Phnom Penh en 1975 (*Impasse et rouge*) qui signe à partir d'avril 1997, avec HKO, un beau polar sur fond de rétrocession de Hong Kong à la Chine. Jolie surprise le mois suivant, avec vingt pages très plaisantes du tandem Dupuy-Berbérian sur un scénario du romancier Vincent Ravalec (« Le Monde est fou »). Durant les mois d'été, ce sont Jean-Claude Denis (*Bande d'individus*), Loustal et Paringaux (*Kid Congo*) et Gorski en équipe avec Philippe Richelle (*Le Vagabond rouge*) qui livrent, chacun dans le registre qui leur est propre, un travail impeccable.

À la rentrée pourtant, la messe est dite. En novembre, au numéro 238, alors que François Boucq signe sa dernière couverture, un éditorial de Jean-Paul Mouglin intitulé « (À Suivre) suite et fin » annonce la disparition du titre. « (...) nous devons nous rendre à l'évidence, il nous faut arrêter en cette fin d'année. Avec ses 23 000 exemplaires de diffusion mensuelle, notre revue n'était plus viable. (...) Ne manquez surtout pas le numéro 239, le dernier : ce sera un numéro historique (...) ». écrit-il. Numéro historique dont on présente d'ailleurs à l'avance le visuel en 3^e de couverture, en rappelant, dans la typographie initialement utilisée par Étienne Robial vingt ans auparavant pour la naissance du titre, qu'il s'agit bien du dernier.

En pages intérieures, on boucle les dernières séries encore en cours de parution, et on utilise même d'un coup les 44 pages d'une histoire de Jérôme Charyn illustrée par un jeune dessinateur, Gefé, pour « meubler » cet avant-dernier numéro. Seule l'ultime bande dessinée de Milo Manara publiée par (À Suivre), *Revoir les étoiles*, ne parvient pas à trouver son terme « naturel » dans ce numéro de novembre. Ce sera l'unique histoire à se poursuivre (et à ne pas se terminer...) le mois suivant.

Le der des ders

Lorsque (À Suivre) fait paraître son ultime numéro 239, en décembre 1997, c'est paradoxalement 1997, un des ses numéros les plus réussis depuis longtemps. Il comporte trois niveaux de lecture. Le premier est



La publication du premier grand récit de Séra dans (À Suivre), HKO, débute au numéro 231, en avril 1997. Le récit a pour cadre le territoire de Hong Kong au moment de sa restitution à la Chine — un événement qui se déroulera effectivement quelques mois plus tard, le 1^{er} juillet de la même année.



Une image issue de *La Contorsionniste*, le dernier des grands récits de Warnauts. L'œuvre a été publiée par (A Suivre) dans le numéro 235 d'août 1997. En interne, on sait déjà que le magazine ne va très prochainement cesser de paraître.



L'une des premières images d'une histoire de Gorski et Richier: *Le Vagabond rouge*, publiée à compter du numéro 235. Elle paraîtra dans son intégralité avant qu'(A Suivre) ne mette fin à sa longue aventure de presque vingt ans.



tout simplement un dictionnaire illustré de tous les auteurs qui ont collaboré au titre au fil de ses vingt ans d'activité, classiquement présenté par ordre alphabétique et enrichi d'encadrés mettant en valeur les auteurs majeurs de l'histoire du journal.

Second niveau de lecture : un dispositif rédactionnel d'évocations ou d'entretiens avec une sélection d'auteurs, qui racontent le rôle joué par (A Suivre) dans leur parcours créateur. Troisième registre enfin, des bandes dessinées, à travers lesquelles quelques auteurs choisis (Bourgeon, Cabanes, Jean-Claude Denis, Tardi, Varenne, Muñoz, Loustal, Juillard, Moebius, Pellejero, Prado, etc.) dévoilent un pan jusqu'alors inconnu (le début, la fin, ou une action quelconque) de l'une de leurs histoires. Le numéro est par ailleurs assorti de trois pages de vignettes reprenant l'ensemble des couvertures d'(A Suivre) depuis les origines, et de ses six numéros spéciaux hors série.

Et puis, il y a bien sûr le dispositif de couverture imaginé par Tardi pour permettre au journal de sortir en beauté. En écho à la Une du tout premier numéro c'est le personnage d'Arthur Même, lesté de son indispensable trousseau de clés, qui referme doucement la porte – matérialisée par le grand et lourd rideau rouge d'une scène de théâtre – sur (A Suivre) et son histoire. En pages de couverture intérieures, on rappelle, à la manière d'une signature, les quatre logotypes qui ont porté l'identité du journal au fil de ses (presque) vingt ans d'existence. Et le mot (FIN) vient s'inscrire en chute de la quatrième de couverture, comme c'est le cas pour toutes les histoires et toutes les légendes, tous les récits et tous les mythes depuis que le monde est monde, lorsque le conteur cesse de parler...

Pour sa dernière sortie, (A Suivre) réussit un final qui a vraiment de la gueule

(A SUIVRE) [à suivre] (A SUIVRE) À SUIVRÊ

Avant-dernière page de l'ultime numéro d'*À Suivre*, le 239, en décembre 1997.
dessiné par Tardi, le rideau rouge retombe définitivement sur l'histoire
du magazine. En surimpression, les différents logos qu'il ont successivement
portés son identité pendant près de deux décennies.

THE
TITQ
ABE
ALPH
DEX
IN

[REDACTED]

[REDACTED] b6
[REDACTED] C

[REDACTED] b6
[REDACTED] P D A

[REDACTED] b6
[REDACTED] T b6

[REDACTED] b6
[REDACTED] T U S

[REDACTED]

[illegible]

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525

[illegible]

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les noms de personnages réels (nom, puis prénom) et d'éditeurs sont indiqués en romain, les noms de personnages fictifs (le prénom, quand il en existe un, précède le nom) ou de supports de presse sont indiqués en italique.

A Ab'Aigre : 110
Actuel : 9, 27, 33, 60, 84, 86, 96
Ada : 37, 75
Adèle Blanc-Sec : 14, 30, 76, 79, 149, 158
Aedena (éditions) : 102, 152
Ah, Nana ! : 10, 27
Akihito : 117
Alack Sinner : 42, 64, 80, 81, 88, 127
Albin Michel (éditions) : 11, 57, 153
Alexis (Dominique Valée) : 17, 60, 65
Alfonso, Catherine : 130
Alix : 12
Alph : 174, 180
Altan, Francesco : 37, 56, 71, 75, 110, 126
Altman, Robert : 47
Amazo Cadiz : 27
Amy, Claude : 36
André-Deshays, Claudie : 189
Andreas : 32, 34
Andropov, Iouri : 57
Anémone : 47
Arafat, Yasser : 151, 163
Anguerra : 64
Arno : 149, 189
Arthur Mèze : 23, 28, 29, 192
Arzach : 102, 124
Assante, Armand : 181
Astérix : 107
Aton : 103, 106
Auclair, Claude : 17, 21, 22, 26, 38, 74, 75, 77, 102, 104, 124, 125, 131
Audie (éditions) : 11
Aung San Suu Kyi : 137
Austen, Olivier : 137

Avaine : 36, 174
B
Bacilieri, Paolo : 102, 111, 118, 133
Bacillero : 133
Bakshi, Ralph : 27
Balladur, Edouard : 151
Baltus, Anne : 74, 118, 143, 167
Baraou, Anne : 180
Barbarella : 8
Barbe : 36
Barbie, Klaus : 91
Barbier, Alex : 130
Barakko : 133
Baru (Barulée, Hervé) : 126, 152, 173, 182
Bataille, Georges : 7
Batman : 140
Baudoin, Edmond : 16, 96, 117
Baye, Nathalie : 47
Bazooka : 27
Beatty, Warren : 131
B.B. : 10
Béja : 118, 119
Bénin : 61
Benoit, Ted : 16, 22, 37, 43, 47, 62, 63, 76, 89, 189
Benoît Brisefer : 140
Bérubian, Charles : 174, 190
Bérégovoy, Pierre : 151
Berenson, Marisa : 86
Bertrand, Philippe : 76
Beuriot, Jean-Michel : 130
Bézian, Frédéric : 57, 74
Biard, Philippe : 150

Bideau, Jean-Luc : 86
Bidoche (Les) : 60
Bigiani : 180
Bilal, Enki : 36, 47, 117, 190
Binet, Christian : 36, 60
Bizot, Jean-François : 84
Blair, Tony : 190
Blake et Mortimer : 55, 174, 189
Blanc, Bernard : 32
Blueberry : 102, 117
Blutch : 174, 177, 180, 184
Bode, Vaughn : 17
Bohringer, Richard : 190
Boile, Frédéric : 101, 132, 136, 142, 143
Bollée, Laurent-Frédéric : 150
Bonifay, Philippe : 152
Borile, Gabrielle : 130, 180, 181
Boucq, François : 49, 53, 64, 76, 77, 78, 110, 117, 124, 126, 130, 131, 144, 157, 158, 164, 169, 173, 174, 180, 187, 188, 189, 190
Boudiaf, Mohamed : 140
Boujut, Michel : 172, 180
Bouquet, Carole : 117
Bourgeon, François : 49, 64, 86, 101, 110, 149, 188, 192
Bouvier, Nicolas : 69
Brando, Marlon : 27
Brassens, Georges : 55
Breccia, Alberto : 81, 151, 162
Brejnef, Leonid : 57
Brétcher, Claire : 9
Bridenne, Michel : 10
Broquet, Virginie : 166

AH QUE D'AVENTURES MERVEILLEUSES NOUS AVONS VÉCUES!



Bruce Predator : 60
 Bruel, Patrick : 86
 Buck Danny : 33, 117
 Bukowski, Charles : 27
 Burroughs, William : 130
 Burton, Tim : 140
 Buzzelli, Guido : 28, 32
 I
 Caan, James : 131
 Cabanes, Max : 10, 22, 36, 37, 44, 45,
 102, 107, 110, 119, 124, 126, 141, 177,
 178, 182, 192
 Cabu : 36
 Cadello, Silvio : 89, 101, 112, 116
 Caillon, Jean : 37
 Cairo : 89, 90
 Calvo, Edmond-François : 17, 189
 Canardo : 38, 50, 68, 117
 Caniff, Milton : 104
 Cannon, Danny : 181
 Captain America : 163
 Caradec, François : 26
 Carlos (Miguel Ramirez Sanchez) : 163
 Caroline Baldwin : 180
 Casterman, Donat : 11
 Casterman, Louis-Robert : 14, 28, 163
 Castro, Roland : 107
 Ceaucescu : 117
 Céline, Louis-Ferdinand : 107, 117
 Ceppi, Daniel : 37, 50, 69
 Cestac, Florence : 17, 163
 Chabat, Alain : 107
 Chabouré, Christophe : 110
 Chaland, Yves : 131
 Chambon, Jacques : 32
 Charlie Hebdo : 41, 57, 65, 91, 138
 Charlie mensuel : 5, 9, 34, 60, 80, 92
 Charlier, Jean-Michel : 33, 117, 124,
 152, 153, 154, 156
 Charyn, Jérôme : 73, 76, 78, 117, 124,
 125, 129, 165, 188, 189, 190
 Chazille, Etienne : 114
 Chazuy, Jean-Christophe : 119, 130,
 149, 154, 158, 159, 174, 176, 180, 185
 Chérac, Yves : 62
 Chérier, Jean-Luc : 37
 Chevalier Ardent : 12
 Chic : 86
 Chirac, Jacques : 91, 115, 181, 190
 Chomet, Sylvain : 160, 162, 190
 Choron, Professeur (Bernier, Georges) : 80
 Chrétien, Jean-Loup : 57
 Christin, Pierre : 164
 Ciccolini, Bernard : 13, 18, 22, 34, 38,

41, 50, 63, 64, 74, 81, 82, 92, 176
 Circus : 10, 11, 108
 Claeys, Jean-Claude : 24, 34, 35
 Claudius Vigne : 78, 84, 85
 Clavel, Olivia : 27
 Claveloux, Nicole : 36
 Clavier, Christian : 47
 Clément : 126
 Clinton, Bill : 140
 Cobain, Kurt : 163
 Cochet, Jean-Luc : 18, 37, 101, 126
 Collard, Cyril : 151
 Coluche : 91
 Comès, Didier : 21, 23, 34, 36, 38, 42,
 50, 52, 70, 76, 77, 101, 104, 105, 120,
 134, 168, 169, 172, 173
 Corben, Richard : 9, 84
 Cornette, Jean-Luc : 174
 Corriere dei Piccoli : 30
 Corré : 82, 93, 101, 102, 124, 134, 143, 149
 Corto Maltese : 8, 14, 25, 27, 32, 33, 82,
 83, 104
 Cossery, Albert : 126
 Costa Magma, Michèle : 32
 Cothias, Patrick : 152
 Craenhals, François : 12
 Crepax, Guido : 27, 31, 32
 Cressieu, Edith : 137
 Croimwall : 174
 Cronenberg, David : 130
 Crumb, Robert : 9, 84
 Cuvelier, Paul : 7, 27
 I
 Dalton, Timothy : 47
 Dargaud (éditions) : 11, 28, 29, 44, 45,
 114, 183, 189
 Dargaud, Georges : 40, 114, 131
 Dassault, Marcel : 57, 60, 114
 Dauphin, Jean-Claude : 86
 David B. : 82, 131, 177
 De Busscher, Jean-Marie : 76
 De Crécy, Nicolas : 147, 160, 162, 180
 De Funès, Louis : 114
 De Klerk, Frédéric : 151
 De la Bigne, Yoline : 130
 De Moor, Bob : 130, 140
 De Moor, Johan : 130, 149, 158, 180,
 184, 186
 De Saint-Exupéry, Antoine : 169
 De Smet, Peter : 36
 De Spiegeleer, Chantal : 66
 Debord, Guy : 163
 Debraïne, Jean : 13
 Delangle, Philippe : 74, 101, 118, 149, 150

Delan, Philippe : 164
 Delcourt (éditions) : 91
 Delliess, Luc : 124
 Delporte, Yvan : 36
 Delpy, Julie : 190
 Denis, Jean-Claude : 32, 33, 37, 45, 50,
 64, 65, 110, 117, 119, 180, 185, 190, 192
 Depardieu, Gérard : 47
 Derib : 12
 Desberg, Stephen : 130, 149, 158, 163,
 172, 180, 184, 186, 187
 Deschamps, Alain : 22, 26
 Desportes, Luc : 130
 Détective : 9
 Deubelbeiss, Patrick : 74
 Deville, Willy : 110
 DeVito, Danny : 140
 Dewamme, Gérard : 61, 145
 Diana (Lady) : 190
 Dick, Philip Kindred : 55, 57, 64, 126
 Dick Tracy : 131
 Dieter Lumpen : 150, 151, 167
 Di Rosa, Hervé : 106
 Dionnet, Jean-Pierre : 10, 40, 57, 60, 62,
 130, 137, 144
 Dityvon (Raïmond-Dityvon), Claude : 55
 Dodo : 65
 Donner, Richard : 27
 Douay, Dominique : 37
 Druillet, Philippe : 7, 10, 32, 33, 40
 Drumet, Philippe : 150
 Dubouché, Stéphane : 124, 130, 180
 Dugrand, Alain : 37
 Dumontheuil, Nicolas : 173
 Dupuis (éditions) : 28
 Dupuy, Philippe : 174, 190
 Duvall, Shelley : 47
 Duvivier, Marianne : 130
 I
 Eco, Umberto : 158
 Edith : 180
 Editions du Fromage : 57
 Editions du Square : 9, 10, 34, 60, 80,
 108
 El Sadate, Anouar : 55
 Eltsine, Boris : 137, 151
 El Vibora : 90
 Elisabeth D. : 96
 Elliott, Phil : 110
 Eugen Robick : 55, 143
 Exxon Valdes : 117
 I
 Fabrice : 174
 Face de Lune : 130, 131, 144, 165, 173

Photocopy of
Hottel's Bill

187 25 called or invited

Falk, Lee : 188, 189
Fantastic Four : 163
 Farkas, Bernard : 10
 Facon : 57
 Faure, Edgar : 107
 Faïffer, Jules : 47
 Fellini, Federico : 136, 151, 162
 Ferniot, Christine : 188
 Fernandez, Jacques : 32, 34, 45, 49, 58, 59, 64, 82, 96, 126, 180
 Ferré, Léo : 151
 Filippini, Henri : 37
 Flammarion (éditions) : 30
Flash Gordon : 47
 Flaubert, Gustave : 141
Fluide Glacial : 5, 10, 11, 28, 44, 60, 164
 FMurr : 22, 40, 41, 45, 50, 65, 74, 86, 117, 124, 130, 136
 Ford, Harrison : 55
 Forest, Jean-Claude : 8, 10, 16, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 30, 37, 38, 40, 44, 45, 68, 69, 71, 80, 104, 182
 Franc, Régis : 16, 27, 57, 60, 61, 64, 86, 89, 114, 115, 137, 149
 France-Solr : 10
 Frank (Reichert, Frank) : 60, 102
 Tranquin, André : 36, 58, 190
 Wazetta, Frank : 35
 Fred : 32, 36, 47, 173
Fritz Melone : 56
 Frodon, Jean-Michel : 110
 Fromental, Jean-Luc : 158
 Futuropolis (éditions) : 17, 29, 44, 55, 59, 74, 107, 130, 134, 159, 163, 176

G

Gabriel, Pierre-Yves : 180
Gai Luron : 8
 Gainsbourg, Serge : 137
 Gal, Jean-Claude : 163
 Gallimard (éditions) : 55, 107, 117, 152
 Garcia, Nicole : 47
 Garrigue, Alain : 148, 150, 169
 Gébé : 108
 Gefé : 190
 Geldof, Bob : 86
 Gelin, Daniel : 137
 Geluck, Philippe : 73, 86, 87, 110, 111, 124, 138, 139, 149, 169, 186, 187
 Georget, Didier : 106
 Gérard, Louis : 13, 14, 15, 16, 22, 26, 28, 142
 Ghigliarini, Cinzia : 126, 127
 Giardino, Vittorio : 102, 110, 133, 172, 173, 179

Gillain, Joseph : 47
 Gillon, Paul : 8, 10, 130, 173
 Gimenez, Carlos : 45
 Giraud, Jean (Gir, Moebius) : 10, 17, 47, 124, 149, 152, 153, 156, 162, 169
Giuseppe Bergman : 31, 92, 93
 Glénat (éditions) : 10, 11, 86, 108, 152
 Glénat, Jacques : 10
 Goffin, Alain : 18, 57, 66
 Goldman, Jean-Jacques : 158
 Golo (Madaeu, Guy) : 60, 102, 117, 126, 156
 Gonord, Didier : 116
 Gonord, Gilles : 116
 Goossens, Daniel : 32, 36
 Gorbachev, Mikhail : 86, 112, 117, 137
 Gorski : 172, 173, 175, 190, 191
 Gosciniak, René : 9, 86, 107
 Godib, Marcel : 8, 9, 10, 36
 Göting, Jean-Claude : 112
 Goude, Jean-Paul : 117
 Gould, Chester : 131
 Gradien, Eric : 174
 Griffo : 152
 Grimaud, Paul : 47
 Guérin, Michel : 101
 Guillou, Bertrand : 96, 180
 Guillon, Pierre : 74
 Gwendoline : 86

H

Hackman, Gene : 27
 Hogarth : 35
 Harmon : 140
 Horowitz Henschel : 101, 103, 150
Hora-Kiri : 108, 138
 Harlé, Laurence : 188
 Hata, Masami : 181
 Hauer, Rutger : 55
 Hausman, René : 116
 Havel, Václav : 117
 Hélias, Pierre-Jakob : 24
 Hergé (Georges Rémi) : 12, 13, 14, 16, 40, 41, 58, 62, 65, 90, 117, 131, 143
 Hiro-Hito : 117
 Hitchcock, Alfred : 47
 Hodges, Mike : 47
 Hoffman, Dustin : 121
 Holiday, Billie : 124, 141
 Holm, Ian : 33
 Horta, Victor : 117
 Howard, Robert : 35, 55
 Hublin, Victor : 33
 Huff, Brent : 86
 Hurt, John : 33

Hurtz, William T. : 181
 Huston, Anjelica : 131
 Hyman, Miles : 118

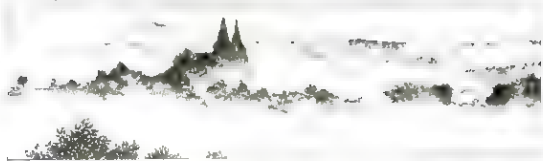
I

Imagine : 58
 J
 J. Lu (éditions) : 91
J'on : 79, 91, 97
 Jackson, Michael : 57
 Jacobs, Edgar-Pierre : 55, 90, 91, 189
 Jaeklin, Just : 86
 Jannin, Frédéric : 36
 Jaro : 188
 Jean-Paul II : 27, 55
Jehanne d'Arc : 40, 41, 65
 Jérôme, Bertrand : 36
 Jérôme Mouchet : 157, 158, 165, 174
Jury Spring : 47
 Jijé (voir Gillain, Joseph) : 47, 90
Jim Cutlass : 124, 149, 152, 153, 154, 156, 162
 Jodorowsky, Alexandro : 130, 131, 144, 165, 173
Johan et Pirlouit : 140
Jones Fink : 172, 179
 Jones, Jeff : 17
 Jones, Sam : 47
 Jospin, Lionel : 190
Jours de France : 114
Judge Dredd : 181
 Juillard, André : 110, 126, 130, 162, 163, 180, 192
 Juppé, Alain : 190

K

K
Karlo : 40
 Kafka : 101
 Kamagurka : 110
 Kane, Bob : 140
 Kassovitz, Matthieu : 137
 Keaton, Michael : 140
 Kershner, Irwin : 33
 Kidder, Margot : 27
 Kilhofer : 131
 Kirby, Jack : 162, 163
 Kitzen, Twany : 86
 Khomeyni : 33
 Kodansha (éditions) : 183
 Koller : 172, 174
 Konture, Matt : 131
 Koreish, David : 151
 Korkos, Alain : 57, 74, 101

ROSE, LA LUEUR DE L'AUBRE...



ROUGE, GENTIL COQUELICOT MES DAMES



VERRES, LES FEUILLES DU GRAND CHÊNE...



JAUNE, LE SOLEIL MIGNONNE



BLEUE, L'EAU FRAÎCHE DE LA RIVIÈRE...

MA VIE COLOREE SE DÉCUNAIT ALORS EN NOIR ET BLANC,
C'ÉTAIT AU TEMPS DU (A SUIVRE) VIVANT ET NOUS FAISAIT RÊVER!

de
SERVO
2004 2005

L'Association (éditions) : 82, 131, 183
 L'Echo des savanes : 5, 9, 10, 11, 16, 28,
 57, 60, 62, 84
 L'Événement du jeudi : 41
 Lados, Michel : 36
 Lacroix, Claude : 149, 188
 Lacroix, Jean-Claire : 37, 66
 Lafont, Bernadette : 86
 Laforêt, Marie : 190
 Lambert, Francis : 32, 45
 Lamquet, Chris : 130
 Lane, Diane : 181
 Lang, Jack : 78, 86
 Larue, Denis : 180, 181
 Larsen, Lulu : 27
 Lauzier, Gérard : 32, 47, 86
 La Vache : 130, 158, 174, 184, 186, 187
 Le canard enchaîné : 65
 Le canard sauvage : 10
 Le Chat : 87, 111, 138, 139
 Le clan Cervelas : 54, 57
 Le Concombre Masqué : 8
 Le Fantôme : 188, 189
 Le Figaro : 115
 Le Journal de Mickey : 57
 Le Livre de Poche (éditions) : 91
 Le Matin de Paris : 115
 Le Monde : 11
 Le Point : 17
 Le Soir : 86, 130
 Le Téméraire : 182
 Le Tendre, Serge : 153, 173
 Léaud, Jean-Pierre : 117
 Ledran, Daniel : 182, 183
 Lee, Stan : 116, 117
 Lefranc : 12
 Lefréd-Thaurin : 124
 Legardinier, Claudine : 32, 119, 124,
 133, 154
 Legrand, Benjamin : 29, 64, 84, 85, 86,
 169, 172, 173
 Legros, Hervé : 124
 Lemant, Albert : 136
 Lannon, John : 47
 Lion la Came : 155, 160, 162, 180
 Luterrier, François : 47
 Luyssen, Johan : 190
 Les Humanoïdes Associés (éditions) :
 10, 11, 27, 65, 66, 128, 160
 Les 4 As : 12
 Les Nouvelles Littéraires : 18
 Linus : 92
 Little Nemo : 181
 Livache, Philippe : 150
 Lob, Jacques : 17, 32, 45, 58, 60, 64, 65,

66, 78, 84, 86, 96, 117, 131
 Loisel, Régis : 10, 17, 60
 Losfeld, Eric : 7, 33
 Loustal (de Loustal, Jacques) : 49, 71,
 74, 86, 87, 88, 91, 124, 125, 128, 149,
 189, 190, 192
 Luc Leroi : 119
 Lucas, George : 33
 Lucky Luke : 164
 Lucques : 10
 Luna, Fernando : 110
 |
M Madani, Laurence : 130
 Madonna : 131
 Magic Strip (éditions) : 150
 Magre, Judith : 47
 Malet, Léo : 50, 86, 87, 95, 174, 178, 189
 Manara, Milo : 21, 26, 29, 31, 33, 34, 50,
 51, 52, 54, 82, 92, 93, 136, 149, 150,
 173, 190
 Manchette, Jean-Patrick : 181
 Mandela, Nelson : 131, 151, 163
 Mandryka, Nikita : 8, 9, 16, 32, 36, 62, 84
 Manoeuvre, Philippe : 57
 Manset, Gérard : 69
 Manuel Montana : 110, 117, 131
 Marchais, Georges : 190
 Marchand, Guy : 86, 87
 Marc-Renier : 189
 Marjérin, Frank : 65, 151, 174
 Markale, Jean : 26
 Martin, Jacques : 12
 Martinez, Rafa : 90
 Masse, Francis : 9, 60, 73, 76, 84, 96
 Mathis, Jean-Marc : 150, 174, 180
 Mattotti, Lorenzo : 158, 162, 166
 Matz : 130, 149, 151, 154, 159, 176, 180
 Maugué : 119, 141
 McCay, Winsor : 181
 McManus, George : 90
 Menu, Jean-Christophe : 131
 Mercury, Freddy : 137
 Métal Hurlant : 5, 10, 11, 16, 17, 27, 28,
 38, 40, 55, 60, 66, 67, 88, 93, 124, 128,
 130, 142, 144, 149, 152, 176
 Métal Hurlant Aventure : 65
 Mézières, Jean-Claude : 36, 124
 Micheluzzi, Attilio : 89, 131
 Migeat, François : 74, 75, 77
 Millus, John : 55
 Miller, Frank : 117
 Miller, Henry : 47
 Mitterrand, François : 13, 55, 57, 78, 83,
 86, 107, 110, 115, 189
 |

Miyazaki, Hayao : 181
 Moebius (voir Giraud, Jean) : 10, 36, 48,
 99, 102, 103, 106, 116, 117, 118, 124,
 125, 137, 158, 163, 173, 174, 192
 Mokeir : 131
 Moliterni, Claude : 8, 13
 Montalban, Manuel Vasquez : 110
 Montellier, Chantal : 32, 96, 111, 118
 Moorcock, Michael : 35
 Moore, Alan : 117
 Moore, Ray : 188, 189
 Morchoisne, Jean-Claude : 111
 Morel, Jean-Paul : 110, 118
 Mornail : 10, 34, 164
 Mougin, Jean-Paul : 7, 8, 14, 16, 18, 26,
 28, 29, 30, 38, 40, 41, 50, 58, 59, 62, 63,
 66, 67, 76, 78, 80, 81, 82, 84, 90, 92, 93,
 96, 102, 104, 105, 106, 108, 114, 118,
 124, 128, 129, 130, 134, 135, 138, 139,
 142, 143, 152, 153, 160, 161, 164, 165,
 169, 182, 183, 186, 187, 190
 Mulatier, Jean : 10
 Muñoz, José : 21, 32, 34, 36, 42, 50, 58,
 64, 74, 80, 88, 104, 107, 124, 134, 141,
 149, 176, 188, 189, 192
 Muray, Philippe : 32, 130
 Muri, Ornella : 47
 Musio : 118
 |
N Napoléon et Bonaparte : 188
 Natael : 118, 119
 Nathalie : 57
 Nedjar, Pierre : 63, 89
 Nell, Nathalie : 86
 Nestor Burma : 30, 37, 50, 87, 95, 174
 |
O O'Groj : 111, 118, 174, 180
 Olympia : 76, 94
 Orsenne, Erik : 107
 Otomo, Katsuhiro : 137
 |
P Pacino, Al : 11
 Papon, Maurice : 190
 Parigaux, Philippe : 71, 74, 86, 87, 88,
 91, 128, 149, 190
 Park, Nick : 181
 Pascal, Pierre : 89
 Pédant, Guy : 7
 Peeters, Benoît : 49, 55, 60, 66, 67, 71,
 78, 86, 94, 96, 110, 124, 126, 132, 136,
 140, 142, 162, 167, 169, 172, 173
 Pellejero, Ruben : 150, 151, 173, 192

04. 35 142
105. 830
104. 134
103. 134
102. 134
101. 134
100. 134
99. 134
98. 134
97. 134
96. 134
95. 134
94. 134
93. 134
92. 134
91. 134
90. 134
89. 134
88. 134
87. 134
86. 134
85. 134
84. 134
83. 134
82. 134
81. 134
80. 134
79. 134
78. 134
77. 134
76. 134
75. 134
74. 134
73. 134
72. 134
71. 134
70. 134
69. 134
68. 134
67. 134
66. 134
65. 134
64. 134
63. 134
62. 134
61. 134
60. 134
59. 134
58. 134
57. 134
56. 134
55. 134
54. 134
53. 134
52. 134
51. 134
50. 134
49. 134
48. 134
47. 134
46. 134
45. 134
44. 134
43. 134
42. 134
41. 134
40. 134
39. 134
38. 134
37. 134
36. 134
35. 134
34. 134
33. 134
32. 134
31. 134
30. 134
29. 134
28. 134
27. 134
26. 134
25. 134
24. 134
23. 134
22. 134
21. 134
20. 134
19. 134
18. 134
17. 134
16. 134
15. 134
14. 134
13. 134
12. 134
11. 134
10. 134
9. 134
8. 134
7. 134
6. 134
5. 134
4. 134
3. 134
2. 134
1. 134

[illegible][illegible]

Pérec, Marie-José : 140
 Pernel, Florence : 137
 Pétillon, René : 16, 32, 36, 85
 Petit-Roulet, Philippe : 60
 Pétrone : 180, 184
 Peyo (Culliford, Pierre) : 58, 140
 Pfeiffer, Michelle : 140
 Picasso, Kiki : 27
 Picasso, Loulou : 27
 Piccoli, Michel : 190
 Pierre, Michel : 32, 37
 Pierre, Roger : 47
 Pif Gadget : 8, 14, 16, 18, 30, 64, 86, 105, 134
 Pilote : 5, 9, 10, 11, 14, 17, 28, 29, 32, 33, 40, 45, 76, 86, 110, 114, 117, 124, 142, 152, 164
 Pivert : 101, 140
 Pivert, Bernard : 27
 Plateau, Didier : 13, 14, 15, 16, 18, 28, 38, 41, 50, 66, 80, 81, 82, 86, 92, 93, 104, 135, 138, 142, 172
 Plissart, Marie-Françoise : 169, 173
 Poisson, Richard : 102, 106, 118, 124
 Polac, Michel : 57
 Pollat, Etienne : 17, 18, 142
 Popeye : 47
 Populaire, Alain : 96
 Porot, Anne : 18, 63, 82
 Potterson, Gerald : 55
 Pourquière, Jeff : 150, 151, 180, 181
 Poussin, Gérald : 56, 57, 64, 74, 110
 Prado, Miguelanxo : 102, 110, 133, 136, 149, 158, 173, 192
 Pratt, Hugo : 5, 8, 10, 14, 15, 16, 21, 21, 25, 27, 30, 32, 33, 38, 44, 45, 50, 58, 66, 77, 81, 82, 83, 92, 93, 104, 105, 115, 124, 134, 136, 137, 149, 150, 158, 169, 173, 176, 181
 Prince Vaillant : 174
 Procureur, Françoise : 138
 Prudon, Hervé : 37
 P'tit Luc : 188
 Puchol, Jeanne : 150, 180
 |
 R
 Rabier, Benjamin : 184
 Rabin, Yitzhak : 151
 Raff : 101
 Raives (Guy Servais) : 96, 97, 124, 134, 135, 155, 162, 166, 179, 180, 191
 Rampal : 110
 Rapp, Bernard : 108
 Raspoutine : 32
 Ravalec, Vincent : 190
 Ray Banana : 37, 43, 47, 62, 63, 76, 89

Raymond, Alex : 47, 90
 Reynal, Patrick : 59, 96
 Reagan, Ronald : 47, 55
 Reber, Frédéric : 106, 111, 117, 124, 131
 Reeve, Christopher : 27
 Reiser, Jean-Marc : 65
 Renard, Claude : 17, 18, 57, 60, 66
 Renart : 37, 44, 45
 Resnais, Alain : 47
 Richelle, Philippe : 190, 191
 Ricord, Patrice : 10
 Rigolo : 65
 Riondet, Alain : 102, 124, 130, 180
 Rivière, François : 26, 34, 38, 57, 142
 Roba, Jean : 58
 Robial, Etienne : 16, 17, 18, 22, 29, 40, 66, 81, 163, 172, 190
 Rocard, Michel : 137
 Roche, Maurice : 47
 Rochette, Jean-Marc : 9, 17, 37, 45, 49, 50, 60, 64, 65, 66, 78, 84, 85, 86, 169, 172, 173, 188
 Roco Vargas : 71, 76, 89, 90, 95
 Rock & BD : 65
 Rock Mustard : 164
 Rodolphe : 32, 37, 58
 Rosinski, Grzegorz : 79, 89, 91
 Rosny-Minji : 114
 Rossi, Christian : 124, 149, 152, 154, 156, 162, 169, 173
 Rougerie, Jean : 86
 Rouxel, Jacques : 36
 |
 S
 Saglio, Jérôme : 124
 Saint-Blancat : 180
 Saint-Ogan, Alain : 131
 Saint, Sergio : 57
 Sampayo, Carlos : 32, 34, 42, 50, 64, 67, 74, 80, 88, 124, 141, 149
 Savary, Jérôme : 107
 Scheurer, Christian : 169
 Schneider, Mario : 117
 Schreder, Etienne : 118
 Schtroumpfs (Les) : 140
 Schuiten, François : 17, 18, 32, 36, 38, 46, 49, 55, 57, 60, 66, 71, 78, 86, 94, 96, 110, 124, 126, 132, 136, 140, 142, 143, 162, 163, 167, 169, 172, 173, 186, 189
 Schuiten, Luc : 32, 46, 60, 66
 Schuster, Joe : 140
 Schwarzenegger, Arnold : 35, 55
 Scott, Ridley : 33, 55
 Segar, E.C. : 47
 Séra : 190

Servais, Jean-Claude : 32, 34, 50, 61, 96, 104, 126, 145
 Servais, Raoul : 189
 Servin, Marc : 124
 Shelton, Gilbert : 9
 Sihanouk, Norodom : 137
 Silence : 23, 25, 34, 42, 104
 Simenon, Georges : 117
 Sire, Denis : 65
 Skeritt, Tom : 33
 Sokal, Benoît : 18, 32, 38, 50, 57, 66, 68, 96, 115, 117, 126, 173, 178, 182, 186
 Solange : 126, 127
 Solé, Jean : 32, 36, 174
 Soleil Productions : 131
 Sonnenfeld, Barry : 131
 Spiegelman, Art : 30, 186
 Spielberg, Steven : 57
 Spirou : 28, 36, 38, 66, 107
 Stallone, Sylvester : 181
 Stanislas : 131
 Stanton, Harry Dean : 33
 Stef : 103, 106, 158
 Stéphane : 37, 69
 Stewinson, Robert-Louis : 158
 Superman : 27, 140
 Surfer d'argent (Le) : 116, 117, 118
 Swanson, Kirby : 189
 Swarte, Joost : 62
 |
 T
 Taffin, Olivier : 10
 Tanaka, Masahi : 174
 Tanguy et Laverdure : 117
 Taniguchi, Jirô : 174
 Tardi, Jacques : 5, 14, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 26, 28, 29, 36, 37, 38, 40, 44, 45, 50, 58, 64, 66, 76, 77, 78, 79, 80, 85, 86, 87, 92, 95, 104, 107, 115, 117, 118, 124, 130, 134, 136, 149, 157, 158, 169, 172, 173, 174, 176, 180, 181, 182, 192, 193
 Tarter, Peter : 137
 Taymans, André : 180
 Tchernenko, Constantin : 86
 Télé Gadget : 8
 Temps Futurs (éditions) : 55
 Tendre Violette : 53, 61, 96, 145
 Teulé, Jean : 73, 89, 96, 97, 108, 109, 111
 Tielmo Ritter : 89
 Theureau, Laurent : 130, 137, 144, 169
 Thévenet, Jean-Marc : 176
 Titeys : 186
 Tim Galère : 63, 76
 Tintin : 17, 38, 66, 90, 91, 104, 108, 134, 186

ÉLOGE DE LA SUITE.



Tito : 50
 Tomatis, Marco : 126, 127
 Tonton Marcel : 57, 60, 86, 114, 115
 Topin, Tito : 12
 Torres, Daniel : 71, 73, 76, 86, 89, 90, 95, 118
 Tousse Bourin : 10, 44
 Touzet, Corinne : 86
 Treil, Laurence : 137
 Treussard, Françoise : 36
 Trintignant, Jean-Louis : 117, 190
 Tripp, Jean-Louis : 101, 126
 Tronchet, Didier : 180
 Trondheim, Lewis : 131, 143, 177
 Twain, Mark : 76

U Uderzo, Albert : 107

V Vaillant : 8
 Van Hamme, Jean : 79, 89, 91, 189
 Vanhole : 57
 Varenne, Alex : 88, 89, 91, 100, 101, 192
 Varenne, Daniel : 88, 89, 100, 101
 Varlez, Robert : 47
 Vautrin, Jean : 109
 Vécu : 86
 Veran, Geo-Charles : 136
 Veyron, Martin : 9, 85, 86, 96
 Vial, Nicolas : 101
 Victor, Sylvain : 106, 107, 124, 137, 173
 Vidal, Bernard : 27
 Vidal, Guy : 45
 Violeff : 37, 50, 110
 Von Sidow, Max : 47
 Vranken, Bernard : 169, 172
 VSD : 106
 Vuillemin, Philippe : 65

W Walesa, Lech : 65, 131
 Walken, Christopher : 140
 Wallace et Gromit : 181
 Walsh, John : 137
 Warhol, Andy : 126
 Warnauts, Eric : 96, 97, 124, 134, 135, 155, 162, 166, 179, 180, 189, 191
 Wasterlain, Marc : 36
 Weaver, Sigourney : 33
 Weinzaepflen, Catherine : 76
 Willem : 55
 Willen, Barney : 87, 91, 129
 Williams, Robin : 47
 Williams, Treat : 189

Willie, John : 86
 Wincer, Simon : 189
 Winckler, Paul : 57
 Wintrebret, Joëlle : 113
 Wintz, Nicolas : 101, 118, 149, 150
 Wojtala, Carol : 27
 Wolinski, Georges : 9, 55, 115
 Wood, Wallace : 16

Y Yakari : 12, 138
 Yanne, Jean : 12
 Young, Sean : 55

Z Zabou : 86
 Zane, Billy : 189
 Zentner, Jorge : 126, 150, 151, 173
 Zeta-Jones, Catherine : 189
 Zéro : 91, 108
 Zorn, Fritz : 100
 Zoulou : 86

(L'ÉQUIPE)

Au fil de son histoire, (À Suivre) a été fait non seulement par des auteurs de bande dessinée - dessinateurs et scénaristes -, mais aussi par de nombreux journalistes, maquetteurs, écrivains et chroniqueurs. Voici le rappel, pour mémoire, de celles et ceux qui des années durant, ou le temps d'une fugace apparition, ont apporté leur contribution au magazine.

LA RÉDACTION

Jean-Paul Mouglin, Anne Porot, Bernard Ciccolini, Claire Boucher, Christiane d'Angelo, Jean-Luc Ruaud, Sophie Lilienfeld, Ranée Fromont, Véronique Roy, Nadia Gibert, Lola Bartel, Marie-Anne Genot, Catherine Casaros, Richard Poisson, Catherine Alfonsi, Marie Colbus, Laurence Madani, Hervé Éparvier, Virginie Maillard, Charlotte Fraudet.

LES CONTRIBUTEURS EXTÉRIEURS

Zoé Abraxas, A.D.G., Bernard Amiard, Claude Amy, Eric Ancelet, Ian Ander, Jean-Pierre Andrevon, Jean Anestay, Philippe Audoin, Yvan Audouard, Georges Baguet, Jean-Claude Bailion, Mayer Barouh, Nicole Bary, Yves Belgbeder, Thierry Benoit, François-Noël Bernardi, Juliet Barro, Carole Bettendorff, Olivier Biegelmann, Jean-François Bizot, Bernard Blanc, Yannick Blanc, José-Louis Bocquet, Rostia Boisseau, Olivier Boitard, Jean-Louis Bonœur, Noël Bosetti, Michel Boujut, Daniel Boulman, Jean-Pierre Bouyxou, Gilles Brochard, André Brodzki, Hervé Brusini, Claude Cantegrit, François Caradec, Jean-Michel Caradec'h, Christophe Carrière, Tony Cartano, Jean Castel, Christian Caujolle, Jacques Chambon, Josiane Chantome, Geneviève Coat, Jean-Luc Cochet, Michèle Costa-Magna, Marc Crépin, Nini Crépon, Jean-Marie de Busscher, René de Ceccaty, Xavier de Fouchecour, Alain de Guelde, Jacques de Pierpont, Gina de Rosa, Emmanuel de Roux, Régis Debray, Luc Delannoy, Philippe Delaroche, Laurence Delpierre, Philippe Dementet, Betty Der Andreassian, Yves Di Manno, Jean-Pierre Dionnet, Laurent Dispat, Dominique Douzy, Jean-Claude Driant, Alain Dugrand, Dominique Dupuis, Marc Duveau, Umberto Eco, Jacques Elbaz, Jean-Pierre Enard, Pierre Enckell, Michel Fabre, Jeanne Favre-Saada, Christine Ferriot, Henri Filippini, Nicolas Finet, Alain Finkelkraut, Catherine Franchin, Jean-Michel Frodon, Jean-Luc Fromental, Georg R. Garner, Anne Gayet, Philippe Ghielmetti, Jean-Louis Gillot, Xavier Grall, Dominique Grange, Grégoire, Anne Grenier, Thierry Groensteen, Dominique Guillerm, Laurence Harlé, Pierre-Jakob Hélias, Jacques Henric, Pierre Hurel, André Igual, Alain Ilan-Chojnow, Philippe Jacquin, Elisabeth Janet, Robert Jaulin, JP Jeancolas, Bertrand Jérôme, Jean-Pierre Jeunet, Hubert Julin, Rémi Kauffer, Keleck, André Keller, Francis Kochert, Philippe Labro, Francis Lacassin, Michel Lacroix, José-André Lacour, Jean Lacouture, Hugo Lacroix, Pierre Lagrange, Francis Lambert, Jean-Claude Lamy, Michel Le Bris, Évelyne Le Garrec, Léandri, Bruno Leglise, Hélène Lee, Antoine Lefebvre, Claudine Legardinier, Benjamin Legrand, Hervé Legros, Gérard Lenne, Philippe Le Pape, Emmanuel Le Roy Ladurie, Stéphane Lévy-Klein, Eric Libiot, Mathieu Lindon, Corinne Luc, Hervé Luxardo, Jean Mabire, Célestin Magnum, Franck Mallet, Fani Marceau, Nicolas Marie, Thierry Marignac, Jean Markale, Laurent Maurice, Philippe Mellot, Jean-Pierre Mercier, Jacques Meunier, Frank Millet, Isabelle Moatti, Vincenzo Mollica, Martin Monestier, Jean-Yves Montagu, Alain Morane, Jean-Paul Morel, Philippe Murray, Bernard Noël, Jean-Marc Orsini, Pascal Ory, Vivian Ostrovsky, Antoine Pace, Claude Parent, Pierre Pascal, Pascal Pastou, Julie Pavesi, Pierre Pelot, Gérard Pétillat, Dominique Peidoux, Michel Pierre, Pascal Pierrey, Philippe Pierre-Adolphe, Patrick Pinchard, Maxime Prédau, Hervé Prudon, Gilles Pudlowski, Thierry Quinsat, Serge Raffy, Michel Ragon, Jean-Pierre Raymond, Patrick Raynal, Véronique Renard, François Rivière, Gilbert Rochu, Rodolphe, Patrick Roegiers, Lionel Rotcage, Antoine Roux, Jérôme Sagio, Ulysse Santamaria, Donatella Saulnier, Jocelyne Sauvard, Camille Scalabra, Joshua Schidlow, Anne Seftoui, Gwenn Seuling, Maurice Séveno, Catherine Simon, Jean-Paul Tchong, Jean-Marc Terrasse, Philippe Thomas, Françoise Treussard, Fanch Trimer, Catherine Vallantin, Gilles Verdiani, Christine Vernière, Pierre Villefort, Claude Villers, Marc Voline, Catherine Weinzaepflen, Joëlle Wintrebert, Geneviève Yver, Nicole Zucca.

UNE AVENTURE EN BANDES DESSINÉES

(A SUIVRE)

1978 - 1997

Ce serait un magazine comme on n'en aurait encore jamais vu.

Une revue pleine d'audace et d'exigences, de romanesque et d'ambition. Nourrie de littérature, de rêves et de légendes.

Ce serait un copieux feuilleton en images, qui brasserait personnages, drames et visions en une vaste épopée inédite, et dont chaque nouveau chapitre serait une autre promesse d'un grand festin d'histoires.

Il y aurait Pratt et Tardi bien sûr, et puis Forest, Auclair, Manara, Comès et tous les autres...

Ce serait une aventure en bandes dessinées. On l'appellerait (À Suivre).

40294

CF4104

ISBN 2-203-37005-X



9 782203 370050